

Boris Crack

Eurovision

roman

« S'il existe une quelconque morale politique en ce bas monde, elle réside dans le fait que nous menons les affaires de ce siècle avec une vision des choses dédoublée et absolument intolérable. Droite et gauche ; la serre chaude et la rue. La droite ne peut vivre et travailler qu'hermétiquement, dans la serre chaude du passé, cependant que la gauche, dehors, poursuit son programme dans les rues, en utilisant la violence populaire dirigée. Et elle ne peut vivre que dans le rêve de l'avenir.

Et que devient le présent réel, les hommes-qui-ne-ont-pas-de-politique, le juste milieu, jadis seul respectable ? Tombés en désuétude ; en tout cas, perdus de vue... Dans un Occident où s'opposent de tels extrêmes, nous pouvons nous attendre, pour le moins, à une population fortement "dissidente", dans les quelques années qui vont suivre. »

Thomas Pynchon, *V.* (1963)

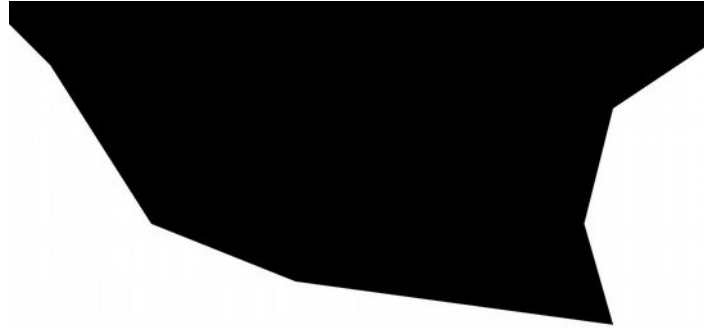
Oceans of people
Oceans of souls
Oceans of people
Oceans of souls

They are trying so hard
But the minds are kept shut
Trying so hard
But the minds are kept shut
Trying so hard
But the minds are kept shut

Europa is falling apart
Europa is falling apart
Europa is falling apart
Europa is falling apart
Europa is falling
Apart

Laibach, *Eurovision*, album *Spectre* (2013)





Sicile



Gozo



La Valette

Malte

Chapitre I

Tristia ex Europa

« Quand on me demandait dans les cocktails ce que je faisais dans la vie, j'étais tenté de répondre : "Je suis un sceptique empirique et un lecteur-flâneur, quelqu'un déterminé à approfondir une idée à l'extrême", mais je simplifiais les choses en disant que j'étais chauffeur de limousines. »

Nassim Nicholas Taleb, *Le Cygne Noir*

1

J'étais au *bocci club* ce vendredi 18 janvier 2019. Au *Valletta Saint-Paul's Bocci Club*, le *bocci club* de La Valette. *Bocci klaab* en Maltais. Un de ces clubs de pétanque typiquement maltais faisant aussi office de bar populaire.

Je lisais le *Times of Malta*.

« Les Ministres de la Culture de l'Union Européenne se sont retrouvés, le 17 novembre dernier, à Bruxelles, et ont désigné à l'unanimité le compositeur français Patrick Méliès, arrière-petit-fils de Georges Méliès. Celui-ci a pour délicate mission de créer un nouvel hymne européen, en remplacement de l'*Hymne à la joie*, dernier mouvement de la Neuvième symphonie écrite en 1823 par Ludwig van Beethoven, utilisé par le Conseil européen depuis 1972 et par l'Union depuis 1982 et jugé dépassé. »

Ils jugeaient l'*Hymne à la joie* dépassée, sans qu'on sache si c'était l'hymne ou la joie qui était *has been*.

« Nous voulons du neuf, donnez-nous du neuf, aurait supplié Jean-Claude Juncker, Président de la Commission européenne, à Méliès au téléphone. »

Jean-Claude Juncker m'avait appelé, c'est vrai, mais pour me dire : « Composez-nous quelque chose d'aussi *destroy* que l'Europe. » « Pardon ? » je lui avais dit. « Oui, Monsieur Méliès, faites-nous un hymne aussi *destroy* que l'Europe. »

« Patrick Méliès, continuait l'article, est connu pour ses compositions alliant musique populaire et musique

contemporaine. Et pour ses enregistrements utilisant les mêmes effets que les groupes de rock.

« Il présentera son nouvel hymne européen à l'occasion de l'Eurovision qui se déroulera à Malte en mai prochain. Il vient d'arriver sur l'île pour travailler dans les studios de Johnny Ventura. Souhaitons-lui bonne chance. »

Il y avait une chose sur laquelle ils ne s'étaient pas trompés : je venais d'arriver à Malte. Pour le reste, ils avaient tout faux.

Je n'avais aucun lien de parenté avec Georges Méliès, le pionnier du cinéma, auquel on devait *Le Voyage dans la Lune*. Mon arrière grand-père était poissonnier à Marseille. Au mieux aurait-il pu s'occuper du *catering* ou fournir à Méliès des homards géants en guise de martiens.

Je n'avais pas été choisi pour la qualité de mes compositions hybrides. Personne ou presque ne connaissait ma musique. J'avais vaguement fait parlé de moi avec mon album *Céline Dion vaut mieux que Wagner*. Puis j'avais disparu. Redisparaître était ma vocation. J'avais le don, à chaque nouvelle sortie, de disparaître un peu plus de la scène artistique. Un vrai magicien.

Non, ils ne m'avaient pas choisi pour ma musique. Ils m'avaient choisi « à l'unanimité » parce que ma femme était maltaise. Il était prévu que le compositeur choisi soit logé dans le prestigieux hotel *Ta' Ċenċ* à Gozo. Mais je n'allais pas dormir à l'hôtel alors que ma belle-famille était sur place. Ma belle-mère, qui plus est, possédait un appartement sur la côte sud, à Buġibba. J'irais travailler là-bas. L'Europe ferait des économies. C'était

triste ; mais c'était vrai. J'en étais convaincu. Ils m'avaient choisi pour cette raison.

« Le budget n'est pas énorme, m'avait dit Juncker au téléphone, mais nous vous rembourserons les bières. »

Je finissais ma deuxième pinte de *Cisk* au comptoir.

– Vous attendez quelqu'un ? me demanda le barman en Anglais, avec cet accent maltais unique au monde qui leur fait rouler les "r", espèce improbable de mélange entre l'accent italien et l'accent écossais. *Arrre you waiting forrr someone ?*

– Johnny Ventura, répondis-je.

J'attendais Johnny Ventura. Johnny Ventura était un jeune entrepreneur maltais qui avait fait fortune dans le tourisme. Il s'était proposé de mettre à disposition son studio de musique privée. Sur ça, aussi, l'Europe comptait *grrrratter*.

– *Not forrr today*, me dit le barman en montrant l'écran de la télévision.

Il y avait une télé au-dessus du comptoir, entre les bouteilles d'alcool, et Johnny Ventura était dedans. C'était en direct. En effet, ce n'était pas pour aujourd'hui.

– Il m'a posé un lapin, dis-je au barman en Français.

– *Sorry ?*

– *Rabbit*, dis-je, *rabbit*. Un lapin.

– *Ah no, no morrrre rrrabbit today*.

Il croyait que je commandais du lapin.

– Mais vous n'avez pas tout perdu, je peux vous raconter une histoire si vous voulez.

L'homme qui buvait un peu plus loin, sur ma droite, parlait Français.

– Oui, avec plaisir... vous êtes français ?

Il se rapprocha.

Il me raconta habiter un vieux château, le château de Roussan, à Saint-Rémy de Provence. Il était d'origine maltaise mais vivait en France depuis longtemps. Il était retourné à Malte pour échapper au chaos qui s'était emparé de la France.

Je jetai un coup d'oeil au journal trouvé dans le *bocci club*. 17 novembre 2018. Le date de ma nomination coïncidait avec la première journée de mobilisation des gilets jaunes.

Pour ma part, j'avais acheté *Le Monde Diplomatique* à l'aéroport ; c'était la première fois. D'habitude, j'étais plus du genre à lire les tabloïds, j'y trouvais beaucoup d'inspiration. Mais mon oeil avait été attiré par un article.

« En moins d'un mois, lisait-on en première page, la colère inspirée par une taxe sur les carburants a ainsi débouché sur un diagnostic général, à la fois social et démocratique : les mouvements qui agrègent des populations peu organisées favorisent leur politisation accélérée. Au point que le "peuple" se découvre "dépossédé de son avenir" un an et demi après avoir porté à sa tête un homme se targuant d'avoir balayé les deux partis qui, depuis quarante ans justement, s'étaient succédé au gouvernement.

« Et puis le premier de cordée a dévissé. Comme, avant lui, d'autres prodiges de son acabit, eux aussi jeunes, souriants, modernes : MM. Laurent Fabius, Anthony Blair, Matteo Renzi, par exemple. Pour la bourgeoisie libérale, la déception est immense. L'élection présidentielle de 2017 – un miracle, une divine surprise, une martingale – lui laissait espérer que la France était

devenue une île heureuse dans un Occident tourmenté. A l'époque du couronnement de M. Macron sur fond d'*Hymne à la joie*, l'hebdomadaire britannique *The Economist*, parfait étalon du sentiment des classes dirigeantes internationales, le représenta, tel Jésus, marchant sur l'eau, en costume éclatant et le sourire aux lèvres. »

Le Monde Diplomatique citait *L'Hymne à la joie* mais ne s'intéressait pas à la mission qu'on m'avait confiée. Patrick Méliès ne semblait pas les intéresser. Il n'y avait que les Maltais qui semblait accorder de l'attention à mon travail. Je crois que j'allais finir par m'installer définitivement à Malte.

J'étais en train de raconter à mon camarade châtelain que je vivais en Provence moi aussi, à Avignon, quand il y eut un flash infos à la télé. Le Président français, Emmanuel Macron, qui croyait fuir, avait été capturé par des gilets jaunes et décapité.

Enfin, c'est ce que je crus. Mais ce n'était qu'un simulacre. Un pantin à l'effigie d'Emmanuel Macron avait été décapité à l'issue d'un procès fictif. Les trois gilets jaunes encouraient toutefois jusqu'à sept ans de prison.

Et puis ce fut soudain à mon tour d'apparaître dans la télé. Oui, c'était moi, là, dans la télé. Le journaliste maltais disait que je venais de débarquer sur l'île et que j'avais quatre mois pour composer le nouvel hymne européen.

Ils passèrent un extrait d'une représentation de mon opéra *La vie est un long solo de air guitar*.

Le barman éteignit aussitôt le son du téléviseur et mit une compile de tubes des années 90. A Malte, ils adoraient la

musique des années 90. On avait l'impression que Malte, musicalement, était restée bloquée dans les années 90.

– Il a fallu qu'on se rencontre ici pour la première fois, me dit le Châtelain de Roussan qui avait reconnu ma tête dans la télé, alors que nous vivons tous les deux en Provence, à quelques kilomètres l'un de l'autre. Croyez-vous au hasard, Monsieur Méliès ?

– Appelez-moi Patrick. Mais c'est vrai que c'est incroyable. En même temps, je ne fréquente que trop peu les châteaux comme le vôtre.

– Quand vous et moi serons rentrés en France, si jamais cela arrive, venez me rendre visite à Saint-Rémy-de-Provence. Je vous y accueillerai avec plaisir.

– C'est une invitation ?

– Oui, vous êtes les bienvenus, vous et votre famille. Vous verrez, la bibliothèque n'attend que vous. Elle a été miraculeusement conservée, on se croirait au XVII^{ème}.

– Vous trouvez que je fais très XVII^{ème} ?

– L'une des grandes erreurs de l'humanité est de croire au futur. Nous allons vers le passé. Un déséquilibre thermique dans le cerveau nous fait croire le contraire. Mais nous allons vers l'origine, Patrick. C'est la raison pour laquelle, vous et moi, nous nous retrouvons aujourd'hui à Malte.

Ça n'arrive qu'à moi, ça, je pensais.

Des rencontres pareilles, ça n'arrive qu'à moi.

– J'aimerais vous raconter une histoire, m'avait-il dit. Mais, si cela ne vous dérange pas trop, j'aimerais rester anonyme

pour l'instant. Je vous dévoilerai mon identité au fil de mon histoire.

– Pas de souci, dis-je.

– Vous pouvez m'appeler Monsieur Triste. Vous verrez, je m'en excuse par avance, c'est une histoire assez triste.

– OK. En échange, je vous raconterai une histoire drôle. Enfin j'essaierai. J'en connais une bonne. Je vais essayer de m'en rappeler.

– Parfait. Je m'en réjouis d'avance, Patrick.

– Par contre, il faudra attendre demain car ce soir j'ai promis à ma compagne, Mizzi, de rentrer avant sept heures.

– Vous êtes pire que Cendrillon.

– Nous avons un petit bébé. J'ai promis de passer la soirée avec eux. Dans deux jours, je quitte La Valette. Je pars m'installer à Bugibba pour commencer à travailler.

Nous convînmes donc de nous retrouver dès le lendemain à la même heure au même endroit.

Je partis retrouver Mizzi. Elle s'appelait Alice mais tout le monde l'appelait par son nom de famille : Mizzi. Cela remontait au temps où elle avait été élue Présidente de son lycée à Malte, le lycée Saint-Joseph. Elle représentait alors le parti nationaliste, qui avait été créé à la fin du XIX^{ème} par un autre Mizzi, un certain Fortunato.

On lui prêtait un bel avenir en politique. Mais, à peine élue, elle avait eu la bonne idée de sortir avec le candidat du parti travailliste ; elle avait déjà tout compris au bipartisme. Leur idylle n'avait pas duré, pas plus que la carrière politique de Mizzi.

Pour ma part, j'avais rencontré Mizzi en France, à Avignon. J'habitais à Avignon. Que je fus à Avignon, ça n'avait donc rien d'improbable. Mais, Mizzi, elle... Ce n'était pas tous les jours qu'on croisait une Maltaise à Avignon. Malte était l'un des États les plus petits de la planète. Il n'y avait guère que cinq cent mille habitants à Malte.

Mizzi était de passage. Elle était en vacances. Avec un informaticien allemand qu'elle avait eu la bonne idée de larguer sur le chemin. A croire que Mizzi n'avait que des bonnes idées.

Nous nous étions rencontrés dans un bar. Alors qu'elle était seule.

Ce n'était pas une pomme mais une orange qui m'était tombée sur la tête. Une orange maltaise.

Une orange maltaise m'était tombée sur la tête.

Mizzi.

Six mois plus tard, elle venait s'installer à Avignon. Un an et six mois plus tard, elle accouchait d'une petite fille. Une petite orange franco-maltaise. Une petite orange franco-maltaise en forme de Monchhichi avec une grosse bouille toute ronde et un petit né de clown.

Mizzi, mon orange maltaise, et Monchhichi, notre orangette, notre bébé.

Monchhichi avait six mois.

Elle s'appelait Rose.

Mais nous l'appelions Monchhichi.

Rose ressemblait à un Monchhichi.

Comme deux gouttes d'eau – de rose.

Comme deux gouttes d'eau, Rose ressemblait à l'une de ces peluches venues du Japon dans les années quatre-vingt, et qu'on a appelé en France : Kiki. Moi-même j'en avais longtemps possédé un de Kiki, avant de le perdre, ce qui m'avait rendu très triste. Oui, très très triste.

Aujourd'hui, j'avais retrouvé mon Kiki. J'étais très heureux. Oui très très heureux. Mon bébé était née avec des cheveux incroyables. On nous arrêtait très régulièrement dans la rue pour nous dire Mais c'est pas vrai, tous ces cheveux qu'elle a ! Et c'était vrai qu'elle en avait beaucoup pour un bébé.

Ce n'était pas à moi qu'elle devait ce prodige, ça c'était sûr. Moi, il ne m'en restait plus vraiment.

Elle, ses cheveux, noirs et soyeux, formaient une crête sur sa tête tellement elle en avait. On aurait dit une sorte d'antenne et qu'elle était comme reliée au cosmos.

Deux mois après sa naissance, j'avais été désigné pour écrire un nouvel hymne à la joie de l'Union Européenne. J'aurais préféré écrire un hymne à la joie des Monchhichis. Il y avait une chanson publicitaire datant de 1981, intitulée *La Chanson de Monchhichi*, que j'adorais ; on l'écoutait et la chantait en boucle à notre Monchhichi :

C'est Monchhichi

C'est le chéri de tous les chéris

C'est Monchhichi

Le meilleur ami de tous les enfants

Car les enfants, de tous les pays

Tous les enfants sont avec Monchhichi

C'est Monchhichi,

Et je m'endors avec lui tous les soirs

*Dans mon p'tit lit, avec lui je n'ai plus peur dans le noir
Et je l'emmène, partout en promenade
À la campagne, à la neige, à la plage*

2

Ce soir-là c'est moi qui mis Monchhichi au lit.

J'étais assis par terre, au bord du lit Montessori. Au bord du matelas posé à même le sol pour que Monchhichi soit libre de ses mouvements.

Je lui chantai *La Chanson de Monchhichi*. Une fois, deux fois. Mais ça n'eut aucun effet.

Monchhichi pleurait, apparemment elle faisait ses dents.

J'empoignai son hippopotame sur la commode. Cet hippopotame technologique qui faisait de la musique. Cet hippopotame technologique qui faisait de la musique et de la lumière. Cet hippopotame techno qui projetait des lumières au plafond et sur les murs. Cet hippopotame techno qui projetait des étoiles, des étoiles filantes et des navettes spatiales au plafond et sur les murs sous la forme d'une spirale imitant la forme de la galaxie.

Je mis l'hippopotame en marche. Et m'allongeai à côté de Monchhichi. Je m'allongeai dans le lit Montessori. Dans le petit lit tout riquiqui de mon kiki. Dans le petit lit Montessori posé à même le sol.

Je m'allongeai à côté de Monchhichi. Sous les étoiles, les étoiles filantes et les navettes spatiales que l'hippo techno projetait au plafond sous la forme d'une spirale imitant la forme de la galaxie.

Soudain j'eus une idée. Je cherchai sur Internet un texte en Maltais. Quoi de plus pertinent et original pour répondre à la commande qui m'avait été faite que la langue maltaise, la seule

langue sémitique qui soit reconnu comme langue officielle en Europe, pour justement composer le nouvel hymne de l'Union ?

Quoi de mieux qu'un hymne dont les paroles auraient été écrites dans l'une des langues les plus anciennes du monde ? L'une des langues dont l'alphabet était paradoxalement l'un des plus récent, puisque l'alphabet Maltais n'avait été constitué qu'en 1934. Le seul alphabet basé sur des caractères latins qui permettait de parler une langue sémitique.

Le Maltais. Une langue hybride, mélange d'Italien, d'Italien sicilien, d'Arabe mais aussi d'Anglais et de Français et de toutes les langues de tous les peuples qui, à un moment donné de l'Histoire, s'y sont installés.

Je tombai sur le plus ancien texte littéraire connu en langue maltaise : *Il-Kantilena* (La Cantilène). Attribué à Pietru Caxaro, poète-notaire, et écrit en maltais ancien, il avait été retrouvé à la dernière page d'un registre notarial de son neveu Brandano, daté de décembre 1533 à mai 1563.

La Cantilène était datée d'avant 1485, mort de Caxaro, et probablement de 1470. Elle avait été trouvée en 1966 par le professeur Godfrey Wettinger et le père Michael Fsadni qui dépouillaient les archives notariales.

Le plus vieux poème connu en langue maltaise avait été écrit sur le registre d'un notaire ! Ça ne s'inventait pas ! Ça c'était européen ! Ça c'était 100% européen ! 200% même ! Quoi de mieux qu'un poème de notaire comme hymne européen ? Les bras m'en tombaient.

Il-Kantilena (La Cantilène)

*Xidew il-qada, ja ġirieni, talli nħadditkom,
Ma nsab fil-weri u la nsab f'għomorkom
Qalb m'għandha ħakem, sultan u la mula
Bir imgħammiq irmietni, b'turġien muħsula,
Fejn ħajran għall-għarqa, ninzel f'taraġ minzeli
Nitle' u nerga' ninzel dejjem fil-baħar il-għoli.*

*Waqqġet hi, imrammti, l'ili żmien nibni,
Ma ħtatlix mgħallmin, 'mma qatagħli tafal merħi;
Fejn tmajt insib il-ġebel, sibt tafal merħi;
Waqqġet hi, imrammti.*

*Waqqġet hi, imrammti, niżżlet hi s-sisien,
Ma ħtatlix l-imgħallmin, 'mma qatagħli l-ġebel;
Fejn tmajt insib il-ġebel, sibt tafal merħi;
Waqqġet hi, imrammti, l'ili żmien nibni.
U hekk waqqġet hi, imrammti! w erga' ibniha!
Biddilha inti l-imkien illi jewtiha;
Min ibiddel l-imkien ibiddel il-vintura;
Għaliex l-iradi għal kull xiber sura:
Hemm art bajda, w hemm art sewda u ħamra.
Aktar minn hedawn hemm trid minnha tmarra.*

Traduction française de Cohen / Vanhove

*Arrêtez vos occupations, ô mes voisins, je viens vous raconter
Ce qui ne se trouve ni dans le passé ni de votre temps
Un cœur qui n'a ni souverain, ni maître, ni seigneur
Dans un puits profond, il m'a jeté par des marches usées
Où désespéré d'amour, pour me noyer je descends les marches de mon destin
Je monte et je redescends toujours dans les vapeurs bouillonnantes.*

*Il s'est écroulé, le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps,
Ce ne fut pas faute d'ouvriers, mais ce qui a cédé c'est l'argile molle
Où j'espérais trouver des pierres, j'ai trouvé de l'argile molle.
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison.*

*Il s'est écroulé, le chantier de ma maison, il s'est affaissé jusqu'aux fondations
Ce ne fut pas faute d'ouvriers, mais les pierres m'ont fait défaut
Où j'espérais trouver des pierres, j'ai trouvé de l'argile molle
Il est tombé le chantier que je construis depuis longtemps.*

*Et c'est ainsi qu'il est tombé le chantier de ma maison. Reconstruis-la !
Toi, change-la pour une place qui lui convient
Qui change de lieu, change le destin.
Car aux terres de tout empan correspond une forme
Il y a une terre blanche et une terre noire d'asphalte
Choisis parmi elles ! Il y en a dont tu désires le fruit.*

Version de Patrick Méliès

*Arrêtez vos occupations, ô mes voisins, je viens vous raconter
Ce qui ne se trouve ni dans le passé ni de votre temps
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps,
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison.
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps,
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison.
Ah oui, il s'est écroulé, ah oui oui, il s'est écroulé
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps,
Ah oui, c'est sûr, ah oui là c'est sûr, il s'est écroulé
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison.
C'est sûr à 100% à 200% même, il s'est écroulé
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison, il s'est affaissé jusqu'aux fondations
Tout est par terre, là, c'est sûr, oui tout est par terre, ça c'est sûr, je suis dedans
Il est tombé le chantier que je construis depuis longtemps.
Tout est par terre, là, ça c'est sûr, tout est destroy, complètement
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps,
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison.
Tout est par terre, là, c'est sûr, sûr de chez sûr, tout est destroy, complètement
Il s'est écroulé, le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps,
Et c'est ainsi qu'il est tombé le chantier de ma maison.
Et c'est ainsi qu'il est tombé le chantier de ma maison.
Et c'est ainsi qu'il est tombé le chantier de ma maison.*

C'était le nouvel hymne européen sous le ciel étoilé dans la chambre de Monchhichi ! Alors que je découvrais ce poème dans la chambre de Monchhichi recouverte d'étoiles mouvantes, plus ou moins floues, comme celle du drapeau européen, j'eus soudain une vision. Sur la musique de l'hippo techno qui était un mélange de berceuses classiques dans leurs versions synthétiques et de sons de la nature comme le bruit du vent ou celui des vagues, je vis apparaître une spirale dans le ciel de Monchhichi, une spirale grandiose où tourbillonnaient tous les mots du poèmes, une spirale où tourbillonnait la langue maltaise, que je ne savais pas parler mais qui se mit en mouvement au-dessus de moi comme pour m'aspirer, une spirale maltaise qui s'ouvrit au plafond comme pour m'aspirer dans son maelström, et je me laissai faire, je me laissai emporter, dériver, comme la maison effondrée du notaire, comme la maison en morceau du poète-notaire, comme les débris de la maison du poète-notaire qui étaient aussi les débris du projet européen, je me laissai emporter dans le tourbillon, je me laissai emporter par la spirale, m'enfonçant dans le poème, m'enfonçant dans la cantilène, m'enfonçant dans la cantilène comme si je m'enfonçais dans l'espace, comme si je m'enfonçais dans l'espace-temps, comme si je partais pour un très long voyage. Quel pied !

Qalb m'għandha fakem, sultan u la mula
 Bir imghammiq imiethi, b'turgjen muhsula,
 Xidew il-qada, ja ġirieni, talli nħadditkom, Ma nsab fil-weri u la nsab f'ghomorkom
 Fejn tmajt insib il-gebel, sibt tafal merħi; Waqgħet hi, imrammti, l'illi žmien nibni, Ma ħtatlix mġhallmin, 'mma qatagħli tafal merħi;
 Fejn tmajt insib il-gebel, sibt tafal merħi; Waqgħet hi, imrammti, l'illi žmien nibni, U hekk tmajt insib il-gebel, sibt tafal merħi; Waqgħet hi, imrammti, l'illi žmien nibni, U hekk tmajt insib il-gebel, sibt tafal merħi;
 Fejn tmajt insib il-gebel, sibt tafal merħi; Waqgħet hi, imrammti, l'illi žmien nibni, U hekk tmajt insib il-gebel, sibt tafal merħi; Waqgħet hi, imrammti, l'illi žmien nibni, U hekk tmajt insib il-gebel, sibt tafal merħi;

3

Je revins au *bocci club* sur les coups de 18h le lendemain. Les cloches des églises de Malte sonnaient. A Malte, on avait l'habitude de dire qu'il y avait trois cent soixante cinq églises. Une par jour. Ce n'était pas loin de la vérité. A Malte, c'était comme si Dieu avait installé son propre dispositif électroacoustique. Tout Malte jouait sa musique.

Monsieur Triste était là. Il m'attendait.

Il était d'une élégance absolue dans son costume de velours noir. Son visage fin, mi-poupon mi-vautour m'empêchait de deviner son âge. De toute façon, j'avais toujours été mauvais à ce jeu.

Il était rasé de près, frais comme un marquis, recouvert d'eau de parfum, élégant et vif, on aurait eu envie de le respirer, on aurait eu envie d'enfiler sa peau et d'être lui, si ce n'était cette tristesse, diffuse, au fond de lui, qui semblait aller et venir comme une vague, dont on percevait l'onde, la puissance. Et qui menaçait de déferler.

Je portais ma chemise provençale blanche à motifs de calissons bleus et mon blazer *H&M* bleu nuit, le blazer sur lequel j'avais épinglé un pin's *I Love Malta* que certains prenaient pour la Légion d'honneur. Ma barbe était taillée. Je ressemblais au Professeur Mortimer dans la célèbre bande-dessinée.

Nous commandâmes deux pintes de *Cisk*.

On nous servit une pizza.

A Malte, la nourriture est offerte dans les bars.

– La première fois que j’ai bu un verre ici, je n’ai pas osé demander pourquoi on me servait à manger. Je craignais d’avoir commandé quelque chose et d’avoir oublié. Je ne bois plus, vous comprenez. Cela fait un an que je ne bois plus. Je ne bois plus qu’à Malte. Alors quand je bois, je bois.

– Vous ne buvez qu’à Malte ?

– Et je ne fume plus que l’été.

– Vous ne buvez qu’à Malte et vous ne fumez que l’été ? C’est peut-être le régime miracle. Ou une version post-moderne du régime méditerranéen.

– Oui, exactement. C’est le Ministère de la Santé qui devrait me financer, pas la Culture.

– Santé alors !

Monsieur Triste leva son verre et le vida.

– Santé !

Je levai le mien et vidaï d’un trait la moitié de ma pinte pour rattraper mon retard.

A côté de nous, un groupe de Maltais entamaient une nouvelle partie de billard. Oui, dans les *bocci club*, on ne jouait pas qu’au *bocci*. Les terrains, à l’extérieur, accueillait les parties de boules. Le bar, à l’intérieur, accueillait la *party*.

On célébrait tous les jours à Malte, tous les jours on fêtait. Quoi ? On fêtait Malte. On fêtait l’île. On fêtait la vie sur l’île, son histoire. Son incongruité ; et le secret qu’elle ne révélerait jamais.

– Il y avait un poète sur l’île de Gozo, se mit à raconter Monsieur Triste. Je ne sais pas si vous connaissez cette histoire. Un poète en exil. On ignore son identité. Le poème qu’il a laissé

est anonyme. Le poète a disparu. Son nom aussi. Mais son poème est resté. Son poème a été redécouvert. Son poème écrit au XII^{ème} siècle est réapparu neuf siècles plus tard et a divisé la communauté des chercheurs maltais. Le poète inconnu a été exilé sur l'île de Malte au XII^{ème} siècle. Le long poème d'exil qu'il a laissé derrière lui compte 4043 vers et est intitulé *Tristia ex Melitogaudo*¹, en référence à celui d'un autre exilé célèbre : Ovide, auteur de *Tristia ex Ponto* (ou *Les Tristes*). Bref, c'est triste.

– Ah oui, ça a l'air ! dis-je. Et c'est pour ça que vous voulez que je vous appelle Monsieur Triste ? C'est de là que ça vient ?

– Je dois avouer que j'aime bien cette histoire. Le poète inconnu a disparu. Il était tellement triste qu'il a disparu dans sa tristesse. Qu'il a fondu dedans. Ce poème a été réédité à Malte en 2012 par trois chercheurs. Ils se sont frottés en effet au sujet le plus chaudement débattu parmi les étudiants de l'histoire maltaise ces dernières années : le christianisme a-t-il survécu à trois siècles de domination ottomane ? Le poète inconnu s'est retrouvé exilé sur l'île de Gozo à un moment où l'île était sous domination ottomane. D'après son poème, il restait des chrétiens sur l'île. Malte a été le premier pays d'Europe à être converti au christianisme. Selon la tradition, c'est l'apôtre Paul lui-même qui a christianisé Malte après y avoir fait naufrage aux alentours de 60 après Jésus Christ. "Après Jésus Christ", c'est le cas de le dire : Paul était accusé de propager les enseignements de Jésus et traité comme un rebelle politique. Il était en chemin pour Rome où il devait être jugé quand son bateau, pris dans une

¹ Melitogaudo est le nom ancien de l'île de Gozo, l'une des huit îles qui composent l'archipel de Malte.

tempête, s'échoua aux abords de l'île. A Malte, il aurait été accueilli très chaleureusement par la population. On trouve une trace de cette rencontre du troisième type dans les Actes des apôtres (XXVIII) de saint Luc : "Et plus tard, nous avons appris que l'île s'appelait Malte. Et les gens qui y vivaient nous ont montré une grande gentillesse, et ils ont fait un feu et nous ont tous appelés à nous réchauffer." Saint Paul serait resté trois mois sur l'île. D'abord dans une grotte, connue aujourd'hui sous le nom de grotte Saint-Paul à Rabat. Puis il aurait été accueilli dans la demeure de Publius, premier magistrat de l'Empire Romain à Malte. C'est après que saint Paul eut guéri le père de Publius d'une grave fièvre, que celui-ci se serait converti au catholicisme et serait devenu le premier évêque de Malte. Ce qui est sûr, c'est que Malte a été l'une des premières colonies romaines à se convertir. Et de nombreux Maltais veulent croire que Malte est restée chrétienne depuis lors, sans discontinuité. Ce qui n'est pas le cas des historiens, dont le consensus va dans le sens opposé.

– On a vraiment l'impression, dis-je, que ce tout petit rocher-nation concentre entre méditerranée occidentale et méditerranée orientale toutes les tensions historiques, politiques, économiques et religieuses qui secouent le monde. Les tensions religieuses qui ne semblent jamais avoir été aussi vives, aussi follement meurtrières, qu'au sein de nos démocraties modernes, ne datent pas d'hier, c'est le moins que l'on puisse dire. Avant l'assassinat de la blogueuse Daphne Caruana Galizia², quand vous parliez de Malte à quelqu'un, en

² A Malte, le 16 octobre 2017, la journaliste et blogueuse anti-corruption Daphne Caruana Galizia a été assassinée dans l'explosion de sa voiture.

général, il ne savait pas de quoi vous parliez. Dans le meilleur des cas, il disait : "Ah oui, près de la Grèce." Quand j'ai rencontré ma compagne, je lui ai avoué tout de suite : "J'ignorais complètement l'existence de ton pays... mais il me semble par contre avoir déjà entendu ce nom, Malte... à la télé... à l'Eurovision, je crois... oui, c'est ça, l'Eurovision." Rien de tel pour séduire, vous en conviendrez, qu'une référence à un événement musical majeur.

– C'est vous le spécialiste, me répondit, amusé, Monsieur Triste. Mais vous avez totalement raison, Patrick. Malte ne jure que par deux choses : L'Eurovision et le libéralisme. Aujourd'hui quand vous parlez de Malte à quelqu'un, on vous répond : "Ah oui, le paradis fiscal" ou "Ah oui, là où la journaliste a été tuée." C'est rageant. C'est vraiment rageant. C'est même vraiment très très rageant. Mais permettez-moi de revenir à mon poète inconnu.

Nous recommandâmes des pintes.

– Le poète inconnu de Melitogauda incarne la disparition par excellence, lui qui a été séparé de son pays, la Sicile, et de sa famille, et qui a ensuite disparu de l'Histoire, de l'histoire de Malte, de l'histoire de l'île, et de l'histoire de la poésie ; voilà qu'il prend enfin sa revanche. Son poème est comme une navette. Son poème est comme une navette spatio-temporelle. Il faut croire qu'un poème peut creuser des trous dans le temps et voyager au travers.

Monsieur Triste, soudain tenté par un plongeon dans l'espace-temps, se mit à réciter ceci :

Le temps futur est proche, passant inaperçu,

*à travers lequel la subsistance est d'ailleurs fournie à la fondation.
C'est un témoin que je suis ici et mon propre maître.
Je suis né leader parmi les guérisseurs.
Hippocrate témoigne que je suis le chef d'entre eux.
Je suis la personnification de l'inaltérable Galien.
Hélas, misérable, moi, malheureux, récemment dans la colère,
je prépare les herbes et la médecine des souffrances incurables.
Et je ne voudrais pas avoir un peu d'aide de leur part.
Je reste non guéri et incurable.*

« C'est un extrait de son poème. Dans ce passage, le poète inconnu fait parler Apollon. Dieu solaire Grec de la poésie, de la musique et du chant, Apollon, possédant pourtant également des pouvoirs de guérison, désespère de ne pouvoir guérir sa tristesse : Daphné ne veut pas de lui.

– Daphne ?! Je l'interrompis. Comme la blogueuse qui a été assassiné ici il y a deux ans ?

– Daphne Caruana Galizia ? Oui, pareil, mais avec un accent sur le "e". Daphné avec un accent sur le "e" dans la mythologie grecque c'est la fille du dieu du fleuve Pénée. Solitaire, elle vaque à ses occupations dans les forêts du Péloponnèse. Passionnée par la chasse, elle s'est vu offrir le don de viser juste par Artémis.

– De viser juste ? La blogueuse elle aussi avait ce don apparemment.

– Daphné ne veut pas de lui. Il faut dire que Cupidon, vexé par Apollon, leur a jeté un sort à tous deux. Daphné finit par se métamorphoser en laurier pour échapper à la passion d'Apollon. « Ses membres s'engourdissent, raconte Ovide³ dans ses

³ Ovide, *Métamorphoses*, Livre I, vers 452-567

Métamorphoses ; une écorce légère presse son corps délicat ; ses cheveux verdissent en feuillages ; ses bras s'étendent en rameaux ; ses pieds, naguère si rapides, se changent en racines, et s'attachent à la terre : enfin la cime d'un arbre couronne sa tête et en conserve tout l'éclat. Apollon l'aime encore ; il serre la tige de sa main, et sous sa nouvelle écorce il sent palpiter un cœur. Il embrasse ses rameaux ; il les couvre de baisers, que l'arbre paraît refuser encore : "Eh bien ! dit le dieu, puisque tu ne peux plus être mon épouse, tu seras du moins l'arbre d'Apollon. Le laurier ornera désormais mes cheveux, ma lyre et mon carquois : il parera le front des guerriers du Latium, lorsque des chants d'allégresse célébreront leur triomphe et les suivront en pompe au Capitole : tes rameaux, unis à ceux du chêne, protégeront l'entrée du palais des Césars ; et, comme mes cheveux ne doivent jamais sentir les outrages du temps, tes feuilles aussi conserveront une éternelle verdure." Il dit ; et le laurier, inclinant ses rameaux, parut témoigner sa reconnaissance, et sa tête fut agitée d'un léger frémissement. » L'amour malheureux d'Apollon pour Daphné se transforme en navette spatiale, tout comme le chant d'Ovide, tout comme le chant de désespoir du poète inconnu exilé à Malte, il tord le cou à l'espace-temps, passe en vitesse de distorsion, ne meurt jamais.

– Quand on pense, dis-je, à la destinée tragique de Daphne Caruana Galizia, blogueuse qui "avait le don de viser juste", trop juste, on ne peut être que troublé par ce récit mythologique. Surtout qu'à Malte les lauriers roses sont partout. Partout à Malte il y a des lauriers roses. Partout. Partout. Partout où l'on marche

on tombe sur un laurier rose. Partout. C'est le comble, non ? C'est vraiment le comble. Ils ont voulu se débarrasser d'elle et maintenant elle est partout.

– Et le poète en exil, lui ? Nulle part. Lui qui criait « Ramenez-moi chez moi ! », comment a-t-il fini ? Exilé dans son poème. *Ex-îlé*. Mais voilà que son poème fait son grand retour. Que son poème troue le temps. Incroyable non ? Cela ne devrait pas arriver. Je veux dire qu'un poème sans auteur écrit en grec sur l'île de Gozo au XII^{ème} siècle troue l'espace-temps. Mais cela arrive et le poème nous revient en pleine face au moment où l'Europe s'enfonce dans la guerre civile. Un poète en exil refait surface à une époque où l'exil est surtout fiscal. Tout comme le paradis.

– Justement, quel est le secret de ce paradis ? D'où vient la beauté de cet OVNI ? Que se cache-t-il dans le ventre de l'île ?

Monsieur Triste se leva soudain et se mit à déclamer :

Quel est le secret de ce paradis ?

D'où vient la beauté de cet OVNI ?

Que se cache-t-il

Dans le ventre de l'île ?

– C'est vous le poète, Patrick, en fait ! C'est vous le poète !

– Sauf que je n'ai pas disparu.

– Pas encore.

– OK, mais avant que je ne disparaisse, pourriez-vous, s'il vous plait, répondre à ma question :

Que se cache-t-il

Dans le ventre de l'île ?

– Un réseau. Des connexions.

– La fibre ?

– Un réseau historique, un réseau parallèle.

– Qui la connecte à quoi ?

– A tout. A vous. A moi.

– Comment ça ?

– Regardez-nous. Nous sommes là. Deux Français. Au *bocci club*. A La Valette. La Valette, Patrick ! *La Valette* ! Un Français lui aussi. Le nom du Français qui a construit la ville après le Grand Siècle. Un chevalier de Saint-Jean, un hospitalier français. Il y avait de nombreux hospitaliers français à Malte. Les chevaliers de la Langue de Provence. Vous savez que les chevaliers étaient répartis en plusieurs Langues. La Langue de Provence était l'une d'entre elles.

– Peut-être que ce sont les Chevaliers de Provence alors qui ont importé la pétanque à Malte ?

– Et le Pastis, aussi, pendant que vous y êtes, Patrick !

Je regardai au-dessus du bar, à la recherche d'une bouteille de Pastis. Et, en effet, il y en avait une.

– Deux Pastis ! commanda Monsieur Triste.

– Les chevaliers auraient donc apporté, dis-je, en plus de leur armure et de leur épée, des boules de pétanques en fer forgée, et sculpté, durant leur pause, de petits cochons ? *Some little pigs*.

– *Some pigs* ? Des cochons ?

– Oui, c’est comme ça qu’on appelle la cible qu’on vise avec les boules : le cochon ou cochonnet, et parfois aussi : kiki.

– Ah, en Anglais, ils disent *Jack*. Mais il y a un problème, dit Monsieur Triste, à Malte on joue avec des boules mais aussi avec des cylindres.

– Oui, c’est vrai, c’est une sorte de mélange bizarre entre pétanque et Molki. Mais pourquoi ? Si les chevaliers de Provence ont apporté les boules, qui a apporté le reste ?

Et je me mis soudain à chanter du Bashung :

Alors à quoi ça sert les frites si t’as pas les moules ?

Ça sert à quoi l’cochonnet si t’as pas les boules ?

– Ah, vous êtes vraiment un poète, Patrick ! Ah, vous êtes vraiment un poète, Patrick, pas de doute ! répéta Monsieur Triste.
Nous avalâmes nos Pastis, cul sec.

– Dites, proposai-je, si on faisait une pause ? Si on arrêta un peu avec la pétanque ? Que diriez-vous, pour changer, d’une petite partie de *air barbecue* ?

– Une partie de quoi ?

– De *air barbecue*.

– Du *air barbecue* ?

– Vous ne connaissez pas le *air barbecue* ?

– Euh...

– Vous n’avez jamais pratiqué le *air barbecue* ?

– Non.

– Eh bien très bien, je vais vous faire une petite démonstration.

– Ici, au *bocci club* ?

– Oui, c'est idéal non ? Qu'en pensez-vous ? Invitons quelques maltais à se joindre à nous.

Il se tourna vers les clients du club et cria à la ronde en Maltais :

– *X'tahsbu jekk Monsinjur Patrick, hawnhekk prezenti, muziċist Ewropew u poeta provencjal, miżżewweg ma waħda mill-aħwa Maltin taghkom, jintroduci llejla dixxiplina li għenithu jgħix f'dawn iż-żminijiet skuri, dik tal air barbecue ?⁴*

– Contrairement au compétition désormais très célèbres de *air guitar*, commençai-je par expliquer, le *air barbecue* se pratique sans bande son. Produire les sons soi-même à la bouche, cela fait partie du jeu. L'artisan ou *airtisan* barbecutier se choisit 3 viandes et 3 légumes. On peut tout à fait remplacer une viande par du tofu ou des saucisses végé. Les *airtisans* barbecutiers sont ouverts d'esprit. Rien de ce qui est barbecuetable ne leur est étranger. Le air jeu consiste à aircuire ses 3 viandes et ses 3 légumes, en suivant les étapes d'un vrai barbecue, et en reproduisant les bruits de cuisson à la bouche. Attention, le tout ne doit pas avoir l'air mécanique, mais doit être habité, organique. Il n'est pas interdit de parler, au contraire, il est même vivement conseillé de commenter, de blaguer, comme on le ferait à un vrai barbecue. Le *air barbecue*, ce n'est pas que de l'air, c'est surtout du barbecue.

« Ce n'est pas qu'une imitation, qu'une comédie, c'est surtout un moment de partage entre l'*airtisan* barbecuetier et

4 Que diriez-vous si Monseigneur Patrick, ici présent, musicien européen et poète provençal, marié à l'une de vos soeurs maltaises, nous initiait ce soir à la discipline qui l'a aidé à survivre en ces temps obscurs, celle du *air barbecue* ?

son public ; c'est la fête des âmes, la communion démocratique dans son plus simple appareil.

« La ligue international des *air*tisans barbecutier recommande d'ailleurs de pratiquer cette discipline en slip, ou bien encore de revêtir un collant de danse classique qui donnera à l'*air*tisan barbecutier l'*air* de danser véritablement au-dessus des merguez – tel un ange.

« Voilà pour ce qui est des règles du *air barbecue*.

« Mais laissez-moi vous faire une démonstration.

J'optai pour une brochette de canard, une merguez et une chipo. J'accompagnai le tout d'un poivron, d'une aubergine et d'une patate douce.

Je laissai les braises rougir, fit quelques entrechats et puis me lançai, bim ! corps et âme, dans le feu de l'action, mimant devant mon public maltais la fantastique histoire du cru et du cuit. C'était le sacre du printemps sauce barbecue.

Quelqu'un se mit à hurler de joie au moment où je retournais la brochette. *Big success*. Tout le monde applaudit. J'enchaînai avec la merguez. Plus rien ne pouvait m'arrêter.

Et c'est à ce moment-là que Monsieur Triste éclata en sanglots.

Je n'avais encore jamais vu quelqu'un pleurer devant un barbecue, encore moins devant un barbecue fait d'air. Monsieur Triste se mit à pleurer soudain devant ce *air barbecue* comme si c'était la dernière chose qui comptait dans ce monde et qu'elle allait disparaître à son tour.

Ce futur qui serait le passé, dont avait parlé Monsieur Triste au début de la soirée, serait-il peuplé d'une *air humanité* ?

Quelqu'un mimerait-il les humains comme nous mimions une chipolata, une guitare ou bien encore un accouplement dans les compétitions de *air sex* au Japon ? Et qui ? Qui mimerait l'*homo sapiens sapiens* ? Du fond des vestiges, cuivre et fer mêlés au sang des plantes dont le rhizome repartirait de plus belle, qui mimerait les corps et les âmes, qui se souviendrait de nous ? Qui se souvient encore de nous ?

Il pleurait comme un bébé. Monsieur Triste pleurait comme un bébé. Sans se soucier de qui l'entourait. Sa tristesse était un langage. On aurait dit, presque, dans la lumière du *bocci club*, qu'il s'était mis à pleurer des larmes de sang. On aurait la Vierge. Oui, on aurait dit une Vierge qui pleure du sang devant des cotellettes, des poivrons, devant la vie ; devant son absence, sa fiction.

Oh Monsieur Triste, que de tristesse.

Oh Monsieur Triste.

Oh Monsieur.

Monsieur Triste pleurait toute sa tristesse. Toute la tristesse de Monsieur Triste se répandait dans le club.

C'était le déluge. Ce n'était plus Saint-Paul qui faisait naufrage sur l'île. C'était Saint-Paul qui faisait se naufrager l'île. C'était l'île qui coulait dans les larmes de mon Saint-Paul.

Mais d'où cette tristesse pouvait-elle bien lui venir ? Tout le monde dans le club le regardait, lui et sa tristesse, comme une apparition. Il se tenait droit, immobile, et pleurait toutes les larmes de son corps. Comme si une brèche s'était ouverte et avait laissé s'échapper cette vague, ce chant de tristesse.

Tout le monde s'était tu. Tous les Maltais le regardaient comme un *alien*, silencieux. Même ceux qui passaient d'habitude pour des phénomènes, le regardaient comme une anomalie désormais.

Il y avait cet homme déguisé en guerrier ottoman. Il se prenait pour Dragut, le terrible amiral turque⁵.

« Bonjour Dragut ! Ça va Dragut ? Ça va la guerre ? Le Grand Siègne ça va ? »

Tout le monde jouait le jeu, blaguait avec Dragut. C'était même devenu, sur l'île, une sorte de repère.

« Vers quelle heure tu y étais ? » « Ah je ne me rappelle plus exactement. Mais j'ai vu Dragut, il était au supermarché ! »

Même Dragut regardait Monsieur Triste avec étonnement. Ne comprenait pas. Ne comprenait pas d'où lui venait toute cette tristesse.

Moi j'avais des *air poivrés* et des *air merguez* dans les mains. Je ne savais pas quoi faire, ou quoi dire. Monsieur Triste m'avait pris par surprise. Avait-il voulu que je me lance dans cette démonstration pour cette raison ? Pour essayer de faire barrage à ces larmes qui semblait lui venir d'un autre monde ?

Pour faire diversion ? Il savait que la tristesse montait, il me l'avait promis. Mais il n'était pas question pour autant de

⁵ Durant le Grand Siègne de 1565 : 250 chevaliers de l'ordre de Malte, 2500 mercenaires et plus de 7000 Maltais moururent. Alors que l'Empire Ottoman avait déjà dépeuplé à plusieurs reprises l'île de Gozo, déporté et réduit à l'esclavage des milliers d'habitants, Malte eut à affronter son pire ennemi, l'un des pires guerriers de l'Histoire : le terrible Dragut. Malte triompha de Dragut après un siège terrible. Malte redépeuplée fut rerepeuplée et puis plus tard Malte devint une colonie britannique puis Malte plongea dans la Guerre Mondiale puis Malte obtint son indépendance puis Malte entra dans l'Union Européenne puis ce fut le temps pour Malte d'être mêlée à des affaires de corruption sombres et inquiétantes.

noyer toute l'île. Il n'y avait plus de monde que cette île. Pour nous, il n'y avait plus de monde que cette île.

Il se mit soudain à parler. Immobile dans sa tristesse, liquide comme une âme qui remonte le cours du temps, il se mit à réciter ceci, comme s'il était possédé :

*Si je disais la vérité,
Tu ne me croirais pas.
Si je disais : ce n'est pas le fait
De notre prochain si la mort s'abat sur nous,
Ce n'est pas le fait d'un complot
Si nous sommes refoulés sous terre,
Tu rirais, comme si j'avais tordu
En un sourire de cire
La bouche de mon masque tragique
Pour toi un sourire : pour moi la vérité
Derrière la caténaire : lieu géométrique
De la transcendance :
 $y = a/2 (e^{x/a} + e^{-x/a})$.*

J'étais totalement sidéré par ce que je venais d'entendre. J'étais totalement mais alors là vraiment totalement absolument sidéré par ce que Monsieur Triste venait de réciter. Car je savais qu'il venait de réciter. Et je savais d'où il tirait cette récitation. Il tirait ces mots du livre pour lequel j'éprouvais une fascination sans fin. Ce livre qui me permettait de répondre sans hésiter à la très célèbre question : « Quel livre emmèneriez-vous avec vous sur une île déserte ? »

V. de Thomas Pynchon.

Et en venant à Malte, cette réponse, je n'avais pas fait qu'apporter une réponse à cette question. Cette réponse, je l'avais performée. Ce livre, je l'avais emmené avec moi, sur cette île. Sur l'île de Malte. J'étais venu avec *V*.

J'avais pris *V* avec moi. Malte n'était pas une île déserte, certes. Mais maintenant que le monde semblait dans un état désertique avancé, maintenant que son âme semblait avoir déserté, la situation s'était inversée. Maintenant la question était devenue : « Quel livre emmèneriez-vous avec vous hors du désert du monde ? » « Avec quel livre vous échapperiez-vous ? »

C'était presque ça, oui, sauf que Malte restait connectée, de près, au continent. Sauf que Malte avait été attaquée elle-même ces derniers années par le désert, et mordu. Et qu'il fallait s'attendre à d'autres attaques. Malte avait joué le rôle de base avancée au cours des deux premières guerres mondiales. Malte avait été au coeur de presque tous les conflits historiques. Malte avait été le terrain d'une des plus violentes batailles de toute l'Histoire, le Grand Siège, qui mit fin à la guerre qui opposait les Chrétiens et les Ottomans ; et mit un coup d'arrêt à l'Empire Ottoman.

Il ne faisait aucun doute qu'en plein coeur de notre Moyen Âge Numérique, certains voudraient se l'accaparer à nouveau.

« C'est l'épreuve de la pierre de touche », écrivait Thomas Pynchon dans *V*.

Je connaissais ce passage par coeur, je connaissais de nombreux passages par coeur, peut-être tout le livre, en tout cas les chapitres XI et XVI et l'épilogue, qui se déroulaient à Malte.

« C'est l'épreuve de la pierre de touche. Peupler ou ne pas peupler. Les fantômes, les monstres, les criminels, les dévoyés représentent le mélodrame et la faiblesse. La seule horreur qu'ils portent est la propre horreur de l'homme qui rêve devant la solitude. Mais le désert, ou la rangée de vitrines de magasins factices, le tas de mâchefer, une forge où l'on a couché les feux, tout cela, et aussi la rue, et l'homme qui rêve, et qui n'est lui-même qu'ombre inconsistante dans la paysage, participant de l'insensibilité des autres masses et des autres ombres : cela est le cauchemar du XX^{ème} siècle. »

Quel était le cauchemar du XXI^{ème} siècle ? Était-il bien différent ?

Monsieur Triste s'excusa et courut aux toilettes. Il était impossible de dire s'il allait y vomir, y continuer à pleurer ou bien tenter de répondre à cette question.

Cela marqua la fin du *fun*. Le barbecue disparut pour de bon. Les maltais reprirent leurs discussions, leurs jeux, leurs boissons. Moi, j'en profitai pour faire une pause et me préparer à ce qui allait venir. Ce roman n'avait pas ressurgi pour rien. *V* n'avait pas ressurgi pour rien.

Pour moi ce roman n'était pas un roman. Pour moi ce livre était bourré de messages cachés. Je n'en avais jamais parlé à personne, et j'essayais moi-même de me contrôler, de contrôler mes pulsions cryptologiques mais je ne pouvais m'empêcher à la lecture de *V*, notamment de l'épilogue intitulé *1919* qui se déroulait à La Valette au moment des émeutes de la faim il y avait tout juste un siècle, de déceler de nouveaux messages, de nouvelles allusions à un mystère qui me dépassait.

J'avais une théorie néanmoins : elle concernait son auteur. J'en étais venu à me persuader qu'il n'était pas possible qu'un seul homme ait écrit ce livre, qui plus est à 24 ans. Comment un seul homme aurait-il pu, à cet âge, écrire une telle somme se déroulant dans autant de pays du globe, comme s'il y avait vécu toute sa vie ; ou toutes ses vies ; comme s'il avait eu déjà plusieurs vies et connaissait toute la planète comme le fond de sa poche ? Impossible. Tout était si détaillée et la puissance poétique de ses tableaux si énorme, si extravagante. Il aurait fallu vivre mille ans et souffrir toutes les passions des hommes. Toute leurs errances, toute l'Histoire. J'étais convaincu que Thomas Pynchon n'existait pas. N'avait jamais existé.

Pas comme un seul homme en tout cas. Peut-être était-il plusieurs. Peut-être s'agissait-il en fait d'un collectif anonyme comme on en trouve dans l'histoire de la musique. Personne ne pouvait dire si les musiciens qui se cachaient derrière *The Residents* ou les *Daft Punks*, étaient les mêmes qu'il y a vingt ans ou s'ils étaient morts et avaient été remplacés depuis belle lurette, voire n'avaient cessé d'échanger leur place au fil des années avec d'autres musiciens comme au sein d'une communauté élastique intemporelle.

Je penchais pour cette option. J'étais convaincu qu'il était plusieurs. J'étais convaincu mais vraiment convaincu que Thomas Pynchon était plusieurs. Mais véritablement plusieurs. Qu'on pouvait parler d'une organisation Pynchon. Une organisation élastique intemporelle. Intemporelle baroque absurde et insaisissable. Une organisation à laquelle, en me

rapprochant tant de ce livre, de cette lettre, de cette énigme : V, j'avais moi-même lié mon destin.

Ce n'était pas un roman, c'était une prophétie ; et ça je n'étais pas le seul à le dire, les critiques s'étaient accordés là-dessus depuis longtemps. Le livre résonnait comme l'écho du prochain *Big Bang*, comme l'écho du futur. Mais il n'avait pas livré tous ses secrets. Comme l'univers lui-même.

Je vidai ma pinte dans une plante. Quelques secondes seulement après : Monsieur Triste réapparaissait devant moi.

Avec deux autres pintes.

– Vous savez qu'on surnomme Malte "l'île aux décors", n'est-ce pas ? déclara-t-il en reprenant sa place comme s'il ne l'avait jamais quittée. L'île aux décors. Malte dispose de fantastiques studios de cinéma.

– Je ne suis pas très *cinéma*, osai-je lui avouer. Avec un nom comme le mien, je sais, c'est le comble. Mais, au risque de vous décevoir, je n'ai rien à voir avec Georges Méliès.

– C'est ce que vous pensez.

– Comment ça ?

– Vous allez vite comprendre que tout a à voir avec Georges Méliès, ici.

– Comment ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Vous verrez. Mais laissez-moi continuer. Malte, l'une des plus petites îles-nations de la planète dispose des plus fantastiques studios de cinéma qui soient. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle aussi le "Hollywood de la Méditerranée". L'île dispose notamment de plusieurs bassins géants, appelés *tanks*, installés sur la côte et qui, une fois remplis, avec la méditerranée

à l'horizon, donnent l'illusion d'être en pleine mer. Et c'est sans parler des décors naturels. Qui ont été utilisés dans bon nombre de *blockbusters*. Mais l'industrie du film à Malte a beaucoup ralenti depuis que le recours aux images de synthèse s'est généralisé. Les tanks sont quasi à l'arrêt, déserté. Il n'en reste pas moins que c'est à Malte qu'ont été tournés quelques fleurons de l'industrie du divertissement : *Gladiator*, *Troie*, *World War Z*, *L'Espion qui m'aimait*, *La vengeance du Comte de Monte Cristo...*

– Et bientôt le nôtre ?

– Quoi ?

– Et bientôt notre film ?

– Vous croyez ?

– Qui sait ?

– Un film où on voit deux mecs boire des bières ?

– Des *Cisk*.

– Une pub pour une bière, oui pourquoi pas ? La plus longue pub pour une bière de toute l'Histoire. On sera dans le *Guinness book*. Remarquez, ça fait sens. Le *tank* couvert, qui mesure 15m par 9m et fait 3.6m de profondeur, et qu'il faut entre un et trois jours pour remplir, a été construit à l'origine, au milieu des années 90, pour le tournage d'une pub, pas d'un film. Pour le tournage d'une pub Lévis, la pub "*Mermaid*" ou "*Sirène*" en Français.

– Et bien vous voyez, Monsieur Triste, on y est presque.

– Sauf que je ne sais pas nager, dit-il, et que je ne porte pas de jeans.

Nous éclatâmes de rire.

Nos verres étaient presque vides. Tant pis. Je voulais trinquer.

– Trinquons à ces jours liquides.

– Santé ! *Cheers ! Saħħa* en Maltais !

– Dites, Monsieur Triste, à propos de rigolade, le texte que vous avez récité tout à l'heure, c'est bien extrait de *V* ?

– Le texte que j'ai récité ?

– Vous avez déclamé un texte tout à l'heure, ça parlait de rire justement, de rire, de sourire, de masque. Et il y avait une équation : $y = a/2...$

– Ah, je ne m'en souviens pas, vraiment...

– C'est extrait du roman de Thomas Pynchon intitulé *V* paru en 1961.

– Je ne connais pas ce livre, c'est étrange, ça m'est venu tout seul, comme la lettre.

– Vous n'avez jamais lu ce livre ?

Monsieur Triste réfléchit un instant.

– Non, je ne crois pas.

– Vous vous en souviendriez. Ce n'est pas un livre. C'est quelque chose d'autre. C'est une prophétie.

– Quel genre de prophétie ? Qu'annonce-t-on dans ce livre ?

– Eh bien, justement, j'espérais que vous m'aideriez à répondre à cette question. Je cherche la réponse depuis dix ans. Je suis peut-être là pour ça. Une partie du livre se passe à Malte, ici, à La Valette.

– Dans un *bocci club* ?

– Non, tiens c'est vrai. Je ne crois pas qu'il mentionne les *bocci club*. Il mentionne tout le reste mais pas ça... Peut-être parce que c'est là que la prophétie du livre doit se réaliser...

Il sourit à travers le verre de son verre. Un sourire double, un sourire de sourire : sympa à la surface, façon moqueur attendri, mais qui m'adressait un signal par en-dessous, qui me conseillait de me calmer, voulait me remettre à ma place : Attention, alerte rouge, Monsieur Rigolo fume du ciboulot.

– Je ne plaisante pas, dis-je. Ce ne peut pas être qu'une coïncidence si vous avez cité *V*. Je fréquente le milieu artistique depuis près de quinze ans et je n'ai jamais, je dis bien jamais, je n'ai jamais rencontré une seule personne qui ait lu ce livre, jamais une seule personne qui ait lu *V* de Thomas Pynchon, encore moins qui puisse me citer des passages par coeur. Il faut que je vienne me réfugier sur l'île de Malte, pour tomber sur vous et que vous vous mettiez à me réciter ce poème extrait du chapitre 11, "Confessions de Fausto Maijstral" ; que vous me récitiez *V* à l'équation près.

– Quelle est cette équation déjà ?

– $y = a/2 (e^x... e^x... e^x... Euh... Attendez... Qu'est-ce qui m'arrive bon sang ?...$

Bloody Hell ! Je n'arrivais pas à me souvenir de l'équation. Je la connaissais pourtant par coeur. Je l'avais étudié en long en large et en travers cette équation. Je l'avais disséquer des milliers de fois. Des millions de fois.

La bière m'avait-elle lavé le cerveau ?

– Je ne me souviens pas de l'équation en entier, dis-je. Et vous ?

– Non, pas du tout, ça m'est venu comme ça. Mais tapez ce dont vous vous souvenez dans *Google*. Quelque chose va bien en sortir.

Je tapai « $y = a/2$ (ex » dans Google. Le premier résultat fut :
« Mon ex a une next, que dois-je faire pour le récupérer ? », suivi par :

« Récupérer son ex dans les bras d'un autre : Les 5 règles à respecter ! »

« Je vis en chine mon ex a rompu il y a 2 mois - JRME - Aide et ... »

« Mon ex a refait surface au bout de 2 ans .. - Vivre une séparation ... »

« Comment réagir quand son ex a une nouvelle femme dans sa vie ... »

« Modern Optics - Page 671 - Google Books Result »

Le dernier résultat était plus probant, mais il était suivi d'un aperçu du livre en question qui laissait songeur : ... *field at a)1 and ap2 by the equation P. (a)3 – doxx(a)3Ex(a)1 Ex(a)2 + ... E. (a)» + E. (a),) E, (a) d31 d;2 d33 d;4 dās d56 y(1) • (2) s (1) y(2) Ex(a)1).*

Je fis part des mes trouvailles – et de mon désarroi – à mon binôme.

– Essayez sans ex, me conseilla-t-il. C'est toujours mieux non ?

Je tapai « $y=a/2$ » et le premier résultat que Google alla extraire de la masse incommensurable du *big data* planétaire fut le suivant :

Préhistoire : il y a 2 millions d'années, le long voyage des premiers ...

<https://www.geo.fr> › Histoire

Jul 25, 2018 - Comment et pourquoi nos ancêtres ont-ils quitté l'Afrique, berceau de l'humanité, pour découvrir le monde ? Retour sur un périple qui a débuté ...

C'est à ce moment-là, très précisément que Dragut se mit à hurler comme une bête sauvage, au bord du comptoir, où tout le monde l'ignorait ; il hurlait comme s'il avait décidé d'en finir une fois pour toute avec ces maudits chevaliers ; requinqué par le bière, il repartait à l'assaut pour un nouveau Grand Siège.

– Ah, Dragut... soupira Monsieur Triste.

Dragut est au supermarché. Je suis pas content dit Dragut. Je suis dans un supermarché et je suis pas content dit Dragut. Et effectivement Dragut est pas content. Dragut est à Malte. Dragut est à Mosta. Dragut est au centre commercial Pama. Dragut entre dans le supermarché. Les clients le voient entrer. Et effectivement il a pas l'air content Dragut. Dragut le plus grand amiral ottoman de l'Histoire. Dragut le plus cruel de tous les corsaires de l'histoire de l'Empire Ottoman. Dragut le plus cruel de tous les corsaires de toute l'Histoire. Le terrible, le terrible, le terrible Dragut. Le cruel Dragut. Dragut avance. Il pose son casque à l'accueil, son épée, son bouclier, son turban. Il soupire, gardez-moi ça, il dit. Je suis vané, il dit. Non, rendez-moi mon turban. Je suis vané. Mais j'ai le droit. J'ai quatre-vingt balais. Je suis Dragut. Les quatre-vingt balais de Dragut sont autant d'épées plantées dans autant de chevaliers. Enfin, bon, là je fais une pause. Temps Mort. Hé ho ! Il attire l'attention des clients du supermarché. Pour qu'ils voient bien le geste qu'il fait des deux mains. Temps morts. Pause. Pouce. Un break s'il vous plaît les Maltais. Je peux plus moi. Ce Grand Siège c'est pas possible. Quelle prise de tête. Il avance dans le magasin. Dans le rayon promo, il y a des bouteilles de Kini par 6. Je vais boire du Kini dit Dragut, ce soda 100% maltais, ce soda aux plantes, c'est toujours ça que les chevaliers n'auront pas. Il met un pack de 6 cannettes de Kini dans son chariot. Au moins ils ont ça à Malte. Moi j'aime ça. Moi j'aime ça le Kini dit Dragut. Mais Malte, non. Malte ça va pas. Malte ça va pas là. Ça va pas là Malte ou quoi ? Il peine à pousser son charriot Dragut. Il a mal partout Dragut. C'est pas possible le Grand Siège. Les clients le voient. Ils l'ont jamais vu

comme ça. En fait ils l'ont jamais vu. Ils ont entendu parler de lui. Quand ils étaient à l'école. En cours d'histoire. Le terrible Dragut. Qui a conduit la flotte de l'Empire Ottoman. Durant le Grand Siècle. C'est pas possible, Dragut reluque les smoothies, ils sont tout frais sur le présentoir. Je vais me faire un smoothie dit Dragut. Le Grand Siècle de Malte, c'est pas possible ce truc. Mais ça va durer encore longtemps ce machin se demande Dragut. Il s'assoit avec son smoothie sur une chaise en promo. Une imitation d'une célèbre chaise du designer français Philippe Starck. Cette chaise est transparente se dit Dragut. Je n'ai jamais vu ça. Une chaise transparente. Qui fabrique ça ? Franchement ? D'ailleurs je n'ai jamais vu une chaise. Je ne m'assois pas dit Dragut. Je ne m'assois pas. Jamais. Mon épée c'est ma béquille. Je dors debout. Je dors pas. Je patiente. Je laisse la fatigue former comme une perle de sang au fond de moi. Et je la suce. Et je l'avale. Debout. En dessinant les plans de ma prochaine attaque. Mais la prochaine attaque attendra se dit Dragut, là j'ai repéré du lapin en sauce au rayon traiteur, ça va saucer. Ah, là, ça va saucer ! Les clients regardent Dragut dans les allées du supermarché. Ça va saucer !! Dragut manque de tomber par terre au rayon des fromages. Franchement dit une vieille dame : Dragut ? C'est bien triste un garçon de sa trempe. Vous pensez, il n'y a plus de guerrier dit sa copine, qui cherche un fromage de brebis typique fabriquée sur l'île de Gozo. En même temps c'est bien fait, il avait qu'à pas venir embêter nos chevaliers. Quel tête de turc dit la dame qui a repéré des sardines. Un amiral qui tombe dans le fromage, quand même. C'est Dragut ! dit un enfant, je l'ai vu dans mon cours d'histoire.

Le Turque ! Un vieil homme atteint d'Alzheimer retrouve soudain la mémoire. Le Turque ! il crie, il se prend pour un chevalier de Saint-Jean. Papy, crie le jeune homme à ses côtés, papy tu te prends pour un chevalier de Saint-Jean ? Le Turque !! crie le papy, le Turque je vais t'embrocher !! et effectivement il va chercher des broches dans le rayon barbecue mais son petit-fils le rattrape à temps. Dragut regarde les camemberts. La prochaine fois je me fais les Français, il dit. Mais en France. Les chevaliers de Provence, j'irai les occire en Provence, les occire dans leur langue de Provence, les occire dans leurs champs de lavande, ici à Malte, je sais pas ce qu'ils ont, ils tiennent bon, j'ai soixante mille hommes ils en ont six mille et pas moyen d'en finir, ils ont bu de la potion magique ou quoi ? Quel est leur secret ? Ils se sentent plus, ici ils se sentent plus les mecs. C'est cette île, ça leur monte à la tête. Ils ont vu la vierge ou quoi ? Dragut repose le camembert, ça le dégoûte. Ça me dégoûte ! Tout me dégoûte ! Tout me dégoûte et me fatigue ! Je suis au bord du burne ! dit Dragut. Je suis au bord du burne, tout au bord ! Je suis au bord du burne out ! dit Dragut. Je suis au bord du burne out, Mémé ! crie Dragut à une mémé maltaise qui ne le reconnaît pas. Elle passe, le prend pour un clochard même si ça n'existe pas à Malte. On n'en voit pas à Malte. À Malte on n'a jamais vu ça. À Malte on n'a jamais vu ça, un clochard. Même s'il doit bien y en avoir. C'est sûr. A moins que Dragut soit le premier clodo de l'île. Ce jour-là Dragut on dirait bien qu'il est en voie de clochardisation avancée. Il va finir à la rue, dit un prof de sciences. Quoi ?! dit son épouse qui enseigne l'Histoire au lycée Saint Joseph, mais c'est Dragut ! c'est pas un clochard ! Je suis

désolé, ça ressemble à un clochard, dit son mari. Regarde, ça ressemble à un clodo non ? C'est un dingo, il vit dehors habillé en guerrier, il a déposé son épée à l'accueil, regarde son costume, il l'a chopé où son costume ? Son costume de pirate des mers Ottomans ? Il l'a pris à un Pirate des Caraïbes ? Johnny Depp lui a filé gratis ! Il se croit malin Johnny Depp ? C'est un coup du Johnny Depp ça ! Tais-toi ! dit sa femme. C'est pas un clochard. C'est pas un clochard des Caraïbes. C'est vrai ça ! dit Dragut. Votre femme a raison le Maltais. Je suis pas un clochard dit Dragut. Et au même moment un touriste américain se met à crier : C'est un acteur !! Regarde, il dit à son fils adolescent, il bosse sur un tournage, t'as vu son costume, il y a plein de tournages à Malte en ce moment, ça doit être pour Game of Thrones. C'est sûr, putain, prends vite une photo, c'est pour Game of Thrones je te dis. L'ado exulte. C'est pas vrai !! Il en croit pas ses yeux. Il se met en mode selfie. Il se rapproche de Dragut et se prend en selfie avec l'amiral Ottoman. Dragut sait pas ce qu'il lui arrive. Il recule. Alors que c'est pas du tout son truc à Dragut de reculer. Là il recule. Surpris par l'écran du Samsung qui fait office de miroir. Dragut recule. Et c'est à ce moment-là, et c'est à ce moment-là, et c'est à ce moment-là qu'il trébuche sur une paire de Birkenstock en soldes. Dragut trébuche sur une paire de Birk. Dragut trébuche et tombe par terre. Quelqu'un aura essayer les Birk puis les aura laissées là au milieu de l'allée. Oh putain les Birk !! hurle Dragut même s'il ne connaît pas ça. Oh putain, les Maltais, vous m'avez eu. Vous m'avez eu avec des Birk ! Et puis il tombe par terre. Dragut tombe par terre. Comme un saumon victime d'un AVC dans un documentaire Netflix. Dragut

tombe par terre. Dragut, vaincu par un selfie. Dragut, vaincu par une paire de Birkenstock en soldes, dit la prof d'histoire, il va falloir changer les manuels, ça va faire tâche, franchement ça va faire tâche. Le grand Dragut, l'amiral turque, le guerrier ottoman, par terre, dans le centre commercial, vaincu par une boîte de chaussures qui traînait, arraché à l'Histoire par la savate. Pauvre Dragut... Dragut est allongé par terre. Dragut est allongé par terre, il ne bouge plus. Il regarde la lumière au plafond du supermarché. Dieu est grand il dit. Dieu est grand, mais les Birkenstock sont en soldes.

Chapitre II

La Croix de Malte

« L'amour est concédé à l'homme comme un don, dans un certain but et en vue d'un plan spécial, comme toute chose prêtée aux êtres vivants par la conscience cosmique. Il doit être thésaurisé, développé et accru au maximum des possibilités. L'homme est le seul, parmi les êtres vivants, à pouvoir sublimer cette force et la développer toujours davantage ; en faire son trésor, c'est son devoir ; précisément parce que c'est une force, elle maintient l'univers en équilibre.

Grâce à elle, l'homme pourra maintenir uni tout ce qu'il crée avec ses mains et avec son intelligence ; sans elle, tout ce qu'il crée serait tourné (comme cela se passe presque toujours) vers le désordre et la destruction ; sans elle , avec l'accroissement de la puissance humaine, rien ne pourrait subsister : tout croulerait.

Nous pouvons maintenant comprendre la parole du Saint [Saint-Paul] : "Tout n'est rien sans amour." Plus que l'électricité qui éclaire dans les ténèbres ; plus que les ondes hertziennes qui permettent à notre voix de traverser l'espace, plus que cette énergie découverte par l'homme, compte l'amour : de toutes choses, c'est la plus importante. Tout ce que l'homme peut faire grâce à ses découvertes dépend de la conscience de celui qui les fait. Cette énergie de l'amour nous est donnée pour que chacun en ait une

part. Donnée à l'homme en quantité limitée et diffuse, c'est la plus grande force dont il puisse disposer. La partie de cet amour que nous possédons consciemment est renouvelée chaque fois qu'un enfant naît et, plus tard, quand les circonstances le font assoupir, nous sentons en nous un désir. Nous devons donc étudier cette force et nous en servir plus que de toute autre, parce que celle-là n'est pas donnée à tous les êtres comme le sont les autres, mais à nous. L'étude de l'amour et son utilisation nous mèneront à la source d'où elle a jailli : à l'Enfant.

Voilà la voie que l'homme devra parcourir dans ses peines et dans ses travaux, s'il veut accomplir le salut et l'union de l'humanité. »

Maria Montessori, L'Esprit Absorbant

1

L'Europe était triste et j'avais bu toutes les pintes.

J'avais un horrible mal de tête et j'étais seul. Monsieur Triste était sorti fumer le cigare.

J'étais complètement déshydraté. Il fallait absolument que je boive de l'eau.

Mes yeux s'arrêtèrent sur l'assiette à pizza devant moi. Les restes avaient été assemblés pour former un motif univoque : un "V".

Oui, c'est ça. Un "V" fait de morceaux de pizzas, principalement de croûte. Monsieur Triste avait de l'humour. La pointe du "V" était dirigée vers son siège vide.

Et en plus il avait disposé le noyau d'une olive au pied du "V". Ce qui formait exactement le titre du roman de Pynchon. Ce roman me suivait partout. Ce roman ne me laissait aucune chance. Il faisait partie de ma vie, de ma chair ; il prenait toutes les formes. Maintenant celle d'une pizza, à Malte. Mais bon sang, que cherchait-il à me dire ?

Quelqu'un entra dans le *bocci club*.

Johnny Ventura.

Johnny Ventura faisait son entrée.

Eh bien, il était temps !

Il s'approcha de moi, s'arrêta et ouvrit la main.

– La pilule bleue ou la pilule rouge ?

Il était sorti de la télé pour me vendre des pilules.

– Vous êtes bien Patrick Méliès ?

J'avais du mal à maintenir mes yeux ouverts. J'avais la migraine. J'avais la nausée. J'allais lui vomir dessus.

– Je vais vous vomir dessus, je lui dis.

– Oui, excusez-moi, j'ai un jour de retard. Je n'arrête pas en ce moment, je fais tous les plateaux télé. Pour me faire pardonner, je vous offre une pilule *L'Aventura*. *L'Aventura* c'est mon nouveau succès. Depuis un an, tout le monde en raffole dans les boîtes de Saint-Julian. Mais encore faut-il que vous choisissiez la bonne. Je les vends par deux, on ne sait jamais laquelle est laquelle. L'une des pilules vous fait dessaouler en quelques secondes. Un vrai miracle. Vous avez l'impression que vous n'avez jamais bu une goutte d'alcool de toute votre vie. Vous êtes complètement à jeun. Si vous faites des examens médicaux, on ne voit rien. Tout a disparu comme par magie. C'est comme si vous n'aviez jamais bu de toute votre vie. Et vous êtes frais comme un gardon, reposé comme si vous aviez dormi plusieurs années. Ou plusieurs siècles. Vous êtes à nouveau en possession de tous vos moyens. Prêt à de nouveau les reperdre. Bref, c'est *L'Aventura* ! L'autre pilule, par contre, vous fait vomir tout ce que vous avez bu et manger depuis trois semaines. Vous avez sans doute dû assister au phénomène dans la bien nommée rue du vomé à l'entrée des nightclubs de Paceville. Vous vous transformez en zombie, votre vomé forme un geyser d'une violence inouïe qui peut toucher la Lune, rebondir et toucher les gens de l'autre côté de la Terre. J'exagère à peine. Alors, la pilule bleue ou la pilule rouge ?

– Et si on prend les deux en même temps, demandai-je, qu'est-ce qui se passe ?

– Intéressant... intéressant... Vous savez quoi ? On n'a jamais pensé à essayer. Il se tourna vers le serveur. Deux pintes, s'il te plaît !

– Euh je préférerais de l'eau si c'est possible.

– Il n'y a pas d'eau ici, arrêtez voir.

– Nous sommes en pleine mer.

– Vous voulez boire de l'eau de mer ? Je vous propose de dessaouler entièrement et vous, qu'est-ce que vous voulez ? Vous saler la marmite ? Comme ça ! Patrick, vous êtes français ou quoi ? Vous savez qu'ici nous n'avons aucune source d'eau. Nous ne buvons pas d'eau, Patrick. Le peu d'eau potable dont nous disposons nous la fabriquons grâce à un procédé appelé *Reverse osmosis*, osmose inverse qui consiste à filtrer l'eau de mer en ne laissant passer que les molécules d'H₂O. Ce qui nous fait dire qu'à Malte, la plus grande de nos rivières est la Rivière de Moïse.

J'aurais voulu comprendre. La Rivière de Moïse. C'était sans doute une allusion à la Bible. Tout ça m'échappait. Surtout avec la bière qui avait gravé dans ma tête ses *Cisk* commandements.

– La Rivière de Moïse... Je suis désolé, dis-je, c'est une allusion au naufrage de Saint-Paul ?

– Saint-Paul ? Non, pourquoi me parlez-vous de Saint-Paul ? Qu'est-ce que vient faire Saint-Paul dans la Rivière de Moïse ?

– Oh je ne sais pas, maugréai-je, je suis fatigué, ma tête va exploser.

– Mais oui, Patrick, la tête, tout est dans la tête, il faut donc sortir tout ça de la tête, et c'est dans ce but, que je vous

offre ma pilule, vous n'avez qu'à choisir. L'*Aventura* ou l'*Inferno* ? La pilule rouge ou la pilule bleue ? Laquelle est laquelle ? Choisissez l'*Aventura* et tout s'arrête, vous pourrez reprendre une pinte et tout recommencer. Choisissez l'*Inferno* et on descend avec le lapin blanc au fond de votre estomac et vous vomissez jusqu'à ce que mort s'en suive.

– Vous ne pouvez pas m'aider un peu ?

– Non, Patrick, c'est le principe. Vous n'êtes pas joueur !

– Bon, la pilule bleue.

– La bleue, vous êtes sûr ?

Johnny préleva la pilule rouge et la rangea dans sa poche. Il me regardait dans les yeux, puis, de manière théâtrale, regardait la pilule bleue, dans le creux de sa main.

– La bleue, c'est votre dernier mot, Patrick ?

– Oui, la bleue, donnez-moi la bleue.

Je perdais patience.

– *Hekk ikun* ! m'écriai-je.

– Quoi ?

– Qu'il en soit ainsi : *hekk ikun* en Maltais. Vous ne parlez pas Maltais ?

– Ah non, très peu ! *Hekk ikun*. Vous allez finir par être plus maltais que moi, Patrick. Eh bien *hekk ikun* alors !

Je pris la pilule bleue dans la main de Johnny

– Bon...

– Allez-y !

– Oui ?

– Allez-y Patrick !

– J'y vais ?

– *Let's go Patrick !*

– Bon, allez, OK.

– *Five... Four... Three... Two... One...*

Je mis la pilule dans ma bouche.

– *Ignition !!*

Et l'avalai avec le fond tiédi de ma pinte.

– Deux pintes s'il vous plaît ! commanda-t-il. Et deux shots de whisky !

Au revoir Tristesse, bonjour Johnny.

C'était reparti pour un tour de *Cisk*.

Je suis dessaoulé. Je suis dessaoulé. C'est incroyable. Je suis dessaoulé.

– Magique, n'est-ce pas ? Vous avez dessalé comme la Rivière de Moïse. Ma pilule vous a ouvert en deux pour vous extraire de votre bière. Ou le contraire. *L'Aventura* vous a sauvé du cercueil. Vous êtes de retour. Saoulons-nous.

On nous servit nos verres. Il avala son shot en un éclair. Je fis de même. Le whisky piqua mes lèvres. Et Johnny ma curiosité.

– Cette Rivière de Moïse, où se trouve-t-elle ? Dans quelle partie de l'île ?

Johnny rigola.

– Ce n'est pas une rivière.

– Ce n'est pas une rivière ?

– Non. *The River of Mosis... The river ofmosis. The reverse osmosis...* Vous comprenez ?

– *The reverse osmosis* ? Le procédé de filtrage dont vous parliez ? D'accord... La rivière de Moïse est la plus grande source d'eau potable, je vois...

– Trinquons à l'osmose, Patrick. Si vous le voulez bien.

– Oui, maintenant que vous m'avez fait avaler la pilule.

– A l'osmose !

– Et à mon Parc ! Tenez-vous bien. Il ouvre demain.

– Votre parc ? Quel parc ?

– Mais le *Dark Park* !

– Qu'est-ce que c'est ?

– Vous ne m'en avez pas entendu parlé ?

– Non, je vous ai *vu* en parler. Je vous ai *vu* en parler à la télé mais il n'y avait pas le son.

– Ce *Dark Park*, Patrick, c'est la prochaine attraction phare de La Valette. Le *Dark Park*, c'est l'avenir touristique de Malte. Et de la planète ! C'est le Parc du Futur, c'est sûr. Ce Parc va avoir un succès fou. Il va modifier à jamais notre rapport au divertissement.

– Plus de succès que vos pilules ?

– Beaucoup plus, ce sera une véritable révolution. Nous vivons un moment exceptionnel. Alors qu'une partie de l'Europe sombre dans l'anarchie, ici nous allons renaître du chaos, nous allons retrouver notre chemin dans le noir. Comme les premiers hommes qui ont posé le pied sur l'île. Ce Parc est le parc de la renaissance. Vous verrez, je ne me trompe pas, j'ai vu le futur.

Johnny Ventura, ingénieur en animalerie touristique, apparemment avait un nouveau *job* : il prédisait l'avenir. C'était Nostradamus à Malte. Ce qui était assez drôle puisque

Nostradamus était né à Saint-Rémy-de-Provence, là où vivait Monsieur Triste. Celui-ci m'avait même expliqué que le frère de Nostradamus avait été l'un des premiers propriétaires du château de Roussan. Je parlais à son ancêtre en quelque sorte. Monsieur Triste avait raison, nous avançons vers le passé.

– Vous êtes voyante ? demandai-je à Johnny.

– Si vous voulez connaître le futur, me répondit-il, vous ne secouez pas une boule de cristal, vous secouez Malte. D'ailleurs vous n'avez pas besoin de la secouer, elle se secoue toute seule.

– Vous devez confondre avec les boules souvenirs, lui fis-je remarquer, avec les boules à neige ou à paillette, ces boules pleines d'eau et de neige ou de paillettes et qu'on secoue pour donner l'illusion qu'il neige ou qu'il pleut à l'intérieur. Les boules de cristal, on lit dedans, on ne les secoue pas.

– Depuis quand êtes-vous expert en boules, Patrick ?

– Je ne suis pas expert en boules.

– Ah si vous semblez bien être expert en boules.

– Non, je ne suis pas du tout un expert en boule.

– Ah mais si vous semblez vous y connaître en boules.

– Bon, peut-être que vous avez raison, je suis un expert en boules. Mais puisqu'on est là, vous l'expert en tourisme du futur, si vous m'en disiez un peu plus sur ce *Dark Park* ?

– Vous connaissez Le Caravage ? me demanda Johnny.

– Le Caravage ? Le peintre ?

– Oui, celui qui a peint *La Décollation de Saint-Jean Baptiste* dans la co-cathédrale Saint-Jean.

– Le tableau exposé dans la cathédrale de La Valette ?

– Oui, celui-là ! Ce grand tableau noir ! Cette décapitation !

– Bien sûr, oui, j’ai découvert Le Caravage à Malte.

– Le Caravage ? Le Carnage vous voulez dire ! Un peintre à la réputation sulfureuse. Un criminel, Patrick ! En tout cas, c’est ce qu’on raconte. Mais Le Caravage, c’est surtout : la nuit, le noir de la nuit. Des toiles mystérieuses ! Des toiles obscures, sans décor, sans paysage. Juste la nuit. Des personnages et derrière eux, tout est noir. On voudrait rentrer dans ce noir. On a l’impression que quelque chose s’y cache. Que le peintre y a laissé un message. On voudrait pouvoir rentrer dans les tableaux, se glisser derrière les personnages, dans le voile de la nuit qui les entoure ! On voudrait bien pouvoir y pénétrer pour découvrir le secret du Caravage, et qui sait, peut-être le secret de toute l’humanité ! Eh bien avec mon *Park* ça va être possible !

– On va pouvoir rentrer dans les tableaux du Caravage ?

– Vous allez pouvoir pénétrer dans la nuit de ses tableaux, Patrick ! A côté, le *Space Mountain* de *Disney World* c’est de la pipe ! C’est de la pipe, Patrick ! Là vous allez plonger dans le noir ! Sans *roller coaster*, sans rien ! Comme ça, vous allez passer de l’autre côté ! Du côté obscur du Caravage ! Vous allez devenir Le Caravage ! Vous en saurez plus sur lui que lui-même !

– J’en sais déjà pas mal, dis-je.

Je fouillai dans mon smartphone.

– Vous avez composé quelque chose sur Le Caravage ? C’est pas vrai ?

– En découvrant Malte et l’histoire du Caravage, j’ai eu l’idée de composer un opéra noir intitulé *Noir c’est noir c’est même vraiment noir*. Mais il est resté à l’état de projet.

– Baroque ! S’écria Johnny, la bave aux lèvres. Baroque !

– Ecoutez-moi ça. « Je peins beaucoup. Mais je mets aussi beaucoup de pains. Enfin, beaucoup, je n'ai peint en tout que soixante toiles. Alors que les pains, par contre, je les ai multipliés. Je multiplie les pains ! Je suis le premier *street artist* de l'Histoire. Je peins dans les églises mais je mets des pains sur le trottoir. Je répète : Je suis le premier *street artist* de l'Histoire. Je peins dans les églises mais je mets des pains sur le trottoir. »

– C'est baroque, Patrick ! C'est baroque !! J'adore !! J'achète ! C'est parfait pour les audioguides ! Ah Patrick, je commence vraiment à vous adorer ! Patrick, Patrick, Patrick ! Vous êtes baroque, Patrick ! On est fait pour s'entendre. J'achète ! Ça vous dit de vous occuper de la musique aussi ?

– La musique, je ne sais pas. Pour être honnête avec vous, je ne suis pas très inspiré en ce moment. Ah non, pas du tout, en fait, en fait, carrément pas inspiré, non, carrément pas, absolument pas inspiré. Carrément absolument totalement totalitairement sans inspiration. Juncker voulait un hymne *destroy* ? C'est moi qui le suis, c'est mon inspiration qui est détruite, en charpie l'inspiration du Patrick, en charpie. Un détritrus musical, voilà ce qu'il reste de moi. Juncker, *I've got some junk for you !*

– Oh vous êtes dur avec vous !

– Non, franchement, la dernière fois que j'ai été inspiré, je me demande si ce n'est pas il y a dix ans quand j'ai composé mon opéra sur Céline Dion.

– Mais justement, me suggéra-t-il, peut-être que vous pourriez composer quelque chose en déconstruisant une chanson de Céline Dion. Pourquoi pas celle de *Titanic*.

– Vous avez raison. Peut-être y a-t-il un lien à faire entre la croisière du célèbre paquebot et l'île de Malte, un lien entre Céline Dion et Le Caravage, voire un lien à faire entre tout ça et l'Europe, et moi et la musique.

– On a un deal, Patrick ?

– Non, mais je vais y réfléchir.

– Vous y réfléchirez en route alors !

Il se leva.

– En route !

Il vida sa pinte.

– Suivez-moi, Mister Méliès.

Et fit claquer le verre contre la table comme pour clore un chapitre.

– En route pour où ? demandai-je.

– J'ai cru comprendre que vous aimiez le cinéma, Monsieur Méliès...

– Ah non, c'est pas vrai ! Ça va pas recommencer !

– Si, si, allez on y va !

Je rassemblai mes affaires et lui emboîtai le pas sans trop réfléchir.

Nous sortîmes sur la terrasse. L'air était glacé.

Je m'attendais à y trouver Monsieur Triste. Mais il n'y avait personne.

– Avez-vous vu quelqu'un sur la terrasse, quand vous êtes arrivés ? Qui fumait le cigare ? demandai-je à Johnny.

– Non, je ne crois pas.

Qu'était-il devenu ? Il ne m'avait même pas raconté son histoire.

Je descendis de la terrasse. Quand je mis le pied sur le sol, je trouvai ça bizarre ; la rue était molle.

– C'est mou ! dis-je à Johnny. C'est tout mou !

Je me mis à paniquer. Johnny m'avait-il drogué, m'avait-il donné du LSD ?

– C'est tout mou ! m'écriai-je. Je marche comme sur de la chair. Comment est-ce possible ? Vous m'avez drogué ?

– C'est peut-être parce que vous êtes effectivement en train de marcher sur quelqu'un ! s'écria-t-il en me montrant une forme recroquevillée à mes pieds.

Je marchais sur Dragut apparemment. Recroquevillé sur lui-même au pied de la terrasse, ivre mort dans la nuit.

– Vous marchez sur l'Empire Ottoman ? Vous vous prenez pour La Valette, Patrick ! me lança Johnny en éclatant de rire.

La voiture garée en face du *bocci club* était une *Tesla*.

Johnny devait faire beaucoup d'argent, énormément d'argent, énormément énormément d'argent.

– Vous devez faire beaucoup d'argent, Johnny.

– Je fais énormément d'argent, Patrick. Enormément énormément d'argent.

– C'est exactement ce que je me disais, dis-je.

– Mais je reverse une partie de cet argent à des O.N.G., à des associations, ainsi qu'au Club.

– Au club ? Au *bocci club* ?

– Non. Le Club Λ^6 .

– Le Club Λ ?

6 La lettre grecque lambda.

– Oui, Patrick. Une sorte de ciné-club. Ils valorisent le patrimoine cinématographique de l'île et organisent tout un tas d'événements. C'est eux qui organisent la conférence ce soir.

– Une conférence ? A minuit ?

– Oui, ils appellent ça un *midnight movie sans movie*. Hahahaha. Ça a lieu tous les samedis et il paraît qu'il y a de plus en plus de monde. Vous voyez ce que c'est un *midnight movie* ?

Je ne l'écoutais plus.

J'essayais d'emboîter dans ma tête toutes les pièces du puzzle. Je repensai soudain au "V" que Monsieur Triste avait laissé derrière lui, dans son assiette. Le "V" dessiné avec les restes de la pizza.

Ce "V" pointait vers lui.

Ce "V" pointait vers sa chaise vide.

Ce "V" pointait vers l'entrée du bar.

Ce "V" pointait vers l'entrée du *bocci club*.

Ce "V" pointait vers l'entrée du *club*.

D'un club.

Et si c'était le club de Johnny ?

Et si ce "V" n'était pas un "V" ?

Et si ce n'était pas un "V" que Monsieur Triste avait voulu dessiné avec les morceaux de la pizza ?

Et si ce "V" à l'envers était en fait... un "Λ" ?

Et si ce "V" à l'envers était en fait... la lettre grecque lambda ? Le club Λ !

Et si Monsieur Triste avait voulu m'indiquer la direction du club Λ ?

– Vous voyez ce que c'est un *midnight movie* ? me demanda à nouveau Johnny alors que je venais de percuter la portière de la *Tesla*.

J'essayai d'ouvrir mais rien à faire. Je cherchai Johnny du regard. Était-il déjà à l'intérieur ?

– Patrick ? Hé ho ! Patrick ! Ici, patrick. C'est celle-là ma voiture, me dit Johnny en me montrant la *Fiat 500* d'époque garée devant la *Tesla*. Ou cachée dessous plutôt.

Johnny disparut à l'intérieur. Je le rejoignis.

C'était un tout autre délire, c'est sûr. Très *vintage*. Mais à Malte, ils adoraient ça, les vieilles voitures. Ils continuaient à rouler avec des modèles qui avaient disparu de la circulation depuis longtemps en France.

Ça ne leur suffisait pas que l'île soit saturée, mais vraiment saturée, vraiment vraiment saturée, sur-saturée, totalement totalement sur-saturée de voitures, c'était l'un des pays d'Europe où l'on comptait le plus de voitures au kilomètre carré, on racontait que soixante dix nouvelles voitures débarquaient sur l'île chaque jour, mais ça ce leur suffisait pas, il fallait aussi qu'il roule au diesel, un diesel très *vintage* lui aussi, 100% vintage, ils le disaient eux-même, c'était inscrit sur la pompe : "Diesel Superior Quality / 0% Biodiesel".

Un peu partout, on trouvait ces petites stations-services typiquement maltaise, ouverte dans un gargae au rez-de-chaussée des maisons en *limestone*. Ces stations-services totalement *vintage*, avec deux ou trois pompes "Diesel Superior Quality / 0% Biodiesel". 0% Biodiesel ! Surtout pas d'essence bio. Surtout pas. Non. Du pur diesel. De la pure qualité. Pas un truc

d'écolo. Du vrai diesel, messieurs-dames ! Approchez ! Venez renifler !

C'était le pays du contraste. D'un certain côté, j'adorais ça, j'adorais ce contraste, ces veilles pompes, ces vieilles bagnoles garées devant les bureaux de *Microsoft*, la fibre optique qui s'enroulait autour des pastizzi, les croix illuminées avec leurs ampoules de couleurs bien kitsches qui trônaient partout, et les bureaux d'*HSBC* dont le fameux slogan *Together we thrive*⁷ invitait au progrès dans le brouhaha de la circulation et la fumée des vieux moteurs tandis que Jean-Michel Jarre, chargé récemment de revoir toute l'identité sonore de la firme vous envoyait des arpegges bien *fat* pour vous aider à prospérer ; j'adorais ce contraste énorme entre l'ancien et le nouveau.

Oui, j'adorais ce contraste. Mais j'aurais bien aimé pouvoir respirer quand même.

Ça sentait l'Europe bien *destroy*, oui en fait, tout ça, ça sentait l'Europe bien *destroy*.

Johnny enfonça sa clef et mit le contact. Le moteur se mit à tourner. Et moi aussi. Je me mis à tourner. Mais de l'oeil. Cette essence *vintage* me montait à la tête. Au *vintage*, personne n'échappait ; même pas les pots d'échappement.

Nous descendîmes la pente qui menait jusqu'à la mer, en face du *bocci club* de La Valette. Je repris mon souffle tant bien que mal. J'avais un vieux chewing-gum au fond d'une poche intérieure. Je me mis à le mâcher comme le corps du Christ.

En face, de l'autre côté du Grand Harbour, se tenaient les Trois Cités, *the Three Cities* : Birgu, Bormla et Senglea. Les Trois

7 "Ensemble nous prospérons"

Cités qui avaient précédé La Valette. Et qui dialoguait aujourd'hui avec elle, comme trois sphinx posés sur la mer.

Un passage du roman de Pynchon se rappela à moi.

« Combien est beau le *black-out* à La Valette. Avant que le "lot" de cette nuit nous vienne du Nord. La nuit emplît la rue comme un fluide noir, s'écoule dans les caniveaux, son courant nous tiraille aux chevilles. Comme si la ville était engloutie ; une Atlantide sous le ciel nocturne.»

Une Atlantide...

Une Atlantide...

Une A...

A...

Λ...

Pouvait-il y avoir un lien entre le Club financé par Johnny et l'île légendaire, l'Atlantide ?

Nous roulions dans La Valette. La nuit semblait, je dois avouer, moins belle, moins parfaite que dans *V*, moins éternelle. Et l'Histoire, de nos jours, si j'ose dire, moins simultanée. La vieille Fiat s'y enfonçait comme un suppositoire à vrai dire, oui, c'était ça, c'était exactement ça, on aurait dit un suppositoire dans la nuit, que dis-je ? dans l'anus de l'Europe. La ville avait perdu de son charme.

Était-ce la tristesse diffuse et cryptée de Monsieur Triste qui m'avait contaminé ? Ou une vague de lucidité qui, depuis Noël, déferlait sur moi comme un tsunami aurait déferlé sur l'île ? Était-ce d'ailleurs ainsi que tout finirait ? Comme au Japon ? Par un tsunami, une vague scélérate ? Une vague scélérate contre des lois scélérates ?

Était-ce la nouvelle ou l'ancienne Vague ? Ou les deux ? Le Big Crunch ? L'Éternel Retour ?

Johnny sortit des cannettes de *Cisk* de dessous son siège comme s'il eut s'agit d'un gilet de sauvetage. Il lacha le volant pour en ouvrir une - pschhhht - et me la tendit. Puis en ouvrit une pour lui avant de reprendre le volant. Quelle maîtrise. C'était impressionnant.

– C'est la première fois que je monte dans une *Fiat 500*, dis-je.

Quelques minutes plus tôt, je m'étais préparé à dire : C'est la première fois que je monte dans une Tesla !

Mais bon, au fond, qu'est-ce que j'en avais à foutre ? On n'était pas dans un roman de Dan Brown. Une Tesla ou une *Fiat 500*, quelle différence ? J'avais le doigt coupé, ma carrière était foutue ; j'allais au cinéma.

– C'est la première fois que je monte dans une *Fiat 500*, répétais-je.

– C'est pas une *Fiat 500*, rétorqua Johnny.

– C'est pas une *Fiat 500* ?

– Pas du tout.

– C'est pas du tout une *Fiat 500* ?

– C'est pas du tout une *Fiat 500*.

– Pas du tout du tout ?

– Non, Patrick, c'est une *Fiat 128*.

– Une *Fiat 128* ?

– Oui, Patrick, une *Fiat 128*.

– C'est une *Fiat 128* ?

– Oui, c'est plus grand qu'une *Fiat 500*.

– C'est plus grand qu'une *Fiat 500* ?

– Oui, Patrick.

– Une *Fiat 128* c'est plus grand qu'une *Fiat 500* ?

– Oui, exactement.

– C'est pas censé être le contraire ? C'est pas censé être plus petit une *128* ? C'est pas censé être plus petit qu'une *Fiat 500* une *Fiat 128* ?

– Comment voulez-vous que ça soit plus petit qu'une *Fiat 500* ?

– Oui c'est vrai, admis-je en soupirant. De toute façon, j'ai jamais rien compris aux bagnoles.

Et c'est à ce moment-là que Johnny freina comme un fou. Il tira sur le frein à main brusquement pour empêcher la *Fiat 500*, enfin la *Fiat 128*, enfin la *Fiat 128-500*, enfin la Fiat quoi, d'aller s'encastrier sous le parechoc d'un énorme 4x4 *BMW*; il était moins une.

Il était d'ailleurs minuit moins une.

– On ne va pas être en retard, Johnny ?

– Non, ils ne commencent jamais à l'heure. Et puis c'est juste à côté.

– A côté ?

– Oui, *trig San Gwann*, rue Saint-Jean.

– A La Valette ?

– Oui, on va au cinéma *City Lights*. Je viens de le racheter. *City Lights*. Je regardai sur mon iPhone. C'était à côté en fait. Pas loin du *bocci club*. A dix minutes à pied, pas plus.

– C'était plus court à pieds, dis-je.

– Non, non, mais on ne va pas y aller à pieds ! Hahaha, Patrick, vous êtes un artiste vous, hein ? A pieds...

– Oui, je crois vraiment qu'on aurait mieux fait d'y aller à pied. Là, vous allez faire le tour de La Valette pour rien.

En voiture, sur la carte, on était obligé de faire le tour en longeant le port. Alors qu'à pieds, on aurait pu remonter en direction de *Merchants street* et de *Saint-John Street* directement.

Et maintenant, voilà qu'on était coincés dans un embouteillage ! A minuit en plus ! Un embouteillage à minuit !

– Je n'ai jamais rien compris aux bagnoles, dis-je, mais là à Malte, c'est le bouquet ! Ah oui, là c'est le bouquet ! Oui ça c'est sûr c'est le bouquet ! Oui ça c'est sûr, ça c'est sûr, là, à Malte, ça c'est sûr, à 100% sûr, à 200% même, ça c'est sûr, sûr de chez sûr, oui, carrément sûr, oui là c'est le bouquet !

– Oui, confirma Johnny contre toute attente, vous avez totalement raison, ça prend des proportions extrêmes la circulation sur l'île. Les embouteillages c'est non-stop. Vous ne pouvez plus vous basez sur des heures de pointes. C'est tout le temps l'heure de pointe. C'est l'heure de pointe perpétuelle. On n'avance plus ! Allez quoi !!!!!

Il s'énerma, se mit à klaxonner en hurlant en Maltais.

– Oui, c'est pour ça qu'on aurait peut-être mieux fait de...

Il m'interrompit avec une nouvelle salve de coups de klaxon, agrémentée d'une tendre litanies d'insultes maltaises constituées essentiellement de référence à la Vierge Marie.

– *Haqq al Madonna !* cria-t-il en Maltais. Que la Vierge Marie aille se faire... ! *Foxx ommok !* Dans la chatte à ta m... !
Foxx ommok !

Le Maltais et l'île étaient inséparables.

Malte. Une île comme une insulte. Une insulte insulaire. Une île abusée dont le peuple ne s'était pourtant jamais vraiment laissé aliéner par les forces de l'Histoire. Un rocher visité bien avant l'apparition de toute civilisation, par des hommes et des femmes qui accouchaient dans une nuit parfaite.

– *Foxx kem andek !!!!* hurla Johnny. Baise tout ce que tu as !!!

C'était l'apothéose !

D'ailleurs cela fit repartir le convoi.

– *Foxx Alla !!* hurla-t-il pour finir. *Fuck Dieu !!!!*

Ah oui, d'accord.

Ils avaient dû insulté la nuit, broder un tissus d'insultes sans fin, aussi violentes que la mer qu'on aborde dans une coquille de noix. Ils avaient dû ouvrir les eaux à coups de doigts d'honneurs dressé à la face de Dieu. C'était avant nous. C'était avant J.-C.

C'était la naissance de l'île des mères. C'était la naissance des mères elles-même. C'était insolite, imprévu, improbable.

Et maintenant ? Eh bien maintenant ils prostituaient leur île. Ils prostituaient leur mère. Ils la livraient aux touristes. Malte n'était plus qu'une poupée gonflable dérivant dans la mer sur laquelle les abrutis de toute l'Europe venaient comparer la taille de leur pénis.

Ils abandonnaient l'île aux touristes et aux entreprises auxquels ils disaient : Venez faire du *business* à Malte, venez tout détruire, faites monter les enchères, faites monter les prix de l'immobilier et tout le reste de telle manière que plus aucun Maltais ne trouve à se loger, de telle manière que plus aucun Maltais ne trouve à se loger ni à se nourrir et en contrepartie, surtout, surtout surtout surtout : ne payez pas d'impôts, ne participez à rien, ne faites rien pour l'île, ne faites rien pour nous, surtout ne faites rien.

A part la baiser. A part nous baiser.

Je me mis à réciter dans la *Fiat 500-128* ce poème de Boris Vian :

*Ils cassent le monde
En petits morceaux
Ils cassent le monde
A coups de marteau
Mais ça m'est égal
Ca m'est bien égal
Il en reste assez pour moi*

– Patrick, vous êtes un poète ! s'exclama Johnny.

– Oui, dis-je. Je sais. Je suis un gros loser. Un Mozart en plastique. Mais ça m'est bien égal.

Et je continuai ma récitation :

*Mais ça m'est égal
Ca m'est bien égal
Il en reste assez pour moi*

*Il en reste assez
Il suffit que j'aime
Une plume bleue
Un chemin de sable
Un oiseau peureux
Il suffit que j'aime
Un brin d'herbe mince
Une goutte de rosée
Un grillon de bois
Ils peuvent casser le monde
En petits morceaux
Il en reste assez pour moi
Il en reste assez*

Et au poème de Boris Vian j'ajoutai ces vers de mon cru :

*Il suffit que j'aime
Une fille-orangette
Une petite sirène
Une petite crevette
Il suffit que j'aime
Une boule de tendresse
Un petit Mogwai
Un p'tit Monchhichi*

2

J'étais au comptoir d'un minuscule cinéma-bar : le *City Lights* ; le bar était dans le cinéma et le cinéma était dans le bar. Pour 5€ on avait droit à un film et à une bière.

– Une bière, s'il vous plaît, dis-je à la serveuse qui était aussi l'ouvreuse. Une pression.

Elle avait la vingtaine et parlait Français.

– Vous parlez Français ?

– Oui, je suis Française. Je viens de Bretagne. Mon copain est Maltais.

Elle était bretonne ; mais elle avait surtout les cheveux verts. Des cheveux courts. Rasés sur les côtés. Et teints en vert.

Le cinéma-bar était bondé.

Je réussis à rejoindre Johnny qui discutait avec un couple. Il me présenta.

– Ah Patrick, venez, que je vous présente. Voici deux éminents membres du Club A, voici Vladimir, dit Vlad, et voici Sigourney. Leur acolyte, Albert Zammit, est en train de se préparer *backstage* pour sa conférence. Ça va être *rock'n roll* apparemment. On commence à en parler dans toute l'île. Albert est en train de lancer un mouvement. Les gens s'enflamment autour de sa conférence de minuit. Il paraît qu'il serait en train de réveiller les Maltais de leur sommeil dogmatique, enfin c'est ce qu'on raconte. Mais Vlad et Sigourney ne veulent rien me dévoiler. Vous avez vu l'ambiance, Patrick ? C'est plein à craquer ! C'est baroque ! Ce *midnight movie sans movie*, quelle idée géniale ! Et ce lieu, vous avez vu ce que j'en ai fait ? Il était à

l'abandon, je l'ai réouvert, j'en ai fait un lieu sympa, vous pouvez venir boire une bière devant un bon film, et ça ne vous coûte pas cher, vous avez vu le succès, c'est vraiment top.

La salle, au premier étage d'un immeuble à la façade délabrée, était voûtée. On y accédait depuis l'une de ces rues étroites et en pente typiques de La Valette. Un vieux panneau rétroéclairé indiquait *Cinema*; on voyait l'escalier qui disparaissait dans le bâtiment. Le programme de la journée était inscrit à la craie sur un panneau posé à même le sol. A 19h ce soir-là, on avait diffusé *Jumanji*, avec Robin Williams, suivi à 21h de *Only God Forgives*, avec Ryan Gosling.

Only God Forgives Jumanji, me dis-je dans ma tête. J'assemblais, je faisais des assemblages, je nouais des phrases ; la bière était bonne.

– La déco est sympa, dis-je.

Il y avait plusieurs affiches d'un film intitulé *Arancia Meccanica*. Je compris qu'il s'agissait d'*Orange Mécanique*. Je n'avais pas vu le film. Mais je connaissais bien le livre.

Un peu partout, au mur et au plafond au-dessus du bar, il y avait d'ancienne bobine 35 mm.

La lumière était tamisée ; partout des éclairages rouges ou violets, dont certains changeaient de couleur progressivement. Quelques ampoules vertes également. Tout cela donnait à l'endroit un air de club underground rappelant les club de jazz du Paris des années folles. Quelque chose de glamour et de rock aussi. Le vidéo-projecteur, qui faisait office de clef de voûte au-dessus de nos têtes, projetait sur le mur du fond, un concert de

rock. Le chanteur m'était inconnu. Cela sonnait un peu comme du Rod Stewart mais ce n'était pas ça.

– La prochaine étape, dit Johnny à Vladimir dit Vlad en lui tapant sur l'épaule, la prochaine étape, c'est le Carpew.

– C'est pas vrai ? Tu vas le réouvrir ? C'est pas vrai ? Fais gaffe, Johnny ! Fais gaffe ! Cet endroit est magique ! Fais gaffe Johnny !

– Tu verras, Vlad, les gens vont venir de toute l'Europe pour y boire un verre ou y jouer au billard.

– De toute l'Europe ? Mais ça ne fait que 10 mètres carrés, Johnny !

– Tu verras, Vlad, ça va être le top, on va compresser toute l'Europe dans 10 mètres carrés, ça va être le pied, c'est comme ici, c'est du sérieux, les gens en ont marre des *night-clubs* et des *gentleman's club*, il vont retrouver de l'authenticité.

– Ah, de l'authenticité ? Eh ben au Carpew, ils vont être servis !

– Qu'est-ce que c'est le Carpew ? demandais-je.

– Le Carpew mesurait à peine plus d'une dizaine de mètres carrés, commença à me raconter Vlad. C'était un bar.

Il parlait Anglais avec un accent de l'est. Serbe peut-être. Il y avait beaucoup de Serbes qui étaient venu travailler à Malte.

– Le propriétaire du Carpew, le génial Paul Farrugia, était un collectionneur de films, il avait plus de 1600 films, sur pellicule. 1600 films de cowboys ! Tous des westerns. Au centre du Carpew, trônait une immense table de billard. Elle prenait presque toute la place. Les murs étaient recouverts de photos de

soldats nazis, de lettres du front écrites en Allemands et de quelques photos de Mussolini.

– Ah oui, charmant, me permettai-je.

– Oui, comme vous dîtes Patrick, poursuivit Johnny, à cette époque, le Carpew était à la fois un bar, une boutique pour *bodybuilders*, une station service et une salle de billard.

– Tout ça dans dix mètres carrés ? demandai-je.

– Douze, précisa Vlad. Douze mètres carrés de liberté, de joie, de bonheur. Un endroit unique. Un paradis à l'entrée duquel trônait un poster grandeur nature de Sylvester Stallone.

Il chercha quelque chose dans son portefeuille.

– Aujourd'hui, il ne reste plus que ça, me dit-il.

Il me tendit une espèce de parchemin sur lequel apparaissait un morceau de corps humain. On aurait dit un fragment du Saint-Suaire.

– Il ne reste plus qu'un doigt.

J'inspectai le document.

– Vous êtes sûr que c'est un doigt ?

C'était difficile à dire. Ça aurait pu tout aussi bien être une bite de morse. Je lui rendis.

– Il y avait aussi un poster de Ronald Reagan mais il n'en reste rien du tout.

– Mais maintenant que j'ai racheté ce lieu, s'exclama Johnny, je vais le restaurer ! Avec les Nazis et tout. Et vous verrez, ça va être le bar le plus *trendy* de tout Malte. Je vous promets, ça va être le bar le plus *trendy* de tout Malte. Sur *Instagram*, ça va fuser.

– Vous étiez client à l'époque ? demandai-je. Vous faisiez dans le culturisme ?

– Non, hahaha, moi je n'étais pas né, répondit Johnny. Je connais cette histoire via Vlad, ici présent, qui est le directeur du Festival de Cinéma de La Valette et qui a vécu à Żebbuġ dans les années 90. C'est lui qui m'a fait découvrir l'histoire de cet endroit merveilleux.

Vlad était dans le cinéma lui aussi ; bien sûr.

– Excusez-moi d'avance, dis-je, mais le cinéma, ça m'est complètement mais alors là complètement étranger. Mais vraiment vraiment totalement étranger. Je dirais même plus : vraiment vraiment totalement étranger. Je ne crois pas avoir vu un seul film de toute ma vie.

– Vous plaisantez ? s'étonna Vlad.

– Non, je n'ai jamais vu un seul film je crois.

– Ce n'est pas possible, Patrick ! s'étonna à son tour Johnny. Tout le monde a vu un film.

– Ah non, ah non, pas moi. Moi je n'ai rien vu.

– Hahahahahaha, c'est génial !

Vlad exultait.

– Moi par contre, dit-il, je connais toutes vos oeuvres, Monsieur Méliès.

– Appelez-moi Patrick. Et je n'ai rien à voir, je vous préviens, avec Georges.

– Non, non, je parle de vos oeuvres à vous, Patrick. De votre musique. Je suis un grand fan de votre opéra *La liste de Schindler*, celui qu'on écoute en ce moment.

Ah ! C'était donc ça ! Je me disais bien que je connaissais ce thème à la con. Mais je n'osais pas croire que ça puisse être ma musique.

– Ah oui, vous connaissez cet opéra ?

– Mieux que ça. J'y ai assisté.

– Comment ça ? C'est pas vrai ?

Peu de gens, très peu de gens, très très très peu de gens avaient pu assister à cet opéra. Et pour cause, il avait été écrit pour être joué dans un ascenseur.

J'y évoquais le quotidien d'un employé de l'entreprise *Schindler*, spécialisée dans la maintenance des ascenseurs.

Comme ses milliers de collègues à travers le monde, il se chargeait aussi de porter assistance aux usagers malheureux qui se retrouvaient bloqués à l'intérieur.

A la fin de chaque journée, il faisait la liste des personnes auxquelles il avait porté secours.

A la fin de sa vie, qui se terminait dans un ascenseur où il restait bloqué jusqu'à mourir de faim et de soif, l'ex-employé de Schindler, alors à la retraite, publiait toutes ces listes sous la forme d'un livre intitulé *L'Ascenseur social* qui obtenait le prix Nobel *et de la paix et de la littérature* – à titre posthume hélas.

– Le Club a tous vos disques, dit Vlad.

– Le Club A ?

– Oui, le Club A a tous vos disques, Patrick.

– Le Club A, c'est un club de cinéma ou c'est un club de musique ?

– De cinéma, répondit Sigourney, qui n'avait encore rien dit. Nous faisons des recherches autour de l'origine du cinéma.

Grâce à la générosité de notre Johnny national, nous reconstituons l'histoire du cinéma à Malte. Et après de longues années de recherche, nous présentons ce soir nos résultats.

Le deuxième mouvement de mon opéra retentit dans le Carpew, faisant vibrer la table de billard, le bar, les verres, les étagères.

– Ah écoutez-moi ça ! s'exclama Vlad. J'adore votre musique, Patrick. Ça me rappelle la guerre en Serbie.

Et puis il éclata de rire.

– Vous êtes Serbe ? demandai-je.

– Oui, je suis arrivé à Malte en 1995.

Sur un fond de bruit d'ascenseur déstructuré, s'éleva soudain la voix d'un homme qui disait : « Ne vous inquiétez pas, je vais vous sortir de là ; par contre si vous n'avez pas suivi les recommandations et que vous excédez le poids indiqué, vous allez devoir payer. »

Voilà, c'était ça mon opéra.

Je commençais à me demander si je n'aurais pas mieux fait de me lancer dans le cinéma comme tout le monde, enfin comme tout le monde ici à Malte.

Ici, à Malte, tout semblait me ramener vers le cinéma ; depuis que j'étais arrivé, tout le monde me parlait de cinéma comme pour me provoquer ; tout le monde sur cette île semblait obsédé par le cinéma. Mais vraiment obsédé. Mais vraiment vraiment vraiment obsédé. Ou vraiment obsédé par le cinéma.

– Vous êtes sûrs que vous voulez tout écouter ? demandai-je en me rapprochant du comptoir dans l'espoir de stopper mon opéra.

– Oui, oui, laissez, laissez, dit la serveuse. J'aime beaucoup ce compositeur. C'est ça la musique que j'aime. C'est l'art pour moi. Les trucs qui sortent de nulle part. Les trucs *aliens*.

– Eh bien c'est moi l'alien qui ai composé ce truc, si vous voulez savoir, lui avouai-je. Et si vous voulez bien, vous pouvez me resservir une bière s'il vous plait.

– C'est pas vrai ?? C'est vous Georges Méliès, euh Patrick Méliès ? Excusez-moi.

– Oui, c'est ça, c'est moi. Vive la musique ! Tiens, donnez-moi une *IPA* s'il vous plait.

Elle alla me chercher une bouteille au frais. Je détestais les *IPA*. C'était du jus de chaussette fruité pour jeunesse gentrifiée. Mais bon, c'est comme le cinéma. Quand on est au fond de l'Europe, pourquoi pas. On peut goûter à tout.

– Sinon, à part ça, vous avez commencé à travailler sur l'hymne européen ? Vous en êtes où ? Moi je suis une fan de SF, me confia-t-elle. Et c'est de la SF, l'Europe, quand on y songe.

– Oui, euh...

Où en étais-je ? Bonne question.

Mes yeux se posèrent sur sa chevelure verte.

Et c'est à ce moment-là que j'aperçus la platine vinyle dans le coin du bar, derrière elle. Ils passaient ma musique sur vinyle, les fous. Ils avaient réussi à se procurer le 33 tours de mon opéra. Comment avaient-ils fait ? J'ignorais même que ça puisse exister.

Il était là. Le disque. Mon disque. Il tournait en rond.

3

– Patrick ?... Patrick ?... Hé ho !!

Je décrochai, sortis de ma spirale.

– Patrick ?

– Mizzi !!

Mizzi était là, devant moi !

– Mizzi !! Monchhichi !!

Mizzi était là, avec Monchhichi dans ses bras.

– Monchhichi !! Mizzi !!

J'embrassai Mizzi. J'embrassai Monchhichi. Je les serrai dans mes bras.

– Mizzi !! Monchhichi !! Mais qu'est-ce que vous faites là ?

– Je les ai prévenus, me dit Johnny en me tendant une pinte de *Cisk*.

– Ah merci mais j'ai déjà une bière.

– Ah OK.

Il la vida d'une traite et s'éloigna.

– Alors, Monchhichi... On dort pas ?

– Oh c'est l'horreur, m'avoua Mizzi vraisemblablement lasse.

Je me sentis idiot avec toute cette folie autour, avec toute cette bière et cette folie, avec toute cette bière et cette folie, tout ce cinéma. Alors que Mizzi semblait très fatiguée. Vraiment très fatiguée. Vraiment très très fatiguée.

Je caressai la boule. Je caressai le visage de Monchhichi. Je caressai le visage en forme de boule de Monchhichi. Une belle boule de Monchhichi. Une belle grosse boule de tendresse.

– Alors tu ne dors pas, Monchhichi ?

– Elle n’a pas arrêté. Elle n’a pas arrêté. Elle n’a pas arrêté une seule seconde.

– Elle n’a pas dormi du tout ?

– Elle se réveille tout le temps, elle a mal aux dents, elle veut manger, mais je peux plus moi, je peux plus, j’ai plus de lait. Elle souffre la pauvre, ces dents sont en train de percer je crois. Ces dents de devant. Ces deux dents de devant.

– Ah ben on est bien, là, dis-je à Monchhichi qui me regardait avec ces deux grands yeux verts magnifiques, ces deux immenses yeux verts qui constituaient l’interface de son esprit, oui de son esprit absorbant ; mais ce n’était rien comparé à sa main, oui ce n’était rien comparé à sa petite main qui voulait saisir tout ce que le monde faisait tourner autour d’elle ; et en tout premier lieu ma barbe, oui elle aimait ça ma barbe, elle adorait ça ma barbe.

Après m’avoir regardé amoureuxment, elle tira un grand coup dessus ; comme pour vérifier que j’étais le vrai papa et non une imitation. Hélas pour elle, oui, hélas pour elle, oui, hélas pour elle, moi-même je n’étais sûr de rien ; étais-je vraiment le vrai papa, le vrai Patrick ? Ou un faux ? La barbe tenait bien en tout cas, après expertise, la barbe accrochait bien, cela semblait être une vrai barbe, mais qui disait que ce n’était pas la vrai barbe du faux papa, la vrai barbe du faux Patrick ? Pour l’instant, ni moi ni Monchhichi ne pouvions être sûrs de rien ; ce qui était sûr c’est que son esprit absorbait, oui ce qui était sûr c’est que l’esprit de Monchhichi, c’est que l’esprit absorbant de Monchhichi

absorbait, l'esprit absorbant de Monchhichi absorbait tout, le vrai comme le faux.

Mizzi, elle, ne semblait pas douter de moi. Elle ne doutait pas non plus un instant de l'issue de cette soirée – et de cette nuit – oui j'allais prendre une grosse fessée.

– *You gonna have a big big spanking on your patata*, dit-elle en Anglais avec cet accent très british qu'elle avait, très très british, plus british que british, et puis elle éclata de rire ; elle savait que j'aimais ça. La *patata* de Patrick absorbait tout elle aussi.

La *patata* de Patrick aurait pu être vendue alentour comme un jouet Montessori. Touchez, c'est du Montessori, aurais-je pu me mettre à dire. Mais je n'en fis rien. Cette soirée c'était déjà assez le bordel. Et Montessori, pour Mizzi, oui Montessori, pour Mizzi, ce n'était pas une blague, ce n'était pas une blague, Montessori c'était du sérieux, c'était sacré pour Mizzi. Oui c'était sacré.

Devant nous, Sigourney se fit servir une pinte et eu la bonne idée d'aller décoller mon vinyle de la platine et de le balancer droit sur le mur du fond comme un *frisbee* suicidaire.

Voilà, ça c'était une fermeture ! Bien fait pour mon opéra.

Mais Monchhichi se mit à hurler soudain. Le crash du vinyle lui avait fait peur. Elle se mit à hurler plus fort que le bar.

Mizzi sortit quelque chose d'un sac qu'elle avait à l'épaule.

– Hippo ! m'écriai-je. Hippo est parmi nous lui aussi !

Je le pris dans mes mains et le montrai à Johnny qui passait par là.

– C’est mon hippopotame, dis-je. Enfin celui de ma fille. Regardez ça. C’est mon nouvel instrument. Je compose avec désormais. Je compose des morceaux pour hippopotame.

D’habitude l’hippopotame se réveillait tout seul. Oui, l’hippo techno se réveillait soudain. Il était programmé pour détecter les pleurs de Monchhichi. Aussitôt que Monchhichi se mettait à pleurer l’hippo techno balançait le son et la lumière, projetait ses étoiles, ses étoiles filantes et ses navettes spatiales, sous la forme d’une spirale imitant la forme de la galaxie. Mais là, l’hippo techno était sur "off".

Je le mis en marche. Et je le serrai très fort contre moi. Si bien qu’il ne se déclencha pas. Ces petites oreilles électroniques n’entendaient plus rien. Je lui fis un bon gros *hug* à l’hippo techno. Puis je fis pareil avec Monchhichi et Mizzi. Un gros *hug* à Monchhichi. Et puis un gros *hug* à Mizzi.

Tout cela m’avait manqué. Mizzi. Monchhichi. Hippo. Ne pas dormir. La barbe. Les hurlements. Les dents. Les joues rondes de Monchhichi. La face tendre de Mizzi. Ma sirène Mizzi. Ma sirène Mizzi qui nageait dans l’épuisement. Dans la mer des mères. Dans la nuit sans sommeil. Connectée à sa boule de chair, la chair de sa chair, par un bout de sein, par un chapelet de perles de lait, au coeur de la nuit hippopotame.

– Je vous aime, dis-je simplement. Vous m’avez manqué.

Puis la bulle éclata et l’action reprit. Sigourney fouillait dans un carton. Elle en sortit un disque dont la couverture m’était étrangère. Ce n’était pas l’un des miens. Ouf.

– *Franz Ferdinand*, vous aimez ça bande de pédés ? Vous allez pas faire un AVC ?

– Sigourney... S’il te plait... S’il te plait, Sigourney... supplia Johnny.

Elle posa le disque sur la platine et appuya sur lecture.

Quelques riffs de guitare résonnèrent dans le cinéma. Puis il y eut soudain une étincelle, qui se transforma très vite en flammes ; la platine se mit à brûler, avec le disque.

– Quoi ???? hurla Sigourney. Franz Ferdinand qui brûle ?? C’est un attentat !! C’est la troisième guerre mondiale qui commence ou quoi ??

Puis tout le monde éclata de rire et regarda le disque fondre sur le sol où Johnny l’avait jeté sans s’apercevoir que le dernier morceau du corps de Sylvester Stallone était tombé de son portefeuille et se consumait avec.

Vladimir me tendit un livre. Je croyais qu’il voulait que je le jette dans le feu avec le reste.

– Non !! Arrêtez ! Ça va pas ! C’est mon livre. C’est pour vous.

Je regardai la couverture.

– *Alien A (Métaphysique du cinéma)*. C’est vous qui avez écrit ça ?

Tiens, encore ce A... Ce Club produisait aussi des livres... Ils se prenaient pour *France Loisirs*, enfin *Malte Loisirs*... En tout cas, c’était efficace question Loisirs... Malte... Le Club... Tout ça... On ne s’ennuyait pas, ça c’était sûr... Ah ça c’était sûr on ne s’ennuyait pas... On ne risquait pas de s’ennuyer ici à Malte...

– Vous avez déjà vu le film ? *Alien* ?...

– Non, jamais.

– Jamais ??

– Vous savez ce qu'on dit : les gens qui travaillent à l'usine, ils ne vont pas voir des films sur des gens qui travaillent à l'usine... Eh bien moi, je ne vais pas voir de film sur les *aliens*, ma vie me suffit largement.

– D'ailleurs vous n'allez pas voir de films du tout, précisa Johnny qui était de retour.

– Oui, c'est vrai.

– Vous devriez voir *Alien* quand même, Patrick. Au moins le premier. Et *Prometheus*, un *prequel*. Mais, en même temps, sachez que le meilleur épisode de la série, vous ne pourrez jamais le voir.

– Et pourquoi donc ?

– Il n'a jamais été tourné.

– C'est parfait pour moi, ça, dis-je.

– Mais vous pourrez le lire.

– Ils ont écrit le scénario mais n'ont pas tourné le film ?

– Oui, la production d'*Alien 3* a été très difficile. Ils ont fait appel à de nombreux scénaristes successifs avant de se décider. Curieusement, l'un de ces multiples scénarios, écrit par le réalisateur Vincent Ward, est devenu presque plus célèbre que le film *Alien 3*.

– Ils l'ont quand même réalisé ?

– Oui c'est finalement David Fincher qui s'en ai chargé, le jeune David Fincher, qui n'avait alors que 27 ans. Mais ça a fait un flop, comparé aux deux premiers, ça a fait un flop, c'était trop noir, trop gothique. C'est dommage, dans le scénario de Vincent Ward, il y avait une idée génial. Mais géniale ! Purement géniale !

Vincent Ward avait eu une idée de génie ! Il voulait qu'*Alien 3* se passe sur une planète en bois.

– Quoi ? Sur une planète en bois ?

Je me mis à rire, l'idée semblait si ridicule.

– Oui, une planète en bois.

– Une planète en bois ? Dans l'Espace ?

– Oui, c'est ça, dans l'Espace.

– Tout en bois ? Une planète Montessori ?

Mizzi ne trouva pas ça drôle. Dans le fond, elle ne trouva pas ça drôle. Mais elle rigola quand même. La blague la fit rire.

– Une planète Montessori ?

– Oui. Avec des moines à l'intérieur. David Fincher a gardé les moines. Mais dans sa version à lui ça se passe sur une planète tout à fait classique, qui fait office de pénitencier et où les prisonniers dégénérés vivent comme des moines.

– Et pourquoi ce scénario n'a pas été choisi ?

– Les producteurs ont demandé à Vincent Ward comment les moines de son scénario avaient réussi à se procurer tout ce bois pour construire leur planète.

– Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

– Qu'il n'en avait pas la moindre idée, qu'il n'en avait rien à foutre.

Nous éclatâmes de rire.

– Les producteurs n'ont rien compris, conclua Vlad.

– Ah ça oui, confirma Mizzi, ah ça oui, c'est sûrs, ça c'est sûr, *ils ont rien compris*.

L'allusion m'était familière. On s'en servait souvent avec Mizzi pour commenter l'actualité. *Ils ont rien compris*, c'était ce

que Maria Montessori avait déclaré à la fin de sa vie en voyant ce que l'on commençait à faire de sa pédagogie.

Ils ont rien compris.

La pauvre, si elle débarquait aujourd'hui dans un magasin de jouets ! On ne comptait plus les jouets, les kits, les boîtes d'activités "Montessori" qui apparaissaient sur le marché, c'était sans fin, on en faisait pour tous les âges, sous toutes les formes, pourvu que ça a l'air un peu en bois, tout y passait, tous les thèmes, tous les sujets, les vaches, les pompiers, les vaisseaux spatiaux. On sortirait bientôt des boîtes pour adultes. On sortirait bientôt un kama-sutra en bois. Et bientôt il y aurait aussi des jouets Montessori pour chiens. Montessori était devenu une marque de jouet. *Ils ont rien compris.* Ah ça c'est sûr. Ah ça c'est sûr. Ah ça c'est sûr Maria.

Ils ont vraiment rien compris.

Depuis quelques temps, c'était le boum, le gros boum "Montessori", le très gros boum "Montessori", le très très gros boum "Montessori", ça oui, "Montessori" faisait boum, ça oui, ah ça oui, ça faisait boum, "Montessori" entre guillemets faisait boum, ah oui, entre guillemets, ah ça c'est sûr, ça c'était un gros boum, ça c'est sûr, ça faisait boum, un gros boum "Montessori" entre guillemets, oui entre "guillemets" car pour le reste, oui, pour le reste, ben pour le reste : *Ils ont rien compris.* Ah ça c'est sûr. Ah ça c'est sûr, Maria, *Ils ont rien compris.*

– Effectivement, dis-je, vous m'avez donné envie de voir le film ! Ça pourrait même très certainement devenir mon genre de film préféré : les films qui n'ont jamais été tournés.

– Ah oui ? Alors vous allez vraiment finir par adorer cette île, Patrick.

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Elle est pleine de film qui n'ont jamais été tournés.

– Vous parlez des studios, des tanks, qui sont à l'arrêt si j'ai bien saisi ?

– Non, non. Mais Albert va tout vous expliquer. Pour en finir avec *Alien*, si vous me permettez, ce qui rend le film et la série si passionnants, outre le fait bien sûr que c'est le premier film de science-fiction de l'Histoire où le héros est une héroïne.

– Yahooooooo ! hurla Sigourney.

– La question centrale qui rend cette oeuvre cinématographique passionnante est la suivante : Dans *Alien*, qui est le monstre ? Qui est le monstre ? Qui est le monstre, Patrick ? Dans chacun des épisodes, dans chacun des *Alien*, qui est la Bête ? Qui pousse tout le monde vers une mort certaine ? Contre quoi Ripley se bat-elle ? Est-ce vraiment l'*Alien* ? N'est-ce pas plutôt la compagnie ultralibérale pour laquelle ils travaillent à chaque fois dans chaque nouveau vaisseau dans chaque nouvel épisode, cet entreprise qui les envoie, épisode après épisode, chasser l'*Alien* dans l'espoir de le ramener sur Terre et de la vendre comme une arme ? Qui est humain et qui est inhumain ? Qu'est-ce qui rend l'homme humain ? D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ? Ces questions ont été posées des milliards de fois, ces questions ont été posées des milliards de milliards de fois et il n'y a jamais eu jusque là d'autres réponses que...

– Mille milliards de mille sabords !! s'écria Johnny. Il est déjà une heure du matin. Vous êtes sacrément en retard au Club ! Il faudrait peut-être commencer, non ? Allez, et si on allait s'asseoir ? Allez, après vous, Patrick !

– Vous vous joignez à nous ? demanda Sigourney à Mizzi et Monchhichi, et à Hippo.

– Oui avec plaisir.

Et puis soudain, je fus pris d'un doute. Mizzi et moi la laissâmes passer.

– Mais, dis-je à l'oreille de Johnny qui suivait derrière, ce ne serait pas...

– Qui ça ? Sigourney ?

– Ce ne serait pas... L'actrice connue... qui joue dans...

– Dans *Alien* ? Si, bien sûr, c'est Sigourney Weaver ! Ah vous voyez que vous vous y connaissez en fait en cinéma !

Et c'est à ce moment-là que la lumière s'éteignit dans la salle.

Nous nous assîmes tous en vitesse. Toute la salle s'assit. Sur les sièges, autant que faire se pouvait. Sur ces vieux sièges de cinéma qui avaient dû être récupéré dans une autre salle de La Valette et posé là sans être fixés au sol, si bien que je faillis m'écraser sur mon voisin de derrière. La salle était bondée. Certains durent s'asseoir par terre, d'autres rester debout.

Nous étions bien, là, nous. Nous avons une table pour poser nos bières. Et pour poser Hippo. Il était bien là l'hippopotame. Ah oui, il était bien là l'hippopotame.

Une voix résonna dans la sono. La voix de la punkette bretonne aux cheveux verts.

Au pied du mur où l'on projetait les films, se trouvait un piano, un piano debout, un piano en bois, éclairé par une lampe de chevet, éclairé par l'ampoule rouge d'une lampe de chevet *vintage* et puis il y avait aussi une guitare électrique à sa droite, une guitare sur son socle, et un *cajón*, une caisse en bois qu'on utilisait comme percussion.

On aurait dit qu'elle allait faire un concert la punkette bretonne. Un concert de musique bretonne punk ? Un concert de musique celte punk ? Un concert de bigoudenne trashcore ? On était bien là ! Ah oui là on était bien !

– Elle est Française ? me demanda Mizzi.

– C'est une bigoudenne trashcore, je dis.

Mizzi se marra. Monchhichi aussi. On était bien là. Oui, là on était bien. Ah oui là on était vraiment bien.

– Bonsoir à tous, dit la bigoudenne trashcore aux cheveux verts. En introduction de notre *midnight movie sans movie* nous vous proposons un court-métrage sélectionné par Vlad, le directeur du Festival du Film de La Valette. Il a été réalisé par Ben'To, un duo franco-japonais et s'inspire de l'univers des films de monstres japonais. Bonne soirée à vous, enfin... Bonne nuit... Enfin... Vive le cinéma !

– Trashcore !!!! me mis-je à crier. Trashcore !!!!

Johnny bavait en regardant la Bretonne.

– Ah c'est baroque, Patrick ! C'est baroque !! J'adore !!

Tu parles, ça se voyait dans ses yeux. Il ne pensait qu'à une seule chose. Il rêvait de lui flamber la crêpe.

4

Alors qu'à l'image on voyait s'animer des monstres de pâtes à modeler de type Godzilla, un titre apparut soudain, en lettres rouge sang :

Godard Vs Godzilla

Puis une voix off se mit à scander en Français, sous-titré en Anglais :

« Jean-Luc Godard s'était suicidé, chez lui, en Suisse ; il avait mangé son dernier cigare, l'avait mâché comme un chewing-gum puis avalé ; avant de se pendre.

« Wim Wenders avait revêtu un costume d'ange qu'il avait loué pour l'occasion, était monté tout en haut de la Colonne de la Victoire à Berlin et s'était jeté dans le vide en déployant ses ailes de carton.

« Steven Spielberg avait fait le plein de barres d'énergie dans un supermarché de Los Angeles, avait conduit sans s'arrêter jusqu'au Grand Canyon, avait sorti son vélo et, après avoir avalé sa dernière barre, avait pédalé tout droit le plus vite qu'il pouvait ; si vite qu'il avait eu l'impression un moment de voler ; alors que pas du tout, tout ça c'était dans sa tête ; une tête qui avait explosé au fond du Grand Canyon en formant une sorte de bouillie énergétique.

« Les frères Dardenne s'étaient tranchés le sexe l'un de l'autre et puis, en suivant attentivement un tutoriel *Youtube*, se l'étaient cousu sur le palais dans la bouche l'un de l'autre ;

l'hémorragie et certaines difficultés respiratoires avaient eu lentement raison d'eux.

« Michael Haneke avait donné 200 000 euros à un trafiquant d'armes italien rencontré par hasard à la Biennale de Venise pour qu'il lui explose la tête ; tâche dont il s'était acquittée avec brio ; celui-ci ayant tout filmé avec une vieille caméra VHS avait envoyé ça à l'adresse indiquée par Haneke, c'est-à-dire celle de l'église où il serait inhumé, avec prière d'insérer la cassette dans son cercueil.

« Quentin Dupieux s'était condamné lui-même à la lapidation ; on l'avait lapidé dans un garage de Biarritz à l'aide d'un vieux stock de pneus cloutés ; encore une victime collatérale du réchauffement climatique.

« Agnès Varda, alors qu'elle déjeunait avec l'artiste JR dans un restaurant de Montmartre, s'était scalpée avec une pelle à tarte ; on avait retrouvé sur le sol le haut de son crâne, paré de ces cheveux qu'elle gardait mystérieusement à moitié décolorés, et que les pompiers, croyant découvrir un caniche, avait caressé une première fois avant de comprendre leur erreur.

« Quentin Tarantino s'était payé un sabre de collection dans une vente Sotheby's et l'avait avalé comme ça, cul sec, sans rien sentir et puis il était tombé du balcon ; on l'avait retrouvé planté au milieu du *jardin à la française* du Relais & Château bordelais où il passait ses vacances ; son propriétaire, un investisseur chinois, en avait profité pour lancer la mode des épouvantails-Tarantino, et tout le monde s'était mis à en vouloir un dans son jardin.

« David Lynch s'était empiffré de tartes à la cerise jusqu'à ce que ses intestins explosent ; on s'attendait de sa part à quelque chose de plus sophistiqué, de plus tordu.

« Le jeune prodige Xavier Dolan s'était noyé dans ses propres larmes : larmes qu'il avait versées en continu pendant plus de six mois ; versées puis congelées sous forme de grands monolithes ; quand il avait été certain d'en avoir assez, il avait installé tout ça au fond d'une piscine vide où il s'était lui-même allongé, après s'être menotté ; sa tristesse avait fondu en larmes, c'était le cas de le dire, il s'était noyé.

« Jacques Audiard avait réussi à échapper à la surveillance du guide pendant une visite de l'accélérateur de particules du CERN en Suisse ; il s'était caché entre deux armoires électriques et, le soir venu, s'était introduit, entièrement nu, dans l'accélérateur ; il avait attendu l'heure du prochain test, qui n'avait pas tardé à venir : après avoir atteint une vitesse proche de celle de la lumière, des particules s'étaient rapprochées en croyant se percuter : mais elles avaient en fait percuté les parties génitales du réalisateur ; quelle n'avait pas été la surprise des ingénieurs quand ils avaient découvert la moitié d'un testicule collée sur une paroi alors qu'ils espéraient trouver là la particule de dieu.

« L'Inspecteur Duchemin était chargé de l'enquête. Il n'avait jamais vu aucun film de Godard. Il n'avait jamais vu aucun film de Wenders. Il n'avait jamais vu aucun film de Spielberg. Il n'avait jamais vu aucun film des Dardenne. Il n'avait jamais vu aucun film de Haneke. Il n'avait jamais vu aucun film de Dupieux. Il n'avait jamais vu aucun film de Varda. Il n'avait

jamais vu aucun film de Tarantino. Il n'avait jamais vu aucun film de Lynch. Il n'avait jamais vu aucun film de Dolan. Il n'avait jamais vu aucun film d'Audiard. Par contre, c'était un fan absolu des films de kaijū, les films de monstres japonais.

« Ce soir, l'Inspecteur Duchemin avait prévu de revoir : *Godzilla* de Ishirō Honda ou *Le Retour de Godzilla* de Motoyoshi Oda ou *Varan, le monstre géant* de Ishirō Honda ou *Reptilicus le monstre des mers* de Sidney W. Pink ou *Astronaut 1980* de Ishirō Honda ou *King Kong contre Godzilla* de Ishirō Honda ou *Dogora, the Space Monster* de Ishirō Honda ou *Ghidrah, le monstre à trois têtes* de Ishirō Honda ou *Invasion Planète X* de Ishirō Honda ou *Le Fils de Godzilla* de Jun Fukuda ou *Gappa le Descendant de Godzilla* de Haruyasu Noguchi ou *La Revanche de King Kong* de Ishirō Honda ou *Itoka le monstre des galaxies* de Kazui Nihonmatsu ou *Les envahisseurs attaquent* de Ishirō Honda ou *Godzilla vs Gigan* de Jun Fukuda ou *Godzilla vs Megalon* de Jun Fukuda ou *Godzilla contre Mekanik Monster* de Jun Fukuda ou *Mechagodzilla contre-attaque* de Ishirō Honda ou *Le Retour de Godzilla* de Koji Hashimoto ou *Godzilla vs Mechagodzilla 2* de Takao Okawara ou *Godzilla vs Space Godzilla* de Kensho Yamashita ou *Godzilla vs Destroyah* de Takao Okawara ; il ne savait pas, il hésitait encore.

« Quant à la vague de suicide qui s'abattait sur les plus grands réalisateurs de ce monde et sur laquelle on l'avait chargé d'enquêter : Eh bien, se disait-il, quel cinéma. »

5

Monchhichi aimait les monstres. Oui, Monchhichi aimait les monstres. Ah oui apparemment Monchhichi aimait ça les monstres. Apparemment oui elle aimait beaucoup ça. Apparemment oui elle aimait beaucoup ça les monstres Monchhichi. Oui elle adorait ça. Monchhichi adorait ça.

Monchhichi adorait les monstres.

Je regardais Monchhichi. Je regardais Monchhichi qui adorait les monstres. Pourtant c'était pas très rassurant. Mais elle adorait ça. Monchhichi elle adorait ça. Elle allait adorer l'Europe Monchhichi.

Je regardais Monchhichi adorer les monstres. Je regardais Monchhichi absorber les monstres. Sa face tendre essayait de tout absorber. Je regardais son esprit absorbant sortir de ses yeux pour tout absorber. Ses deux petites mains étaient tendues vers le film pour essayer de se saisir de ces monstres de pâte à modeler qui n'étaient pourtant pas très rassurants. Mais elle adorait ça.

Elle allait adorer le monde Monchhichi. Elle allait l'absorber. Puis le recracher. Sous une forme ou sous une autre.

Et puis peut-être qu'elle irait loin dans le cosmos se construire une planète en bois Monchhichi.

Pour l'instant, elle jubilait. Pour l'instant, elle jubilait Monchhichi.

Monchhichi. Monchhichi. Monchhichi. Monchhichi jubilait. Il était une heure du matin et Monchhichi jubilait. Il

était une heure du matin et Monchhichi se faisait une petite séance cinéma d'avant-garde dans un cinéma-bar de La Valette au coeur de l'île de Malte, le pays le plus méridionale d'Europe et le plus trashcore, le pays le plus méridionale et le plus trashcore d'Europe, le pays le plus européen d'Europe en quelque sorte. Monchhichi jubilait.

Je regardais Monchhichi. Je regardais Monchhichi, jubilant de la voir jubiler les yeux pleins de monstres, je la regardais et du coup j'avais manqué son apparition. Oui j'avais manqué son apparition. Oui j'avais manqué le retour, le grand retour de Monsieur Triste.

Il était apparu. *Il*. *Il* était apparu. Ré-apparu. *Il* était là. Devant moi.

Il y avait eu un nuage de fumée. Un nuage de fumée avait grossi sur scène. Sans doute proposé par une machine à fumée. Une de ces machines à fumée qu'on pouvait utiliser chez soi, dans son *living room*, pour faire genre *night-club* avec les copains et les copines ; pour faire « monter l'ambiance ». Ça rigolait pas. Ah non ça rigolait pas. Ah non, ça rigolait pas du tout là.

Je sursautai.

Il était là, devant moi. *Il* me regardait.

– Punaise ! Vous m'avez foutu les jetons ! *You scared the hell out of me* ! dis-je confus, en Français et en Anglais.

Monsieur Triste se tenait là, juste en face de moi, sur scène, ses yeux plongés dans les miens comme pour m'hypnotiser, comme s'il pompait dedans un reste de tristesse non avouée ; de tristesse inavouable.

On aurait dit un mentaliste. On aurait dit qu'il était en train de m'hypnotiser pour me voler les clefs de ma tristesse et les exhiber devant tout le monde.

– *Who the fuck is this guy ?* m'interrogea Mizzi.

– C'est Monsieur Triste, je dis.

– Je m'appelle Albert Zammit, dit Monsieur Triste.

Il tenait un micro à la main. Il parlait dedans. On aurait dit le début d'une soirée karaoké. Mais Godzilla était toujours à l'écran. C'était le menu d'accueil du DVD. Monsieur Triste fit un signe. Godzilla disparut. A la place, apparurent, sur fond noir, ces quatre mots en lettres blanches :

« Entrez dans le rêve »

Il s'était préparé un *Power Point*.

– Avant de faire la lumière ce soir, dit-il, sur un secret gardé depuis bien trop longtemps, j'aimerais remercier Monsieur Méliès, Monsieur Patrick Méliès, le célèbre compositeur, d'être présent ce soir. Merci à lui.

Il tendit la main vers moi pour me désigner.

La salle allait-elle applaudir ou me huer ?

Ils hésitaient apparemment.

– Merci d'avoir rejoint notre mouvement, Monsieur Méliès.

Mouvement ?

Tout le monde se mit soudain à applaudir.

Quel mouvement ?

Ils me payèrent carrément une *standing ovation*.

Non sans blague ? Je travaille pour l'Europe, vous êtes au courant ?

Monsieur Triste alias Albert Zammit me fit signe de venir. Il m'invitait à monter sur scène avec lui.

Moi ?

C'était à mon tour d'hésiter. Mais la *standing ovation* ne cessait pas. Je compris qu'il allait falloir monter sur scène avec Albert la Tristesse pour faire cesser cet improbable hommage.

– Céline ! Céline ! criait quelqu'un.

Ils avaient dû faire de la propagande au Club Λ, ils avaient dû passer mon opéra sur Céline, ils avaient dû le diffuser ici, au cinéma-bar, et peut-être même dans les bars de l'île, et peut-être même sur les radios locales et peut-être même avaient-ils réussi à faire programmer la captation d'une représentation sur une des chaînes de télé de Malte ; ils avaient dû en bouffer de la Céline les Maltais.

Céline Dion m'avait rapproché d'eux.

Je me levai. Et accompagnai Albert aka Monsieur Triste sur le devant de la scène. Nous nous tournâmes vers le public. Il m'empoignait la main. Eh ben, on était bien là, ah oui, ça c'est sûr, là, on était bien.

– J'aimerais profiter de la présence de Patrick Méliès pour lui remettre la Croix de Malte.

– Quoi ??

La salle exulta. Mizzi ne comprenait rien. Monchhichi non plus. Sans parler d'hippo qui semblait lui aussi se poser des questions.

– Vous me décorez ? Mais je n'ai encore rien fait !

Albert Zammit empoignit quelque chose sur le piano derrière nous. Une gros truc métallique. Une grosse pièce de fer,

comme arrachée à un moteur. Oui on aurait dit une pièce arrachée au moteur d'une voiture. Comme un morceau de la Fiat de Johnny. Il le tendit vers la foule comme le coeur d'une jeune femme sacrifié sur un autel inca. Où allait où là ? Oui on allait où là ?

– C'est quoi ce truc ? dis-je.

Il me le mit dans les mains. Il me le mit dans les mains. Il me mit l'engin dans les mains.

– Mais c'est quoi ce truc ??

C'était super lourd, en fait.

– Je dois l'accrocher à ma veste ?? Mais je vais tomber par terre !

Tout le monde se marra. J'allais devenir une star du *stand-up*. *Up* ou *down*. C'était selon. Tout est relatif. Surtout à Malte.

– C'est la Croix de Malte, Patrick.

– La Croix de Malte ?

J'inspectai l'engin dans le noir. Je ne voyais pas de croix.

Monsieur Triste le reprit, le dévissa, l'ouvrit en deux.

– C'est quoi ? Un oeuf *Kinder* ? dis-je.

La salle éclata de rire à nouveau. Ma carrière était lancé.

A l'intérieur de l'objet, se cachait un mécanisme. Une sorte d'engrenage. Il me confia l'une des moitiés. Et garda l'autre.

C'est vrai que la partie centrale de la moitié que je tenais évoquait une croix.

– C'est la Croix de Malte, me confirma Monsieur Triste. On la retrouvait dans tous les anciens projecteurs de cinéma du monde entier. Cachée à l'intérieur. Dans tous les projecteurs,

sans exception. C'est l'âme ou l'esprit du cinéma. Oui l'âme ou le coeur, selon la croyance, du cinéma est bien la Croix de Malte.

Tout le monde applaudit, siffla, cria.

Johnny, lui, se commandait une grosse pinte en baratinant la jeune bretonne trashcore.

– La Croix de Malte ? Cachée à l'intérieur ? Comme un message ? Mais par qui ?

– Pas un message. Une pièce essentielle. Une partie essentielle de tous les projecteurs de cinéma. Au temps des bobines. Le principe même de ce que nous appelons le cinéma. Le cinématographe. Celui des Frères Lumières. Celui de...

Je lus un peu de crainte sur son visage.

– Celui de Georges Méliès.

– La Croix de Malte ? Au coeur du cinéma ? Mais à quoi servait-elle ?

– La Croix de Malte était une pièce mécanique qui servait à créer le mouvement de rotation intermittent du film dans le projecteur.

– Intermittent ? Pourquoi intermittent ?

– Parce qu'on avait remarqué que si les images passaient en continu, l'image était floue.

– Ah oui ?

– Oui, pour une raison tout aussi floue. On avait d'abord pris l'habitude d'évoquer la persistance rétienne. Mais il semblerait en fait que la persistance rétienne ne tienne pas un si grand rôle dans l'illusion cinématographique. On parle aujourd'hui de l'effet Phi, sans savoir trop ce que c'est. Le cerveau préfère recréer l'illusion du mouvement lui-même, à

partir de plusieurs images projetées de manière discontinue. Il n'aime pas qu'on lui mâche le travail. Il fait le même boulot que les ordi de *Pixar*. *Pixar*, vous voyez ? *Toy Story* ?

Toy Story ?

Non, je ne voyais pas.

Une histoire de jouets ?

Je jetai un coup d'oeil à l'hippo de Monchhichi.

Puis de nouveau à la Croix de Malte, qui m'avait été décernée.

J'avais été nommé une seule fois aux Victoires de la musique classique. La veille j'avais eu l'appendicite. On avait fini par me décerner un prix spécial. Mais aux Victoires de la musique tout court. Pour mon opéra sur Céline. J'avais dû m'y rendre. Convaincu par mon producteur. Qui était mort dans un accident de voiture l'après-midi même. Du coup j'étais resté à l'hôtel à parler avec sa femme au téléphone. « Quel connard, m'avait-elle avoué, il a fallu qu'il se tue avec ma Nissan Figaro. » Apparemment, leur couple battait de l'aile. « C'est moi qui reprend la boutique, avait-elle fini par dire : votre musique pseudo-expérimentale, vous pouvez vous la foutre au cul. » « Et ma Victoire ? » « Pas de souci, me rassura-t-elle, j'ai appelé, c'est annulé : ils vont donner un prix spécial à Stromaé. » « Ah ? Il a ressorti quelque chose ? » « Oui un album concept sur le diabète. » Ouuuuf. La Belgique m'avait sauvé la vie. Et Malte ?

– C'est comme si vous étiez Chevalier de la Tristesse, Monsieur Méliès.

Finalement, j'étais ému. Même si je ne savais pas où il voulait en venir. Ce gros engrenage, ça avait de la gueule. Ce

n'était pas comme un de ces prix académiques. Là, c'était encore plein de graisse, ça sortait d'un vieux moteur oublié. C'était *has been*, ça ne servait plus à rien, c'était au rebus ; comme moi.

– Merci, dis-je.

J'allai pour regagner mon siège. Mais il me retint par l'épaule.

– Non, attendez, restez avec moi. J'aimerais partager cette conférence avec vous.

– Mais...

– S'il vous plaît... Nous avons ouvert cette nuit ensemble, refermons-là ensemble.

– Mais je n'ai rien préparé...

– Ne vous inquiétez pas. Je vous ai promis de vous raconter une histoire... Je vais vous la raconter. Mais restez à côté de moi, Chevalier Méliès.

– Mais... Je...

– Et n'hésitez pas à intervenir.

Il me tendit un deuxième micro. Et fit un nouveau signe à la punkette celte trashcore garée derrière le bar, au commande et du *Power Point* et de la *Power Pint*. Le public se faisait servir pinte sur pinte. On était bien là. On était bien là. Ah oui, là, on était bien.

Et c'est à ce moment-là que retentit dans la salle une musique qui m'était familière. Encore un de mes opéras ? Non, après expertise, ce n'était pas l'une des mes compositions.

« Entrez dans le rêve »

Le titre de la chanson était projeté au-dessus de moi.

Avec sa traduction en Anglais :

« *Enter the dream* »

C'était une chanson de Gérard Manset, un chanteur français.

Ramenez le drap sur vos yeux, entrez dans le rêve

Reprendre la vie des autres où on l'a laissée quand le jour s'achève

Voir les couleurs, voir les formes

Enfin marcher pendant que les autres dorment...

Chapitre III

Midnight Movie

1

– Chères spectatrices, chers spectateurs ! s'exclama soudain Monsieur Triste alors que la musique venait de s'interrompre brusquement. Tout nous porte à croire que les hommes préhistoriques connaissaient déjà le principe du cinéma. Le principe du cinéma ou plutôt de la chambre noire : de la *camera obscura*. On savait déjà que le savant arabe Ibn Al-Hazein, né vers l'an 1000 dans ce qui est aujourd'hui l'Irak, maîtrisait la technique et l'avait rendu très populaire dans le monde arabe jusqu'à ce que le nouveau calife la voit d'un mauvais oeil. La *camera obscura* fut interdite et détruite. Et le principe – celui du cinéma – oublié – de nouveau. Jusqu'à ce que les Frères Lumière le redécouvrent. Et que Méliès, Patrick, enfin je veux dire Georges Méliès, jusqu'à ce que votre non-grand-père, Patrick, développe véritablement un art cinématographique, devenu depuis le septième art. Sous sa forme moderne, reproductible. Mais un art qui existait déjà, oui, un art qui en fait est le premier. Un art premier. Le cinéma. *Au début était l'Image*. Il faut bien comprendre le principe de la *camera obscura*. Ce que l'on voit à l'intérieur d'une *camera obscura*, d'une chambre noire, *camera* signifiant chambre, ce n'est pas seulement un rayon de lumière. C'est l'image de l'objet ou de l'animal qui se trouve dehors. C'est l'image qui se projette à l'intérieur, l'image inversée. Le soleil n'a pas besoin d'être en face, aligné exactement avec l'orifice de la *camera*, au contraire. Or tout nous porte à croire que la découverte de la *camera obscura* est beaucoup plus ancienne qu'on ne le pense. Il faut se

remettre dans le contexte du Paléolithique. Entre 20000 et 12000 avant J.-C., a lieu sur Terre la dernière grande ère glaciaire. A cette époque-là, les hommes préhistoriques sont obligés de migrer plus au sud pour survivre. C'est d'ailleurs à cette époque que Malte se retrouve reliée à la Sicile par un bras de terre. A cause de la glaciation, le niveau de la Méditerranée a baissé d'au moins 140 mètres. Les hommes préhistoriques quittent leurs grottes et partent sur la route où ils s'abritent dans des tentes faites de bois et de peaux. Parfois à l'entrée d'une cavité, parfois en plein air. En tout cas, en plein jour, à cause du froid qui règne à cette époque. Et il y a tout lieu de croire que c'est à l'intérieur de leur tente qu'ils ont découvert le principe de la *camera obscura*. Il a suffi d'un trou. D'un trou dans la tente. D'un trou dans la peau de bête. Pour que la lumière entre et projette l'image de ce qui se situait dehors, de l'autre côté. Ce n'est pas la lumière du soleil qu'ils observent à l'intérieur des tentes mais bien l'image projetée des hommes, des animaux et des objets en mouvement. Oui, les hommes préhistoriques avaient déjà une caméra. Une paléo-caméra. Mais à Malte, nous avons mieux que des paléo-caméra ! A Malte, nous avons carrément des cinémas ! Oui, des cinémas préhistoriques, des paléo-cinémas ! Il y en a partout, partout ! Partout autour de l'île ! L'île en est pleine ! C'est ce qui la rend si unique. Ce n'est d'ailleurs un secret pour personne. Elle est connue pour ça dans le monde entier ! Comme l'île de Pâques. L'île de Malte est connue pour... pour...

Et c'est à ce moment là que je compris. Comme si j'avais pris la foudre, la simplicité et l'évidence de cette découverte s'abattit sur moi. Je fus pris d'un énorme frisson qui me fit

sauter en l'air et lâcher le micro. Ce qui produisit un bruit atroce dans les enceintes.

Johnny s'étouffa avec sa pinte.

J'avais de plus en plus l'impression d'être dans une version punk des aventures de Tintin et Milou. Malte était l'étoile mystérieuse. Malte était l'OVNI de la Méditerranée.

– Les temples ! Les temples !! m'écriai-je. Les temples ! Des cinémas !!

Monsieur Triste me regardait comme on regarde quelqu'un qui revient des morts.

– Ils passaient des films pornos, vous croyez ?

Celui-ci fit semblant de ne pas m'entendre.

– Les temples ! Oui, les temples !! Cette soixantaine de temples bâtis sur notre île, il y a des milliers d'années, par un peuple mystérieux qui aurait disparu soudainement avant l'arrivée des premiers migrants siciliens, les plus vieux temples mégalithiques de la planète, dont on a retrouvé les vestiges tout autour de Malte, et notamment ceux des temples de Tarxien. Les temples étaient des cinémas !! Des cinémas ! Ce serait d'ailleurs la raison pour laquelle on retrouve des spirales, sculptées, partout sur ces temples. La spirale serait la marque, le logo, le symbole du cinéma préhistorique. Ce symbole va se retrouver disséminé dans toutes les cultures du globe, jusque dans la culture celte, sous la forme du triscène, trois spirales enroulées dans une spirale, qui représente l'unité des trois éléments naturels : air, terre, feu, et qui deviendra dans la religion chrétienne la trinité Père, Fils, Saint-Esprit. Mais la plus

ancienne représentation du triscèle retrouvée sur Terre se trouve ici, sur notre île.

– Alors là, ça me parle ! Alors là oui, ça c'est sûr, ça me parle ! La spirale, là, ça me parle ! Oui, ça c'est sûr, là, sûr de chez sûr, si vous parlez de spirale ça me parle ! Parce que je suis à fond dans la spirale moi ! Ah moi oui je suis à fond dans la spirale, mais alors là complètement à fond ! A fond dedans !

– Lorsque vous regardez sans crainte, Patrick, sans préjugés, les vestiges de ces fameux temples : que voyez-vous ? Vous voyez tout simplement le premier cinéma de l'histoire de l'humanité !

– Un multiplexe ?

– Oui, en tout cas quelque chose de très complexe pour l'époque. Un mélange complexe mais harmonieux entre l'art, la connaissance, l'amour et le divertissement.

– C'est bien ce que je disais ! plaisantai-je.

– Vous n'avez pas tout à fait tort. Il y a quelque chose de pornographique dans le cinéma, dès l'origine. L'Hypogée de Hal Saflieni à Paola, c'est le Vagin de l'Île. Ce cimetière souterrain, unique, est le prototype d'un cinéma, une porte vers le rêve. C'est à la fois la première salle obscure et la première boîte de nuit de l'humanité. Boîte de nuit, au sens littéral, mais déjà on sait qu'il devait diffuser du son, puisqu'on a découvert, au deuxième niveau, dans la « chambre de l'oracle » dont le plafond est décoré de spirales ocre, cette fameuse niche sculptée qui permet de diffuser un son, mais uniquement dans les fréquences basses, dans tout l'Hypogée, sur les trois niveaux qui le composent ; imaginez : des hommes préhistoriques il y a au moins 8000 ans

de cela inventent l'enceinte *Bose* ! Inventent le cinéma et l'enceinte *Bose* ! Mais Dans l'Hypogée, ils faisaient mieux que de regarder des films. Ils entraient dedans. Ils entraient dans le rêve, vraiment. C'est d'ailleurs au deuxième niveau également que l'on a retrouvé dans un puits à offrandes la célèbre *Sleeping Lady*, une sculpture représentant une femme aux formes rondes, comme les autres *Fat Ladies* retrouvées dans les temples, mais celle-ci couchée sur le côté, sur un sofa, et semblant dormir paisiblement. Cette statuette est conservée au Musée d'Archéologie de La Valette. Il y est écrit qu'elle devait représenter la Mort. Or, ce n'est pas ce qu'elle exprime. Encore une fois, quand on la regarde sans a priori, cette *Sleeping Lady* représente le Rêve. On enterrait les morts dans l'Hypogée mais pour eux c'était comme s'ils entraient dans le rêve une fois pour toute. C'était leur version de l'au-delà. C'est là qu'ils entraient dans le rêve véritablement. Qu'ils entraient dans le royaume des images. Qu'ils passaient de l'autre côté. De l'autre côté du film. De l'autre côté de l'écran du paléo-cinéma. C'était comme une deuxième naissance. Il revenait dans cet utérus obscur pour renaître, pour ressusciter. Au départ, tout tourne autour d'un grand sentiment d'immanence, une grande solidarité mystique unit la mère à ses enfants comme au cosmos. Le lien organique qui relie la mère à son enfant est rempli de mystère. Cette viviparité est au cœur de l'humanité. C'est à cette viviparité que nous ramène d'ailleurs *l'Alien* dans la série des films *Alien*. Il y a un lien très fort qui unit la mère à l'enfant ; mais aussi les mères à la nature, à l'univers. A Malte, l'humanité préhistorique était reliée au cosmos de manière organique ; c'était le royaume de

l'immanence. Il y avait quelque chose de radical, de beau, de rare, dans les rituels paléo-cinématographiques maltais. « Les temples maltais sont peut-être le secret le mieux gardé de toute l'archéologie méditerranéenne », écrivait Michael Hoskin, le célèbre historien et archéoastronome anglais. Et il n'avait pas tort. Ce secret, ce n'est rien d'autre que la naissance d'une religion cinématographique au cœur la Méditerranée. *Au début était l'image*. Et cette religion cinématographique est sur le point de renaître. Tout va recommencer Patrick. C'est comme ça. C'est l'éternel retour. L'idée de progrès a faussé la donne en déformant toute notre représentation de l'histoire et du monde ; en la falsifiant. C'est cette falsification qui a pour nom aujourd'hui : Europe.

Et c'est moi qu'on a embauché pour lui écrire une chanson ! Eh ben bravo ! me dis-je. Ah franchement, là, bravo. Me voilà compositeur pour une star en décomposition.

2

– Maltaise, Maltais ! rugit le Roi Lion de la Tristesse, cela fait trop longtemps que nous prostituons notre mère. Rendez-vous compte que c'est sans doute ici à Malte, dans la Préhistoire, bien avant qu'on entende parler des Grecs, des Anglais ou des Allemands, qu'ont été projetés les premiers films d'amour de toute l'humanité ! Vous entendez ? Les premiers films d'amour de toute l'humanité ! Les mères à Malte furent les premières *stars de cinéma* de toute l'Histoire. Vous vous rendez compte ? Malte c'est l'île des mères mais Malte c'est aussi et surtout le premier cinéma du monde ! Le cinéma, l'expérience du rituel cinématographique dans la paléo-caméra des temples maltais, correspondrait à une de ces périodes où, dans l'Histoire, l'homme s'est trouvé en état d'équilibre entre le ciel et la terre, entre la vie et la mort, et a pu s'épanouir au sein d'une société équilibrée, non-violente, écologique, raisonnée, féminine. Poétique. Cinématographique. Il n'y a pas d'équilibre possible dans cette société capitaliste. L'idéologie du progrès rend tout instable, se nourrit même des imperfections du système, de son déséquilibre, c'est un cercle vicieux. C'est une lutte historique. C'est une lutte entre deux conceptions de l'Histoire si vous préférez. Entre le cosmos et le capital. Entre la spirale et la montre. Entre la spirale et la flèche du temps. Il n'y aura jamais aucun équilibre au sein de cette société capitaliste. La victoire contre l'Empire Ottoman, interprétée comme le signe évident que l'Histoire devait aboutir à l'apothéose des nations d'Europe du nord, nous a fait oublier la nature cyclique du temps. Il n'y a pas d'apothéose. Tout peut un

jour disparaître. C'est le mythe de la combustion spontanée, l'*ekpyrosis*. Tout peut disparaître et puis renaître. Par conséquent, « le passé n'est que la préfiguration du futur » comme l'écrit Mircea Eliade dans son livre *Le mythe de l'éternel retour*. « Tout recommence à son début à chaque instant. Le passé n'est que la préfiguration du futur. Aucun événement n'est irréversible et aucune transformation n'est définitive. » Ce que nous interprétons comme une phase historique de progression n'est qu'une dérivée sans signification certaine au bord d'un cycle qui nous dépasse. Une seule chose est sûre, la préhistoire c'est le futur ; Malte est à venir. La civilisation cinématographique est à venir, cette civilisation dont les traces ont été en partie effacées par ceux qui nous ont colonisés. Ils ont maintenu le peuple dans l'ignorance, en lui refusant tout accès à une éducation digne de ce nom, et en s'alliant avec l'Eglise pour détruire les rares personnes qui ont pris le risque d'essayer de nous libérer. Je pense particulièrement à Manwel Dimech. Manwel Dimech, le poète et philosophe maltais. Ils l'ont détruit, lui et sa famille. Manwel Dimech se battait pour l'éducation du peuple maltais. Manwel Dimech voulait que nous arrivions à nous affranchir de tous nos oppresseurs, politiques et religieux, pour sortir véritablement de la misère. Manwel Dimech, qui était né lui-même dans une extrême pauvreté et était passé par la case prison. Manwel Dimech qui en était sorti décidé à tirer notre peuple hors du puits où on l'avait poussé, hors de l'ignorance où on l'avait placé. A mettre en pièce le statut d'être de seconde zone, de simplet, de paysan colonisé qu'on avait créé pour nous, pour nous museler. Manwel Dimech qui rêvait d'une

autre vie pour nous, d'un autre destin pour notre île. Eh bien, qu'ont fait les Anglais ? Ils se sont alliés à l'Eglise pour le détruire, pour l'écraser sous leur botte. L'Eglise l'a tout d'abord persécuté et excommunié. Et puis les Britanniques l'ont forcé à l'exil. Ils lui ont dit : Dehors ! Allez, vous partez ! On ne veut plus de vous ici ! Dehors, quittez votre pays ! Choisissez-en un autre. Allez, Dimech, choisissez ! Il a choisi l'Egypte. Il est parti. Mais ils ont continué à le persécuter. Ils l'ont persécuté jusqu'en Egypte. Ils l'ont fait arrêté et emprisonné. Ils l'ont détruit, écrasé, broyé. Les Anglais, alliés à l'Eglise, ont détruit Dimech, l'ont écrasé sous leur botte, alors qu'exactement à la même période ils étaient en train de tout faire pour faire mentir l'histoire, de détruire toutes les preuves qui menaient à l'origine des temples maltais, de les passer à la broyeuse idéologique ; pour empêcher quiconque d'écrire une autre histoire de l'Europe. Pour empêcher quiconque de rêver d'un autre projet européen. Ils n'ont pas détruit que Dimech. Ils ont détruit l'Europe. Et ils ont dénié au peuple maltais le droit d'avoir une histoire, une culture, une conscience. Après Temmi Zammit, plus aucun archéologue maltais n'a eu le droit de faire de fouille à Malte, vous vous rendez compte ! La religion elle-même s'est fait hypnotisée par l'idée de progrès, de supériorité ; notre Eglise s'est transformée en un outil de pouvoir, notre Foi a été utilisée à des fins politiques. Tout le monde s'est fait avoir, *every body got tricked*. Il faut se rappeler ici les dernières paroles postées par Daphne Caruana Galizia sur son blog juste avant d'être assassinée : « *There are crooks everywhere you look now. The situation is*

desperate. » « Il y a des escrocs partout où vous regardez maintenant. La situation est désespérée. »

Toute la salle se mit à taper des pieds, à hurler : « *Crooks! Crooks! Crooks!* ». Des pintes furent lancées en l'air. Mizzi protégea Monchhichi. L'ambiance était électrique.

Et c'est à ce moment-là, alors que ça aurait dû attirer mon attention depuis le début, mais ce n'était pas évident dans ce contexte, et dans cet éclairage ou plutôt c'est absence d'éclairage au cœur de cette salle obscure paradoxalement baptisée *City Lights* : c'est à ce moment-là que je m'aperçus que Monsieur Triste portait un gilet jaune.

– Vous... à Malte... des gilets... jaunes...

Je regarderai en direction du bar. Et je vis alors la punkette bretonne enfile à son tour le désormais célèbre veston jaune fluo.

– La disparition de Dimech c'est la disparition du peuple Maltais c'est la disparition de l'île de Malte. C'est la disparition dont je tire toute ma Tristesse. C'est l'histoire d'une Tristesse qui est celle de mon île. C'est l'histoire d'une Tristesse qui est celle de mon île qui est pourtant comme le vagin de Dieu qui est pourtant comme l'origine de la lumière. C'est l'histoire que je voulais vous raconter. Nous autres Maltais avons eu une occasion de nous libérer. Avec Dimech et la découverte des temples de Tarxien et de l'Hypogée, nous avons eu une occasion en or de nous libérer du joug des colons Anglais et de nous réapproprier notre histoire – notre préhistoire – et de nous libérer de tous les *mauvais prêtres* qui nous ont tenus dans l'ignorance pendant des siècles. Vous n'avez qu'à voir à Tarxien.

Juste en face de l'entrée des temples. Juste en face. De l'autre côté de la rue. Que trouve-t-on ? L'entrée du M.U.S.E.U.M.

– Le Museum ? Un musée ? demandai-je.

– Non, Patrick. Une secte. Une secte très populaire à Malte depuis le début du XX^{ème} siècle. Appelée à l'origine Société de la Doctrine Chrétienne puis rebaptisé M.U.S.E.U.M, un acrostiche signifiant : « *Magister utinam sequatur Evangelium universus mundus !* ». Et dont la signification est : Maître, puisse le monde entier suivre l'Évangile. Cette secte a été fondée par Georges Preca, surnommé « Dun Ġorġ » considéré dans les classes populaires comme le « second apôtre de Malte », après saint Paul. C'est le deuxième saint maltais après saint Publius, premier chrétien d'occident. Il est devenu très populaire parmi les ouvriers et parmi les femmes, qu'il fut le premier à faire sortir de leur foyer pour aller évangéliser autour d'elles. L'ordre fut fondé en 1907. En 1910, furent créées les sections féminines. George Preca écrivit lui-même un livre de prières devenu la seconde bible de l'ordre et intitulé *The Watch (La Montre)*. En plus de la messe et de la communion, les membres devaient prier si possible toutes les quinze minutes. En utilisant le livre de George Preca, ou sa *Montre*, si vous préférez. Les membres de l'ordre se devaient en outre de porter des vêtements modestes, de vivre dans la simplicité et de se réunir plusieurs heures par jour afin d'aller à leur tour former les autres. Plusieurs centres furent ainsi ouverts dans quelques paroisses de l'île de Malte. Et notamment celui qui ouvrit juste en face de la porte d'entrée des temples de Tarxien. Vous croyez que beaucoup de Maltais osaient aller se balader dans les temples à la vue de l'Ordre, alors

qu'il avait gagné le respect de l'île où il était présent dans plus de 45 villes et villages ? Et c'est sans parler des Maltais eux-mêmes qui aimaient à se surveiller entre eux depuis leurs très célèbres balcons fermés construits en bois peints qui constituaient comme une armée de mirador ouverts sur les rues et sur les temples. A Malte, tout le monde surveille tout le monde. Combien d'esprits libres auront osé braver le regard de l'île sous contrôle pour aller visiter ces temples ? Combien ? Évoquant George Preca, premier saint canonisé de Malte, le Pape Benoît XVI, le 18 avril 2010 lors de son voyage apostolique, rappela « son infatigable travail de catéchèse, inspirant aux jeunes comme aux anciens un amour pour la doctrine chrétienne et une profonde dévotion pour le Verbe de Dieu incarné. Il constitue un exemple que je vous recommande de suivre », déclara-t-il. Et en effet, beaucoup ont suivi son exemple. Beaucoup, parmi les classes populaires, ont suivi son exemple. Beaucoup, parmi les classes populaires à Malte, ont suivi son exemple. L'ordre fut créé en 1907. Tenez-vous, bien. L'ordre fut créé en 1907, l'année même où Temmi Zammit fut chargé de diriger les fouilles de l'Hypogée. C'est le père jésuite Manwel P. Magri qui en avait jusque-là la direction. Celui-ci avait décidé d'excaver le deuxième niveau. Il ne pouvait pas intervenir sur le niveau supérieur parce que c'était encore à ce moment-là une propriété privée. C'est à cette époque que ces hommes investirent le site et dispersèrent les ossements en rendant impossible toute interprétation des éventuels rites d'inhumation qui y avaient eu cours. Je sais que vous n'aimez pas le cinéma, Patrick, mais au *City Lights* on est tous fans d'*Indiana Jones*

alors permettez-moi de vous dire que là c'est du pur, mais alors-là du pur *Indiana Jones*, du très pur, du très très pur, alors oui là c'est du pur *Indiana Jones*, attention les yeux Monsieur Méliès ! L'année où Preca crée sa société de la doctrine chrétienne connu sous le nom de M.U.S.E.U.M. le père Manwel Magri, chargé lui par le Museum mais cette fois-ci le vrai Museum, le Musée, le Musée d'Archéologie de la Valette, de fouiller l'Hypogée qui a été découvert quelques années auparavant mais dont la découverte est restée secrète, le père Manwel Magri, est envoyé en mission à Sfax où il décède mystérieusement sans avoir rédigé le rapport de ses fouilles. Oui, vous avez bien entendu, il décède mystérieusement le père Magri ! Et c'est à ce moment-là qu'on désigne Themistocles Zammit pour poursuivre les fouilles. M.U.S.E.U.M vs Museum ! La Montre et la Spirale ! *The Watch vs The Spiral* ! Si c'est pas un *Indiana Jones* ça. Si c'est pas un *Indiana Jones* ça, je sais pas ce que c'est. Manwel Magri meurt à Sfax. Temmi Zammit reprend les fouilles qu'il ne pourra poursuivre que jusqu'en 1911, date à laquelle ce sera au tour d'un autre Manwel, Manwel Dimech de connaître le mauvais sort : il sera persécuté par l'Eglise puis excommunié.

La salle devint comme folle ; des huées, des sifflets, des insultes en Maltais ; de la colère, une colère mystique.

Tout le public se recouvrait petit à petit de jaune, les spectateurs, les uns après les autres, enfilèrent des gilets de signalisation.

Je comprenais où la Tristesse voulait en venir. Le Che du Ciné motivait ses troupes. Il récrivait l'histoire, il préparait un tout nouveau film. A Malte, ça promettait de faire beaucoup de

bruit. Oh oui, ça c'était sûr, ça promettait de faire beaucoup beaucoup de bruit. A Malte, oui, ça c'était sûr, ah oui, sûr à 100%, à 200% même, à 100 millions de %, ça c'était sûr de sûr de chez sûr, à Malte, ça allait cartonner au box-office, le film de Monsieur Triste, le film de sa tristesse transformé en action, en film d'action, ça allait cartonner, ça oui, ah ça oui, ah ça oui c'était le carton assuré, avec un tel titre et un tel casting, tu parles, ça allait tout défoncer le film d'Albert Z comme Zorro, ça allait être le succès de siècle : *Le Faucon Maltais en gilet jaune*.

Tout un programme !

Depuis quand n'y avait-il pas eu de révolte à Malte ? Depuis quand ? Il était question de la dernière grande insurrection maltaise dans le roman *V*. Dans l'épilogue, Pynchon revenait sur les moments qui ont précédé les grandes émeutes de la faim de 1919.

1919.

Un siècle.

1919-2020.

Cela faisait tout juste un siècle. Cela faisait un siècle que les Maltais n'avaient pas bronché.

Franchement, c'est top, là. Au milieu des premiers gilets jaunes maltais de l'histoire. Ah franchement c'est top ! Ah ça c'est top ! Ah oui, là, carrément top ! Top of the pop ! Là, c'est sûr c'est parfait pour composer un nouvel hymne à l'Europe, ah oui, pour composer c'est tip-top ! Et pour décomposer aussi ! Ah oui, là c'est sûr, pour décomposer ça va décomposer !

Nouvelle diapo intitulée : « De Evans à Evans ».

Le Che Tristessa reprit.

– Nous avons été dépossédé de notre île. Nous avons été dépossédé de notre histoire. La chercheuse indépendante Lenie Reedjik, dans son livre *Sirius, the Star of the Maltese Temples*, a mis le doigt sur quelque chose d'essentiel. Le rôle des archéologues anglais et allemands dans la mystification de la préhistoire maltaise. Les Anglais et les Allemands ont tout fait pour empêcher les Maltais d'enquêter sur leur préhistoire et d'en savoir plus sur les temples. Lenie Reedjik raconte comment les archéologues ont été influencés par l'idée selon laquelle tout est parti de la Grèce, selon laquelle toute la civilisation européenne trouve son origine en Grèce, en Crète notamment, pour après se répandre et se développer en Europe en suivant un progrès linéaire qui fait bien sûr à l'époque, au début du XX^{ème} siècle, de l'Angleterre et de l'Allemagne les maîtres de cette histoire, qui trouverait en eux son point Oméga. Deux archéologues anglais se sont chargés tout particulièrement de tout mettre en oeuvre pour que les découvertes faites à Malte n'aillent pas à l'encontre de cette version de l'Histoire. Ils portent curieusement le même nom alors qu'ils n'ont pas de lien de parenté, ce qui vous fera sans doute penser à quelqu'un.

Monsieur Triste me lança un regard amusé.

– Je veux parler de John Evans, dont le patronyme n'a pas été un obstacle pour lui, au contraire, puisqu'il continua avec brio dans les années cinquante le travail entamé au tournant du XX^{ème} siècle par Sir Arthur Evans, archéologue anglais à qui l'on doit la découverte du palais de Knossos en Crète, et l'allemand Albert Mayr, historien spécialiste de la période classique. Les deux intellectuels nord-européens partageaient la même idée.

« Ils parlaient le même langage, explique Lenie Reedjik, et, mieux, ils partageaient les mêmes visées philosophiques au sujet de l'histoire culturelle de l'humanité – le vieux concept kantien de progrès, remis au goût du jour et dopé par le courant du darwinisme social très populaire au XIX^{ème} siècle parmi les cercles intellectuels du nord de l'Europe. » Et un cercle en particulier, un club, actif en 1864 et 1893 : le Club X. Fondé par le très libéral scientifique Thomas Henry Huxley. Surnommé le "Bulldog de Darwin".

– Le Club X ? Un autre Club ? Vos ennemis jurés ?

– L'influence des idées de ce Club X a été décisive en Europe. Il a été fréquenté par Sir Arthur Evans lui-même, l'archéologue qui grava une fois pour toute dans le bronze, c'est le cas de le dire, que le peuplement de Malte et la construction des temples dataient de l'âge de Bronze, en niant toutes les autres versions de l'Histoire. Et en minimisant par avance toutes les découvertes qui seraient faites plus tard.

– Mais comment s'y sont-il pris ?

– C'est très simple. Quand ils se sont aperçus qu'ils ne pourraient plus masquer de nouvelles découvertes allant à l'encontre de leur idéologie, ils ont inventé un mythe. Un mythe que l'on pourra résumer par : "Malte, une île isolée." Des livres ont commencé à paraître en Angleterre décrivant Malte comme une île coupée du monde, isolée au milieu de la mer méditerranée. Alors qu'elle a toujours été le contraire. Alors que Malte a toujours été au carrefour de toutes les civilisations.

– Mais dans quel but ont-ils tenu à donner cette vision de l'île ?

– Pour s’assurer que quand bien même on arriverait à prouver qu’une civilisation s’étaient développée à Malte dans la préhistoire bien avant l’apparition de la civilisation grecque, il serait entendu que la culture de celle-ci n’avait eu aucun écho en-dehors de l’île, aucune influence sur le reste de l’Europe. Comme si elle n’était qu’un caprice de l’Histoire, une anomalie dans un système bien huilé. Ces intellectuels ont horreur de l’anomalie, pour eux, le mouvement de ce qu’ils appellent Histoire décrit une ascension vers eux-mêmes, entamée depuis les Grecs. Ils n’ont que ça à la bouche : la Grèce, la Grèce, la Grèce. La Crête, la Crête, la Crête. La civilisation grecque. La démocratie grecque. La mythologie grecque. C’est bien, la Grèce, vous comprenez. C’est bonça, la Grèce. C’est blanc. C’est au sud, mais pas trop. C’est parfait, vous comprenez. Pour un début, c’est parfait. Pour le début d’un conte de fée, c’est parfait. Pour débiter cette belle histoire dont le but est le grand singe blanc perdu dans la grisaille de l’Angleterre ou les vapeurs industrielles de l’Allemagne, le grand singe blanc dans la blancheur du pouvoir, à la tête d’un Empire, à la tête de l’Histoire, vous comprenez ? C’est bien la démocratie grecque, ça passe bien.

– C’est vrai, dis-je, même les gilets jaunes en France sont à fond là-dedans. Ils sont à fond dans la démocratie grecque. Ils voudraient y revenir. Via le R.I.C., le Référendum D’Initiative Citoyen et la nomination aléatoire du parlement. Leur maître à penser à eux s’appelle Etienne Chouart. Il est obsédé par la démocratie Grecque. Mais alors là complètement. Alors là, oui, complètement, mais vraiment complètement obsédé par la

démocratie grecque. Il est complètement vraiment totalement mais alors, oui, là c'est sûr, complètement totalement vraiment mais vraiment obsédé par la démocratie grecque le mec, alors là oui c'est sûr, y a pas un mec plus obsédé que lui, y a pas un mec plus totalement vraiment mais vraiment vraiment obsédé par la démocratie grecque que ce mec-là, que cet Etienne Chouart.

– Tout le monde veut se réapproprier les gilets jaunes ! s'exclama le Che Tristessa. Tous les intellectuels, tous les politiques ! Je peux vous dire qu'ici nous ne nous laisserons pas faire ! Ici, nous sommes plus jaunes que jaunes ! Ici vous avez à faire aux Chevaliers de l'Ordre de Saint-Jaune !

– Chouart, *Bonsoir* ! s'exclama à son tour un homme, en Français, dans le public. Étienne Chouart est un résumé à lui tout seul de la schizophrénie française. Mère très à gauche qui travaille pour la revue *Tel Quel* de Sollers. Père très à droite, ingénieur en urbanisme. Et lui, qui milite depuis longtemps pour qu'on tire au sort parmi les Français les personnes qui seraient chargées de réécrire la Constitution. Pour qu'on redonne le pouvoir au Français via le Référendum d'Initiative Populaire. Belle réussite. Maintenant c'est le Robespierre en gilet jaune. Du genre à citer des philosophes grecs entre deux exécutions. Quand il passe à la télé, on voit un prêtre zombie, doux, prônant un égalitarisme d'une naïveté apocalyptique. Quelqu'un qui aurait sans doute fait un très bon prêtre mais a raté sa carrière et s'est retrouvé professeur de gestion au lycée Marcel Pagnol à Marseille. Écartelé entre la tradition catholique et la tradition révolutionnaire française. La France est bipolaire. Sa structure même est bipolaire. C'est ce que nous avons démontré

avec mon camarade démographe Hervé Le Bras dans notre livre *Le mystère français*.

Le mystère Français. Je connaissais ce livre. Il avait fait parlé de lui à l'époque. Mais alors ?... Ce Français dans le public du *City Lights* c'était donc... Emmanuel Todd... Le sociologue au ton volontier provoc' qui faisait régulièrement la tournée des plateaux télé en France... Qu'est-ce qu'il faisait à Malte ce con ?

– La France est divisée. Tendue entre deux fronts anthropologiques et religieux : une tradition catholique autrefois fidèle à l'idée de hiérarchie à l'ouest (Gironde, Bretagne) et à l'est (Alsace, Franche-Comté), et une tradition libérale et égalitaire, qui fut à l'origine de la Révolution Française de 1789, au nord (Bassin parisien) et au sud (en Provence). Comme on l'a démontré, à l'aide d'un travail de cartographie très détaillée, la France est tiraillée de manière souterraine par cette opposition entre deux traditions liées à des structures familiales différentes. Son coeur libéral, affaibli, est aujourd'hui détruit et la périphérie est dominante.

– Il y a donc une tradition libérale en France ? lui demandai-je.

– Il faut se méfier du mot. Les Anglais ont inventé le libéralisme. C'était une philosophie au départ. Pas qu'une vision économique. L'un des penseurs libéraux les plus influents du XIX^{ème} siècle s'appelle Stuart Mill.

– John Stuart Mill, précisai-je. Je le connais très bien. Il est enterré à Avignon ! J'ai habité trois ans à côté de sa tombe. Quand j'habitais extramuros. J'habitais juste à côté du

cimetière Saint-Véran. Je m’y promenais souvent. C’est le seul vrai grand parc boisé de la ville.

– Alors vous devez savoir que Stuart Mill a été un penseur féministe et a publié en 1869 un livre intitulé *De l’assujettissement des femmes* où il réclamait qu’on leur accorde le droit de vote.

– Je sais qu’il a atterri à Avignon parce que sa femme était malade et que, pour survivre, on lui avait prescrit : le sud. Du coup, elle est morte. Et lui est resté.

– Elle aurait peut-être mieux fait d’aller au sud-ouest, là d’où venait La Valette d’ailleurs. Dans *Le mystère français*, nous abordons le cas particulier de l’avancée majeure des femmes dans l’éducation dans les zones auparavant de tradition catholique comme l’ouest et la Bretagne. Contre tous nos préjugés, il n’est pas exclu qu’il y ait un lien ici entre féminisme et catholicisme. D’ailleurs, sous la III^{ème} république on craignait que les femmes s’allient à l’église pour prendre le pouvoir. C’est la raison pour laquelle on a attendu jusqu’en 1944 pour leur accorder finalement le droit de vote.

Les paroles du sociologue me laissait songeur. Je mis deux doigts dans ma bière posée sur le piano derrière moi et j’allais comme pour me baptiser mais je me repris. A Malte, un Français comme moi passerait toujours pour un *incorrigible*, pourtant, c’est vrai, sur cette île, je me sentais parfois comme un chat de gouttière tenté par l’aventure du catholicisme romain.

– Mais la phrase la plus importante du *Mystère français* reste la toute première, celle qui ouvre notre livre : « La France ne se sent pas bien. »

– La France ne se sent pas bien... Oui, ça, c'est le moins qu'on puisse dire, dis-je en rigolant.

– Une France, qui, je nous cite, « apparaît aussi optimiste dans ses comportements inconscients qu'elle apparaît consciemment pessimiste. » Une France fracturée, divisée. Bipolaire. Qui se déteste.

– Vous croyez vraiment, lui rétorquai-je, considérablement sceptique, que les gilets jaunes sont inconsciemment optimistes, inconsciemment super *happy*? Vous croyez que les *white trash* Français respirent intérieurement l'optimisme, la joie de vivre ? Que, dès qu'on a le dos tourné, ils enfilent des colliers de fleurs ?

– *White trash* ?

– *White trash*, petits blancs, détritrus blancs, laissés pour compte de la blancheur.

– Vous devriez vous méfier de ces catégories, Monsieur Méliès. Spécifiquement américaines, elles décrivent un certain type de dénuement dans un certain type d'espace-temps ; le sud profond, les vastes étendues américaines ; on dit parfois que Kurt Cobain est une figure *white trash* mais ce n'est que de manière subliminale ; en tout cas ces catégories sont difficilement transposables en France, d'autant que notre socle est catholique et celui de l'Amérique protestant. Si vous tenez à cette expression, dites plutôt *yellow trash*.

– *Yellow trash* ?

– La faiblesse d'une catégorie comme celle de *white trash* c'est qu'elle rassemble des individus dont la particularité première est d'être non-rassemblables, d'avoir été atomisés,

d'avoir perdu tout lien avec les autres, avec la société, d'être des particules élémentaires particulièrement isolées, désintégrées.

– Et les *yellow trash* ?

– Les *yellow trash* ont décidé de se rassembler eux-mêmes et de porter le même gilet. Un gilet *cheap* par excellence. Dont la loi leur avait imposé l'achat et l'usage en cas d'accident de la route. En gros ils ont converti une serpillière en chasuble.

– Ce sont des moines ?

– Le coeur de leur mouvement est issu des régions où, si l'on suit la dynamique mise à jour dans notre *Mystère français*, une ancienne tradition catholique est encore à l'oeuvre mais dans une version zombie.

– Un catholicisme zombie ?

– Regardez leur philosophe, Etienne Chouart. C'est pas un zombie par hasard ?

– Euh... Excusez-moi, nous interrompit tout en délicatesse Monsieur Triste, qui en avait profité pour aller chercher deux pintes, une pizza et des pastizzi au bar. Mais c'est ma conférence je vous rappelle, alors j'aimerais bien reprendre où j'en étais si ça ne vous dérange pas vous autres Français. Je vous rappelle qu'après la prise de pouvoir de Napoléon en 1798, la France n'est restée maîtresse de l'île que deux ans, alors si vous croyez que vous allez m'emmerder pendant deux heures ! La France ne se sent pas bien ? Avalez-moi ça et on en reparle.

Monsieur Triste se goinfra de pastizzi. Je fis de même. Emmanuel Todd en profita pour terminer sa démonstration.

– A l'inverse on serait assez logiquement amené à se demander comment les Maltais font pour se sentir aussi bien.

Malte se sent bien. C'est indéniable. Au milieu du chaos. Malgré tous les bouleversements en cours. Malte se sent bien. Malgré l'explosion de Daphne Caruana Galizia. Malte se sent bien. Jusqu'à quand ? Le paradoxe est énorme. La France, pays de culture égalitaire qui a fait la révolution, plutôt deux fois qu'une, s'est affranchi de la religion, a conquis sans cesse de nouvelles libertés morales, pays des droits de l'homme où tout semble permis : La France ne se sent pas bien ! Et Malte ? Malte, petit rocher-nation où la tradition religieuse est encore extrêmement forte et encore bien vivante - mais jusqu'à quand ? - Malte se sent bien.

– Il faudrait écrire *Le Mystère Maltais*, dis-je soudain, les dents pleines de pastizzi.

– Mais c'est ce que je fais, Monsieur Méliès, c'est ce que je suis en train de faire. Les Anglais ont inventé le libéralisme et puis l'ont exporté, poursuivit-il. C'est pourquoi les Maltais ont autant de facilité avec cette vision de l'économie, Malte a été une colonie anglaise. Peut-être que le futur de l'Europe se joue à Malte, où une greffe venue du nord tente de prendre sur le pays le plus méridional de l'Union ; drôle d'histoire. Malte entre dans une nouvelle phase, connaît une nouvelle métamorphose, un boum économique sans précédent, lubrique, dément, qui peut déboucher autant sur une apocalypse que sur une renaissance, mais les deux sont liées, les deux sont liées au dévoilement, à la révélation d'une vérité.

– A moi de vous révéler une vérité ! s'exclama le Che Tristessa. On ne se sent pas bien ! A Malte, on ne se sent pas bien ! Mais alors là pas bien du tout ! Non, à Malte, Messieurs les

Français, à Malte, on ne se sent pas bien du tout du tout ! Mais où en étais-je ? Ah oui, l'influence des idées du Club X. L'influence des idées du Club X, fondé par Thomas Henry Huxley, le "Bulldog de Darwin", a été décisive en Europe. Ils ont tout fait pour minimiser les découvertes faites à Malte. Tout ça pour couvrir le fait que l'idée de progrès est une fiction créée par des intellectuels du nord de l'Europe à la fin du XIX^{ème} siècle ! Le progrès n'existe pas, déclara le Faucon Maltais. C'est exactement ce que m'a fait comprendre le propriétaire du château de Calberte dans les Cévennes, dans le sud de la France, que j'ai rencontré alors que j'étais en repérage avec le Club. Le journaliste Michael Goldfarb, qui a eu l'occasion de visiter lui aussi le château, en fait le récit dans un reportage saisissant paru dans le *New York Times* l'année dernière⁸, je cite : « Les premières couches étaient plates et avaient été découpées par des maçons de telle sorte qu'elles s'emboîtaient sans effort avec très peu de mortier. [Le propriétaire] m'a demandé de regarder un peu plus haut. Les pierres étaient plus petites et arrangées de manière plus hasardeuse. Sa théorie était que les ouvriers qui avaient construit le château avaient des compétences très avancées en maçonnerie. Mais au fil des siècles, alors que la région était touchée par la guerre, la peste et l'effondrement économique, ces compétences avaient été perdues. Les derniers ouvriers qui avaient agrandi le château ne connaissaient tout simplement pas les techniques avancées de la taille de pierre. La couche supérieure des murs où se trouvaient les pierres les plus minuscules était faible, plus facile à percer et les murs

⁸ "The lesson of the Château de Calberte", *New York Times*, 19/07/2018, <https://www.nytimes.com/2018/07/19/opinion/chateau-de-calberte-france-history.html>

s'effondraient encore et encore jusqu'à ce que les lieux soient abandonnés. Comprenez-vous pourquoi je vous raconte cette histoire ? [...] Le progrès humain n'est pas un processus à sens unique. Nous pouvons oublier comment construire des choses. Nous pouvons revenir en arrière et en avant [...] »

Et c'est à ce moment-là que je me souvins de ce que m'avait dit Monsieur Triste au début de la soirée avant de devenir le leader du futur des gilets jaunes maltais ou l'inverse. Il m'avait dit habiter au château de Roussan à Saint-Rémy de Provence. C'était le comble quand même : un chatelain gilet jaune. M'avait-il menti ? Que ferait un révolutionnaire dans un château en Provence ? Virulent comme il l'était désormais sur la scène du *City Lights*, j'ai du mal à l'imaginer en train de parader en mangeant de la tapenade au milieu d'une assemblée de *cougars* provençales.

– « Et, bien sûr, poursuivit le Chatelain Jaune, ce n'est pas juste l'innovation technologique qui peut revenir en arrière. Les sociétés peuvent aussi oublier les innovations sociales et politiques qui leur ont permis de s'épanouir. »

L'assemblée des gilets jaunes maltais était bandée comme un taureau prêt à en découdre avec Zeus lui-même ; Zeus qui, c'était bien connu, dans la mythologie, s'était métamorphosé en taureau pour pouvoir approcher une jeune-fille très timide, oui très très timide, ça c'est sûr très très très timide, une jeune-fille très très très farouche, qui fuyait sa compagnie et s'appelait... Europe.

– Le XX^{ème} siècle à Malte est un *cauchemar éveillé* dont on a l'impression de sortir enfin grâce à un boum économique sans

précédent. A quel prix ? Au prix de la disparition de Malte. Déjà son corps, massacré par la guerre en 40. Et aujourd'hui son âme. Adieu, mon île. Adieu, mon île. Adieu, mon île. Tout est chaos. Tout est béton, *business*. Tout est gentrification, inégalité. Tout est avidité, violence. Tout est vide. Vide et froid. Sans amour. Mais quelque chose s'en vient. Oui quelque chose s'en vient. Je le sens et vous aussi n'est-ce pas ?

Je reniflai.

*Cela sent la pizza, la Cisk, les pastizzi
Si c'est ça le monde qui vient je dis oui*

Je posais mon flow.

– Et ça sent aussi... Monsieur Triste renifla à son tour. Et ça sent aussi... la... la *Bajtra* ! La liqueur de figue de barbarie ! De la *Bajtra*, s'il vous plaît ! De la *Bjatra* !

Je sens que de la Bjatra s'en vient !

Je fumerais bien un cigare, tiens !

Il posait son flow lui aussi, il rappait, le Che Guevara Zammit.

Dans ma tête, *V.*, de nouveau. Comme si le message ne voulait plus s'arrêter d'en jaillir à présent, comme si Thomas Pynchon tenait le tuyau dans ses mains, dans ses multiples mains, et arrosait La Valette de son message, dans tous les sens, comme si tous les sens de *V.* étaient vomi, comme si son *V.* tournait dans tous les sens comme la roue de l'Histoire.

Dans le roman, Fausto Maijstral, père de Paola et auteur de la longue lettre du chapitre XI, écrivait dans son journal intime, dont il divulguait des extraits à sa fille : « Malte est un nom féminin et un nom propre. Les Italiens, d'ailleurs, tentent de la déflorer depuis le 8 juin. Elle est couchée sur le dos, au milieu de la mer, morne ; une femme immémoriale. Ouverte aux orgasmes explosifs des bombes mussoliniennes. Mais son âme n'a pas été touchée ; elle ne peut l'être. Son âme c'est le peuple maltais qui attend, qui ne fait qu'attendre, au fond de ses crevasse et de ses catacombes, vivant et doué d'une force inerte, plein de Foi en l'Eglise de Dieu. Qu'importe alors cette chair ? Elle est vulnérable, une victime. Mais ce qu'était l'arche de Noé, l'inviolable ventre de notre rocher maltais l'est pour ses enfants. Quelque chose qui nous a été donné pour nous récompenser de notre respect filial et de notre constance, enfants aussi de Dieu. »

Mes premières interrogations me revinrent.

Quel est le secret de ce paradis ?

D'où vient la beauté de cet OVNI ?

Que se cache-t-il

Dans le ventre de l'île ?

On avait l'impression que quelque chose s'était réveillé à l'intérieur de l'île. Derrière la Tristesse, un esprit ancien hurlait sa colère. C'était là que tout avait commencé, c'était peut-être là que tout recommencerait ; ou que tout trouverait sa fin.

– L'île est le trésor, Patrick. L'île est le trésor. L'île est le trésor, Patrick. L'île est le Trésor.

– Comment ? Vous pouvez répéter.

– Je vous dis que l'île est le Trésor.

– L'île est le Trésor ?

– L'île est le Trésor. L'île est le Trésor, Patrick. On raconte que dans l'Arche d'Alliance, aux côté des Tables de la Loi de Moïse, auraient été placées une ou plusieurs autres pierres, des pierres sacrées, venant de temples détruits ou disparus, dédiés à d'anciens cultes. Il y a fort à parier que l'une de ces pierres venaient des temples maltais. Oui, peut-être l'une des pierres qui en constituaient les toits. Ces toits ont disparus. Et nos lois aujourd'hui ne nous protègent plus. Il est temps d'écrire de nouvelles lois et de poser la première pierre d'un tout nouveau projet collectif. Chers Chevaliers de Saint-Jaune, ce soir, si vous le voulez bien, gravons ces lois, gravons ces lois dans notre esprit avant que tous ensemble nous ne les gravions définitivement dans la chair de l'île ; ces lois les voici :

1) Toute entreprise basée à Malte paiera un impôt en fonction de ses revenus ici et à l'étranger ; les paradis fiscaux seront considérés comme des crimes contre l'humanité.

2) Cet impôt sera investi dans l'éducation qui inclura une très grande part d'éducation à l'image et au cinéma ; nous déclarons que l'avenir de l'éducation c'est le cinéma.

3) Toutes les églises, oui toutes les églises, oui, vous entendez bien, toutes les églises seront transformées en cinéma, oui, vous entendez bien : toute les églises, je dis bien toutes les églises, toutes les églises seront transformées en cinéma ; et ces cinémas seront entièrement gratuits, financés par l'impôt.

4) Et enfin, nous demandons à Monsieur Patrick Méliès ici présent de refuser la mission qui lui a été assignée, de refuser de composer un nouvel hymne européen ; et à la place, le jour de la finale de l'Eurovision à Malte, de porter nos revendications sur le devant de la scène.

– Je veux bien, dis-je, mais un Chatelain en jaune c'est quand même bizarre, non ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous m'avez bien dit que vous habitiez au château de Roussan, à Saint-Rémy-de-Provence, n'est-ce pas ?

– Oui, mais le château de Roussan, Patrick, ce n'est pas mon château.

– Ce n'est pas votre Château ?

– Non, c’est un hôtel aujourd’hui. Une chambre a été mise à la disposition de notre Club. Nous travaillons sur notre premier long-métrage. C’est moi qui me charge de l’écriture du scénario. On peut d’ailleurs remercier Johnny Ventura d’être venu ce soir, dit-t-il en cherchant celui-ci dans le public mais en ne l’y trouvant pas. On peut l’applaudir car c’est lui qui finance les actions et les projets du Club, merci à toi, merci pour ton soutien Johnny.

Tout le monde applaudit Johnny.

– Vous êtes scénariste ?

– Non, à vrai dire, pas du tout.

– Vous n’êtes pas scénariste ?

– Non, je suis prêtre.

Silence.

– Pardon ?

– Je suis prêtre, confirma-t-il.

– Vous êtes prêtre ?

– Oui, je suis prêtre.

– Vous êtes prêtre et vous faites dans le cinéma ?

– Oui, je suis un prêtre cinématographique.

– Vous vous prenez pour...

– Pour qui ?

Je gardai le silence.

– Pour Martin Scorsese ? Qui voulait être prêtre avant de devenir réalisateur ? Vous voyez, Patrick, vous en savez plus sur le cinéma que vous ne voulez bien l’avouer.

– Et vous aussi vous allez réaliser un film ?

– Oui, *La Mort d'Europe*. Inspiré du destin tragique de Diane-Élisabeth de Roussan, connue aussi sous le nom de Diane de Joannis de Chateaublanc, Marquise de Ganges, qui fut propriétaire du château. Cette histoire est devenue très célèbre. Un vrai film noir. La jeune et jolie Diane, qui passait pour l'une des plus belles filles du royaume de France, a été assassinée par son mari et ses deux beaux-frères.

– Au château ?

– Dans celui du Marquis de Ganges en réalité. Mais dans notre film, cela se passe au château de Roussan. J'étais en train de travailler sur la scène du meurtre quand j'ai été contraint de rentrer à Malte. Un fait divers sordide. Une triste affaire d'héritage. Une bien triste affaire. Oh oui, ça c'est sûr, une bien triste affaire. Une bien triste histoire.

– C'était donc ça l'histoire que vous vouliez me raconter ?

– Oui, c'était l'histoire de Diane.

– Alors pourquoi ne me la racontez-vous pas ?

– Vous voulez vraiment que je vous la raconte ?

– Mais oui !

– Vous en êtes sûr ?

– Comment ça si je suis sûr ? Mais oui ! Mais oui ! Bien sûr que je suis sûr ! Bien sûr que je suis sûr ! Sûr de chez sûr que je suis sûr ! J'attends ça depuis le début de la soirée ! Ça fait même tout un roman que j'attends ça ! Tout un roman ! Alors si je suis sûr ? Mais je n'attends que ça, moi !

– Bon... Eh bien, si vous y tenez. Si vous y tenez, ma foi. Mais je vous préviens d'avance : c'est une histoire triste.

– Ah bon, sans blague ?

– Alors on y va ! Musique !

La Tristesse alluma un cigare ; silence dans la salle.

J’attendais la musique.

Tout le monde attendait la musique.

Mais non, rien.

Rien que le silence.

– *4 minutes 33*, vous connaissez cette composition, Patrick ?

– Ah oui, dis-je, c’est de John Cage. C’est une partition de 4 minutes 33 de silence.

– Eh bien, dit Monsieur Tristesse, c’est ce qui est en train de passer. *4 minutes 33* de silence, c’est le minimum. *4 minutes 33* de silence pour Diane, pour l’Europe, pour Malte, pour le peuple Maltais, *4 minutes 33* de silence c’est le minimum.

Le silence au *City Lights*. 4 minutes 33 de silence.

Un silence pesant.

Comme si nous étions au fond de la terre.

Comme enterrés dans le ventre de l’île.

Comme au fond de la nuit européenne.

Et c’est à ce moment-là, soudain, que les 4 minutes 33 de ce silence furent brisées par un cri puissant.

Et c’est à ce moment-là que Monchhichi se mit à hurler.

Monchhichi se mit à hurler mais alors là à hurler, à hurler comme une bête sauvage, à hurler comme le jour de sa naissance, comme la petite boule de chair tendre et violacée hurlante qu’elle était quand elle sortit du ventre de Mizzi.

Monchhichi se mit à hurler mais alors là à hurler, à hurler à la mort, à hurler comme un loup enragé hurlerait s'il était à Malte au milieu d'une réunion de gilets jaunes cinéphiles.

Monchhichi se mit à hurler mais alors là à hurler comme si c'était toute l'île qui hurlait à travers elle, comme si elle poussait son premier cri, je revis soudain Monchhichi sortant du vagin de Mizzi, se mettant à hurler.

Monchhichi poussait son premier cri.

L'île aussi.

Le cri primal.

Le cri primalte.

Le cri de Monchhichi.

Pendant un instant, tout se résuma à ce cri. A ce cri opposé à la nuit. Comme à 4h du matin six mois plus tôt.

Le cri primal.

Le cri primalte.

Le cri de Monchhichi.

Et c'est à ce moment-là que l'hippopotame se réveilla. Oui, l'hippo techno se réveilla soudain. Il n'était pas tout près mais il se réveilla, balançant la musique et les étoiles sur les murs du *City Lights*. Il était posé sur la table devant Mizzi, l'hippo techno, pas tout près, mais il détecta les pleurs de Monchhichi. Il n'eut pas de mal à les détecter, Monchhichi hurlait si fort qu'il n'eut aucun mal à les détecter, ses hurlements, pas de souci. L'hippo techno détecta les hurlements de Monchhichi et balança le son et la lumière, projetant ses étoiles filantes et ses navettes spatiales sous la forme d'une spirale qui imitait la forme de la galaxie sur les murs et au plafond du City Lights et jusque sur la

partie du mur qui servait d'écran si bien que ce que l'on regardait dans salle dorénavant ce n'était plus seulement un *Power Point* en gilet jaune mais un film de science-fiction, ou un *Power Point* de science-fiction tout aussi bien.

La musique de l'hippo techno retentit dans le cinéma, dont les murs se recouvrirent d'étoiles mouvantes, plus ou moins floues, comme celle du drapeau européen, et j'eus soudain de nouveau une vision. Sur la musique de l'hippo qui était un mélange de berceuses classiques dans leurs versions synthétiques et de sons de la nature comme le bruit du vent ou celui des vagues, je vis réapparaître une spirale dans le ciel du *City Lights*, une spirale grandiose où tourbillonnaient tous les mots de la fameuse Cantilène, une spirale où tourbillonnait la langue maltaise, que je ne savais pas parler mais qui se mit en mouvement au-dessus de moi comme pour m'aspirer, à nouveau, une spirale maltaise qui s'ouvrit au plafond comme elle avait dû s'ouvrir dans les temples maltais, comme elle avait dû s'ouvrir au coeur de l'Hypogée et je me laissai emporter dans le tourbillon, je me laissai emporter par la spirale, m'enfonçant dans le poème, m'enfonçant dans la cantilène comme si je m'enfonçais dans un trou noir avec tout le public du cinéma, comme si nous partions tous ensemble pour un voyage dans le temps, comme si nous partions tous ensemble pour un voyage vers le passé qui était en fait un retour vers le futur, comme si nous décollions tous ensemble à l'intérieur de l'île qui était comme un OVNI, comme une soucoupe volante, comme un vaisseau spatial dont le *City Lights* était le poste de commande, comme si l'espace-temps s'ouvrait soudain en une spirale

grandiose et que nous allions quitter ce monde, quitter cette planète, quitter cet univers, tout quitter. Quel pied ! Avec Mizzi ! Avec Mizzi et Monchhichi ! Avec Mizzi et Monchhichi à Malte ! Ah oui, alors là, oui, vraiment, quel pied !! Quel pied !!

3

Une grande explosion eut lieu dans la salle du *City Lights* vers deux heures trente du matin.

Une pluie de pastizzi en flammes arrosa tout le quartier. Le Club en avait commandé une centaine. Plus tard on apprendrait qu'aux pastizzi en feu s'étaient mêlés des morceaux de corps déchiquetés par l'explosion.

Une pluie de pastizzi et de gilets jaunes en flammes arrosa le quartier. Une pluie de pastizzi et de gilets jaunes comme des millions de confettis se répandit dans tout le quartier. Des millions de confettis de gilets jaunes et beignets plein d'huile se répandirent dans le ciel nocturne de La Valette comme en plein carnaval. C'était le carnaval ! Oui, c'était carrément ça ! C'était carrément totalement ça ! C'était le carnaval. C'était même le jour des morts.

Explosion de pastizzi. Et de gilets jaunes. Comme une pluie d'étoiles filantes. Oui on aurait dit la nuit des étoiles. C'était la nuit des étoiles là. C'était la nuit des étoiles filantes. Ah ça filait les étoiles, ah ça filait, ça filait vite là dans le ciel de Malte. On aurait dit l'Europe, on aurait dit le Brexit. On aurait dit le Brexit, le Frexit, tous les exit. On aurait dit tous les exit là dans le ciel ces étoiles. On aurait dit tous les exit qui s'excitaient là dans le ciel. Et qui pleuvaient comme si ça jouissait sur moi. Et qui explosaient de jouir, et qui jouissaient d'exploser. On aurait dit que l'Europe explosait dans ma tête. Oui, on aurait dit que l'Europe explosait là dans ma tête.

– Désolé, Jean-Claude, je ne vais pas respecter la *deadline* ; c'est mort. C'est la mort, Jean-Claude. Oui, ça c'est sûr, ça c'est sûr, à 100% sûr, à 200% même, ça c'est sûr, sûr de chez sûr. Là c'est sûr, sûr de chez sûr, oui, carrément sûr, oui là c'est mort. Là c'est vraiment mort.

J'étais sorti avec Mizzi pour essayer de calmer Monchhichi.

Monchhichi hurlait, hurlait plus fort que Moïse la Tristesse, hurlait plus fort que le Faucon de la colère, hurlait plus fort que l'île engloutie par elle-même.

Monchhichi hurlait et l'hippo techno ne la calmait plus.

Alors nous étions sortis, nous étions sortis avec Monchhichi, nous étions sortis dans la rue, dans l'air froid de l'hiver maltais, dans les rues vides et froides de La Valette, avec Monchhichi enrobée dans ses couvertures.

Et c'est à ce moment-là que le cinéma avait explosé.

La salle du *City Lights* explosa soudain, nous projetant en contre-bas, dans la rue en pente, avec Monchhichi dans sa poussette, Monchhichi dans sa poussette jaune abeille, qui se mit à dévaler la rue en pente, mais heureusement s'immobilisa contre la porte d'un restaurant quelques mètres plus loin.

Mizzi et moi nous relevèrent, sonnés, complètement sourds, mais mus par notre amour pour Monchhichi et pleurant déjà d'imaginer la retrouver blessé ou pire... mais le pire avait été évité, Monchhichi était là, quasi souriante à vrai dire ; elle ignorait encore que Hippo était resté à l'intérieur.

Elle dut soudain y penser, penser à son corps d'hippo techno, au violet pastel de son plastique techono-ludique

déchiqueté, car elle se mit soudain à pleurer à nouveau, à hurler, couvrant cette fois-ci les sirènes des secours qui s'approchaient de la rue.

RIP Hippo.

Johnny, lui, était caché aux toilettes. On ne l'apprendrait que plus tard. Il avait survécu. Il était resté caché aux toilettes. Ou plutôt : dans *la* toilette, puisqu'il n'y avait qu'un wc. Il se trouvait dans ce wc quand l'explosion eut lieu ; la punkette bretonne aussi.

Je reçus bizarrement, alors que nous montions dans une voiture de police pour être évacuer de le scène, une vidéo que Mizzi m'avait envoyée au début de la soirée, mais que le réseau n'avait bien voulu me transférer qu'après l'attentat.

Je reçus une vidéo de Monchhichi. Monchhichi était nue. Monchhichi était dans les bras de Mizzi. Monchhichi ne portait que sa couche. Comme elle était belle. Comme elle était belle, Monchhichi. Et Mizzi aussi, comme elle était belle. Mizzi était entièrement nue. Comme elle était belle, Mizzi. Comme elles étaient belles mes sirènes. Comme elles étaient belles Mizzi et Monchhichi.

Monchhichi me faisait penser aux *Fat Ladies*. Monchhichi me faisait penser aux statues retrouvées dans les temples. Elle avait de bons jambons, Monchhichi.

– Tu as de bons jambons, Monchhichi, je me mis à lui dire dans la voiture de police. Tu as de bons jambons. Je vais en prendre un pour mon petit-déjeuner. Tiens, celui-ci. Le gauche. Ah oui, ça c'est sûr, ah oui ça c'est sûr, c'est un bon jambon, ça c'est sûr. Miam miam.

Et j'allais pour le manger quand le poste de radio, soudain, dans la voiture de police, se mit à jouer très fort, oui très très fort, un gros tube de *dance music* :

In my mind, in my
head This is where
we all came from
The dreams we
have, the love we
share This is what
we're waiting for In

my mind, in my
head This is where
we all came from

De la *dance music* ! Allons donc ! Ce tube qui passait partout. Ce tube de Dynoro & Gigi D'Agostino.

Et comme si ça ne suffisait pas, voilà que le policier, celui qui était au volant, se mit à citer la Bible :

– Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort, dit le policier alors qu'à la radio la ritournelle tournait en boucle comme si voix de la chanteuse allait répéter le même texte jusqu'à la fin des temps ou, pour reprendre les paroles du policier : jusqu'à ce que le dernier ennemi soit détruit.

The dreams we
have, the love we
share This is what

we're waiting for In
my mind, in my
head That is
where...

Chapitre IV

Diane-Élisabeth

« Beauty is truth, truth beauty – that is all
Ye know on earth, and all ye need to
know. »

John Keats, *Ode on a Grecian Urn*

1

J'étais au château de Roussan ce vendredi 24 novembre 2020. Au château de Roussan, à Saint-Rémy-de-Provence. Le château qui avait appartenu à Diane-Élisabeth de Roussan. Et où avait séjourné Monsieur Triste.

Depuis l'attentat, on me considérait comme un miraculé. Tout ce que je demandais je l'obtenais. De Malte, de la France, de l'Europe.

Le président de la commission avait changé, maintenant c'était une femme, ce n'était plus Junker, c'était une femme, une allemande, elle s'appelait Ursula.

J'avais toutes les faveurs d'Ursula. Je n'avais même pas besoin de faire le 36 15 URSULA, j'avais toutes ses faveurs.

Et même le Vatican me suivait désormais.

Bref, j'avais carte blanche.

L'idée d'une projection cinéma dans la co-cathédrale Saint-Jean de La Valette, en guise d'hommage au père Albert Zammit, s'était imposée très vite à moi ; je l'avais imposée très vite à tout le monde.

Alien (le premier, celui de Ridley Scott) était le film fétiche du Club A, je n'avais pas hésité une seule seconde.

La cérémonie avait été retransmise sur toute la planète.

Elle avait eu lieu à la date où devait se dérouler le concours de l'Eurovision qui, lui, avait été annulé.

Toute la planète avait retenu son souffle au moment où Sigourney Weaver en petite culotte blanche était venu se frotter

à l'*Alien*, au-dessus de l'autel du monument baroque le plus célèbre du monde.

On aurait cru voir son fantôme surgir des décombres du *City Lights*.

« Sigourney Weaver *is dead*. Sigourney Weaver est en morceaux. Sigourney Weaver a explosé. Sigourney Weaver a péri dans l'explosion. Sigourney Weaver a été tué dans l'attentat du *City Lights à Malte*. »

Cette nouvelle avait fait le tour du monde.

L'*Alien* n'était pas venu à bout de Sigourney Weaver mais l'Europe, si. L'Europe était venue à bout de Sigourney Weaver. Il y avait des bouts de Sigourney Weaver partout. Partout partout. Partout partout partout. Oui, partout partout partout.

Sigourney était en morceaux. L'Europe était en morceaux. Tout était en morceaux. Tout le Club A était en morceaux. Tout partait en morceaux.

Tout se morcelait. Tout se divisait, se subdivisait. Tout était éclaté, dispersé. Tout se dispersait.

Toutes les particules élémentaires. Tous les photons. Toute la lumière. La lumière elle-même se décomposait. Toute la lumière. Toute la lumière était décomposée. Toute la lumière était *défaite*.

Toute la lumière était *défaite* mais le cinéma rentrait à la maison. Toute la lumière était *défaite* mais le cinéma rentrait chez lui. Le cinéma retrouvait son église.

Si vous m'aviez dit que je me retrouverais un jour à l'église et au cinéma *en même temps* ! Je vous aurais ri au nez. Je vous aurais dit d'aller vous faire voir. Ah oui, ça c'est sûr, ah oui ça

c'est sûr, à 100% sûr, à 200% même, ça c'est sûr, sûr de chez sûr, oui, carrément sûr, oui, je vous aurais envoyé vous faire voir chez les Grecs, et chez les non-Grecs aussi.

Mizzi était restée avec Monchhichi. Elle avait préféré ne pas venir. Elle avait préféré rester avec notre bébé *alien* à nous. A Bugibba.

Nous avons définitivement emménagé à Bugibba. Après l'Attentat, la Commission Européenne avait décidé de m'accorder un délai de deux ans pour rendre ma copie. Et elle avait fait transféré sur notre compte la somme de 186 660€.

Maintenant que je ne composais plus et que l'Europe était décomposée, ils m'accordaient du temps et un budget.

La première chose que je fis avec cet argent, c'est retourner en France. A l'occasion de mon quarantième anniversaire, je décidai de m'offrir une semaine de vacances. Une semaine de vacances avec Mizzi et Monchhichi. Une semaine de vacances en Provence avec Mizzi et Monchhichi.

Je décidai de passer une semaine au château de Roussan.

2

Je parcourais les livres de la bibliothèque du château. C'est vrai qu'elle était incroyablement bien conservée. On se serait cru au XVII^{ème} siècle.

Le château était complètement isolé, au milieu des champs. A l'écart de Saint-Rémy. Rien ne rappelait la civilisation. J'avais du mal à comprendre comment Monsieur Triste avait pu croire que les gilets jaunes arriveraient à le trouver.

Je tombai soudain sur un livre intitulé *L'Ombre d'Amarante*. Et sous-titré *Pièce demeurée inconnue sur la Marquise de Ganges (assassinée le 17 mai 1667)*. Je l'ouvris.

Il y avait une introduction de Gaston Vidal, Président de l'Entente Bibliophile de Montpellier. Gaston Vidal racontait qu'il avait trouvé ce poème dans les rayons de la Bibliothèque de Montpellier.

Gaston Vidal, en faisant des recherches à la Bibliothèque de Montpellier, avait trouvé un poème anonyme, « un document d'époque qui livre enfin la clé de ce drame mystérieux », comme on pouvait le lire sur la couverture du volume.

Gaston Vidal avait trouvé un poème dans les rayons de la Bibliothèque de Montpellier et moi je trouvais la réédition de ce poème par Gaston Vidal dans les rayons de la Bibliothèque du Château de Roussan.

J'étais très excité, tout mon corps tremblait. Je m'assis dans un des fauteuils d'époque.

Pour un peu, on aurait dit que la marquise allait apparaître et me proposer du thé ou de faire une partie de cartes.

La mise en scène était parfaite. Les gérants de l'hôtel avaient pensé à tout. Les cartes étaient déjà distribuées sur la table de jeu.

« Jamais signalé, écrivait Gaston Vidal, inconnu à la Bibliothèque Nationale, à la Bibliothèque de l'Arsenal comme à la Bibliothèque Mazarine, ce petit opuscule, composé l'année du crime, représente certainement le seul exemplaire qui a subsisté de son édition : malgré la protection, efficace il faut croire, que lui a conférée son manque de page de titre (feuille perdue ou jamais imprimée), c'est quand même tellement surprenant déjà que cet exemplaire soit arrivé à échapper jusqu'ici à la curiosité des chercheurs, que la seule supposition qu'il puisse en exister quelque autre est impensable. Cette pièce unique, l'Entente Bibliophile se devait de la publier en priorité, car tous les ouvrages sur le sujet, parus avant la révélation qu'elle apporte, risquent de s'en trouver quelque peu périmés. »

Puis, s'en suivait l'histoire de Diane. Cette histoire que Monsieur Triste ne me raconterait jamais.

Diane était née en 1635 et morte le 5 juin 1667 à Ganges. C'était une dame de la noblesse française du XVII^{ème} siècle.

Diane était la fille de Gabriel de Joannis, seigneur de Roussanet de Châteaublanc, lignée des Giovanni de Florence alias de Joannis et de Laure de Rousset de Saint Sauveur, lignée de Saint Louis. Ça pêchait à la lignée quoi.

On l'appelait aussi « Mademoiselle de Chateaublanc », du nom d'une propriété que possèdent ses parents près d'Avignon.

Moi je décidai de l'appeler Madame Tristesse. Oui, Madame Tristesse.

Adieu Malte.

Adieu Monsieur Triste.

Bonjour Tristesse !

Voici son histoire.

Diane a 13 ans. Diane épouse le marquis Dominique de Castellane d'Ampus, qui l'emmène avec lui à la cour à Versailles. Ils se font la cour, littéralement. Ils se la font. Ils y vont. Ils se la font, ils y sont, c'est fait. Ils sont à la cour. Le marquis et la marquise sont à la cour. Le marquis de Castellane est né en 1617. Sa mère est la fille du duc de Villars-Branca. Elle est très amie avec Madame de Sévigné. Elle habite Paris. Le marquis vient d'être nommé Gouverneur de Saint-Tropez lorsqu'il épouse la marquise le 1^{er} mai 1647. La marquise est brune. La marquise est brune, oui. La marquise est une brunette, dit le marquis. Oui la marquise est une brunette. Ou le contraire. La brune est une marquissette, dit le marquis. Elle est aussi jeune que jolie. Oui, elle est aussi jeune que jolie. Elle n'a pas treize ans. Oui la marquise n'a pas treize ans quand elle épouse le marquis. Il la laisse jusqu'à seize ans aux soins de sa famille. Lorsqu'elle en a près de vingt, il l'emmène à Paris. Diane est à Paris. Diane est à Paris avec le marquis. Diane alias Madame Tristesse est à Paris. Elle ne laisse personne indifférent. Elle ne passe pas inaperçue. C'est le moins que l'on puisse dire. Elle a du succès la Tristesse. Elle a du succès. Elle vole la vedette à toutes les marquises. Elles

volent la vedette à toutes les marquises de Paris. On l'appelle « la Belle Provençale ». Moi, je l'appelle Madame Tristesse. Louis XIV n'en peut plus. Louis XIV lui-même n'en peut plus. Il n'en peut plus Louis XIV. Il la veut. Il l'invite à danser avec lui. Il l'invite à danser dans un ballet avec lui. En octobre 1665, elle danse avec lui le ballet de « La Nuit » de Lully. Elle danse « La Nuit » avec lui. Elle danse « La Nuit » dans le rôle d'Armide. Le marquis de Castellane est jaloux. Il est jaloux et il le montre. Il est jaloux du Roi et il le montre. Alors le Roi lui montre qui est le Roi. Le marquis est envoyé en Méditerranée. Le Roi lui fait remettre un brevet d'Officier de Marine. Hop ! Le mari devient Marin. Hop ! Avec l'ordre de rejoindre sur le champ les Galères du Roi mouillées à Gênes. Il rejoint les Galères du Roi. C'est la galère, quoi. Le marquis obéit. Désespéré le marquis. Vogue la galère, il se dit. Contrairement à ce qu'on raconte à l'époque dans Paris Match, son épouse résiste au Roi. Elle prouve qu'elle existe la marquise. Elle ne se laisse pas faire. Le Roi ne se la fait pas quoi. Quelle galère, se dit le Roi. Je suis tombé sur un os. Un os très vertueux. Il est très vertueux cet os. Elle a une nature très vertueuse cette marquise. Elle repousse mes avances ? C'est les avances du Roi, elle le sait ça ? Elle repousse les avances du Roi ? Elle repousse les avances du Roi, elle le sait ça ? Oui, elle le sait. Elle repousse les avances du Roi et c'est le marquis qui ne le sait pas. Le marquis ne le sait pas. Le marquis ne le saura jamais. Le marquis ne saura plus jamais rien. Le marquis est dans l'eau jusqu'au cou. C'est le cas de le dire. Il tombe au fond de l'eau. La marquise dit Non au Roi. La marquise lui fait une clef de bras. Dans un rêve. Elle fait une clef de bras au Rois. Puis elle se

réveille. Elle se réveille et c'est décidé : elle ne veut plus paraître à la Cour. Elle ne paraîtra plus à la cour. Elle chasse la cour. Du coup elle est chassée. Du coup, exit la marquise. Exit Madame Tristesse. Mais Bonjour Tristesse ! Oui, bonjour la tristesse ! 17 janvier 1656. Bonjour Tristesse ! Oui, 17 janvier 1656. Bonjour Tristesse ! C'est le 17 janvier 1656 que Diane dite Madame Tristesse dit Bonjour à la Tristesse. C'est le 17 janvier 1656 que Madame Tristesse devient vraiment très triste. Oui, mais alors là très triste. Vraiment très triste. Je dirais même plus : vraiment très triste. Vraiment très très triste. Et même plus. Plus que vraiment très très triste, elle devient la Tristesse. Le marquis est mort. The marquis is dead. Il est mort le marquis. Dead le marquis. Dead dead dead. Dead le marquis. Exit le marquis. La nouvelle de sa mort arrive à Paris. Exit le Marquis de Castellane. Exit le Marquis. Sa galère a coulé. Oui, sa galère a coulé. Là, c'est vraiment la galère. Et pas que la sienne. Pas que la sienne ! Quatre autres galères ont coulé. Quatre autres galères qui étaient sous son commandement ont coulé durant une tempête près de la Sicile. Du coup ça fait cinq galères qui coulent avec le marquis. Du coup ça fait cinq galères qui coulent sous son commandement. Il commande beaucoup trop de galères le marquis. C'est à croire qu'il a passé une grosse commande de galère, là, le marquis. Il a commandé de la galère sur Amazon ou quoi le marquis ? Elle lui a été livrée par Amazon par drone ou quoi au marquis. Le mari devient marin, le marin meurt, le marquis ne revient pas, la marquise quitte Paris. L'histoire devient sombre, la marquise fond en larmes, la jeune fille devient Tristesse, le premier crime est commis. « Le premier crime qui

est commis dans cette sombre histoire de la Marquise de Ganges, écrit Gaston Vidal, l'est inconsciemment par Louis XIV, pour avoir fait donner, par fantaisie et sans apprentissage, un commandement naval à un cavalier. » Madame Tristesse se retire en Avignon. Aujourd'hui on dirait : Madame Tristesse se retire à Avignon. Aujourd'hui on ne dit plus en Avignon. Seul les nostalgiques de l'Ancien Régime disent en Avignon, sous-entendu : Au temps où Avignon était un État pontifical. À l'origine, la locution « en Avignon » désignait l'État pontifical qui fut rattaché à la France en 1791. Madame Tristesse, elle, se retire à Avignon en 1656, donc elle a le droit de dire qu'elle se retire en Avignon donc elle se retire en Avignon en 1656 d'où elle ne se décide à sortir que trois ans plus tard à la suite d'une visite de son ami, le duc de Candale. Voilà, c'est dit. Le 8 août 1658, Madame Tristesse se remarie. Oui, Madame Tristesse se remarie avec un jeune et brillant aristocrate languedocien. Madame Tristesse a un nouveau mari. Madame Tristesse a un nouveau marquis. C'est reparti ! Ou plutôt : c'est remarquis ! Le nouveau marquis s'appelle Charles de Vissec de Latude. Ses dates : 1637 - 1737. Oui, un siècle. Ce marquis-là va durer un siècle. C'est du durable. C'est du marquis durable. Mais pour la marquise c'est autre chose. Le nouveau marquis est marquis de Ganges. Enfin, presque. Le nouveau marquis est presque marquis. C'est un presque-marquis. Oui, car pour l'instant en 1658, le marquis n'est que baron. Que baron ? Oh. Que baron ? Oui, que baron. Oh que baron ? Oui, oui, que baron, désolé. Mais bientôt il est marquis. Bientôt il est marquis le nouveau marquis. Enfin le nouveau baron. Enfin bon. Pour l'instant, en 1658, il est baron des États de

Languedoc et gouverneur de Ganges. Mais bientôt il est marquis, promis, don't worry. En juin 1666 la baronnie de Ganges est érigée en marquisat. Du coup le baron est marquis, don't worry. Du coup la marquise a vraiment un nouveau marquis. La marquise a vraiment de la chance. Un nouveau marquis qui est aussi lieutenant du Roi en charge de la Finance du Languedoc. Un nouveau marquis qui est aussi commandant du Fort Saint-André à Villeneuve-lès-Avignon. Madame Tristesse a vraiment de la chance. Madame Tristesse a un baron-marquis. Madame Tristesse a aussi un suggar daddy. Enfin, un suggar grand daddy. Oui, un grand-père très très riche. Un suggar grand daddy son grand-père. Son grand-père, le seul aïeul qui lui reste, son grand-père est un homme riche. Très riche même. Très très riche même. Le père de son père est très très riche. Il s'appelle Monsieur Melchior Jacques de Joannis de Nochère. Il est conseiller d'État du Comtat Venaissin. Il est super riche mais il n'a pas l'intention de laisser un centime au nouveau marquis. Non, ça c'est sûr, le nouveau marquis n'aura pas un centime. Dans son testament du 30 mars 1663, il met toutes les clauses nécessaires pour que le marquis qui n'est alors que baron n'ait pas même un droit de regard sur l'héritage entièrement paraphernal qu'il lègue à Madame Tristesse. « Quels sont les premières fautes, écrit Gaston Vidal, les premières scélératesses qui ont pu permettre à ce vieillard de juger, en trois ans, la basse et l'ambitieuse mentalité du second mari de Diane, on l'ignore. Bien plus, par une sorte de pressentiment, remarquable chez un petit neveu de Nostradamus, il interdit, dans cet acte, à son héritière d'habiter Ganges, ni aucune autre terre qui en dépende,

ni même quelque lieu que ce soit du Languedoc. » Le suggy grand daddy meurt. Lui aussi. Après le premier marquis. C'est au tour du suggy grand daddy. Re-Bonjour Tristesse ! Le grand-père de Madame Tristesse meurt tristement. Il est retrouvé noyé dans le Rhône. Le grand-père de Madame Tristesse meurt tristement à la fin de l'année 1663 qui est donc une année triste. Une année très triste même. Monsieur de Nochère a été assassiné. Monsieur de Nochère, le grand-père de la Tristesse, a été assassiné. On sait tout maintenant sur sa mort. On sait tout tout tout maintenant. Le poème anonyme retrouvé à Montpellier par Gaston Vidal nous révèle toute la vérité. C'est la révélation. Et c'est triste. Ah ça oui, c'est triste. Ah ça oui, c'est triste, ça c'est sûr. Le poème indique clairement que c'est le marquis de Ganges qui a commis ce crime pour profiter plus rapidement de la fortune de Monsieur de Nochère.

*Souviens toy si tu peux, ou si tu peux oublie
Qu'elle fut l'action qu'a ta honte on publie ;
Le Rhosne en gronde encor, du malheur arrivé,
Luy qui vid sur ses bords mon Ayeul enlevé,
Moins rapide en son cours que n'est ton avarice,
Il en fut le tésmoin, & l'innocent complice :
Ce fleuve à l'attantat, malgré luy te servit
Et faillit à sechér de honte, & de dépit,
Ce coup qui fairoit peur, aux plus fameux corsaires
Fut l'exemple, ou l'essay du crime de tes frères.*

« Il n'est que Riverains du Rhône pour avoir pu écrire cela, explique Gaston Vidal. Comme ils l'aiment leur fleuve, c'est un demi-dieu, et, poétiquement, le plus grave pour eux, dans cet

assassinat c'est qu'on ait osé souiller cette divinité. » C'est beau. C'est beau ce qu'il écrit Gaston Vidal. Olala comme c'est beau. « Toute cette strophe révélatrice, par la place qu'elle occupe en tête des reproches formulés par l'Ombre d'Amarante [le fantôme de la Marquise, narratrice du poème], montre par là que c'est bien ce crime initial qui a conditionné toute la suite du drame de la Marquise de Ganges. Son dernier vers ne permet pas de conclure sur la participation des frères du marquis à ce premier attentat. Les mots "exemple" et "essai" semblent s'y contredire, le premier pour exclure cette participation, le second pour l'exiger. »

*Lors que du petit Fort la foible garnizon
Depose contre toy mon indigne Prison
Je desguise mes maux, mes craintes, mes alarmes
Et que durant huit jours, je vesquis de mes larmes,
Je me cache à moy mesme, un outrage si grand,
Et crains tout pour l'honneur de mon petit Tyran.
Je compte ces rigueurs pour des peines legeres,
Mais dés lors tu parois l'ayné de tes deux frères.*

Là on va basculer dans le dark, vous allez voir. Vous allez voir. Vous allez voir ce que vous allez voir. Là ça devient bien dark. Appelez Netflix, c'est leur prochain carton. Une mini-série qui fera le buzz. Un thriller bien dark. Avec des vierges et des psycophates. Provençal Psycho, ça pourrait s'intituler. Provençal Psycho, ça sonne bien ça. Dans un des épisodes, on découvre la marquise de Ganges enfermée au Fort Saint-André à Villeneuve-les-Avignon, dont le Marquis de Ganges était Gouverneur. La marquise, après la disparition de son grand-père, est retenu

contre son gré dans le Fort. Son geôlier s'appelle Monsieur de Varie. Monsieur de Varie est le Commandant de la garnison du Fort. Autant le dire tout de suite, Monsieur de Varie est une vraie ordure. Il n'y a qu'à voir les propos qu'il tient sur la marquise. Il n'y a qu'à voir les propos qu'il tient sur la marquise et que sa femme de chambre, Magdeleine Choisselle, rapportera dans sa déposition. Monsieur de Varie est une sale ordure et un geôlier bien cruel. Oui, bien bien cruel le geôlier. « Ce sieur de Varie, écrit Gaston Vidal, était certainement issu d'une famille de notables originaire de Beaucaire, qui donna, de 1517 à 1653, de nombreux consuls à cette ville (Cf. Chevalier de Forton : Nouvelles Recherches pour servir à l'Histoire de Beaucaire). Bien qu'il n'y ait qu'une vague présomption, continue Gaston Vidal, peut-être même qu'une coïncidence, je ne puis m'empêcher au sujet de la néfaste influence de ces Varie dans le drame de Ganges, de faire un curieux rapprochement avec une autre affaire d'empoisonnement, non moins singulière bien que demeurée inconnue, qui se trouve relatée dans les archives Forton. Antoine de Forton, Conseiller du Roi au Présidial de Nîmes, avait épousé, âgé de 30 ans, et le 29 janvier 1620, Anne de Roys de Lédignan qui, quelques années plus tard, le 12 août 1625, mourut malheureusement empoisonnée alors qu'elle attendait son quatrième enfant. Tout ce que l'on connaît de ce crime se trouve brièvement consigné dans les Mémoires, manuscrits laissés par Antoine de Forton, en voici textuellement le passage : "Dix jours après le décès de ma mère (Magdeleine de Julhien, Veuve depuis 4 ans de Jean de Forton), ma feuë femme me fut ravie d'entre mes bras... par un de ses plus proches, que j'avois

invité à souper à la maison (à Beaucaire), et avec un morceau empoisonné qu'il avoit préparé pour moi, et du même coup il envoya au cercueil un fils duquel elle étoit enceinte, et mourut 14 ou 15 jours après qu'elle eut avalé le morceau. J'ai été le dernier à apprendre la cause de la mort de ces deux innocents. Deo vindictam." Quel était ce très proche parent, de sexe masculin et du côté d'Anne de Roys, on l'ignore, mais en se reportant à la généalogie des Roys (Cf : Louis de La Roque, Annuaire Hist. et Généalo. de Languedoc, 2e année, p. 37) il est extrêmement troublant de constater qu'Isabeau de Roys, la soeur aînée d'Anne, était justement mariée avec un certain Pierre de Varie ! » Je vous l'avais dit ! Banco ! C'est le prochain carton de Netflix. Avec des psychopathes pareils, c'est banco. Merci le Gard ! Là ça devient bien dark. On bascule dans l'horreur. Appelez Netflix, c'est leur prochain carton. Provençal Psycho, je vous dis que ça pourrait s'intituler. Provençal Psycho, ça sonne bien, non ? Provençal Psycho ou bien : Enfermée dans le Gard. Ah merci, les mecs. Quant à ce "petit tyran", dont parle le poème, il s'agit du fils de la Tristesse. C'est son fils. Tristesse Jr. Le fils de Madame Tristesse. Le fils de Diane. C'est pour lui qu'elle va se sacrifier. C'est pour son fils que la marquise va se sacrifier à la Tristesse. Selon un extrait certifié de son acte de baptême, ce fils est né le 7 juin 1660 à Pézenas. « Son baptême solennel du 7 septembre 1664 en Avignon ne fut, en réalité, explique Gaston Vidal, qu'une cérémonie de renouvellement en l'honneur de son prénom "Alexandre" au passage d'un neveu du Pape Alexandre VII, le Cardinal Chigi, qui fut parrain. » Fin de l'épisode. Continuons.

*On peut te reprocher que mon fils se ressent
Du destin de sa mere, & qu'il vit languissant,
Que ton coeur possédé d'un interest infame
A voulu l'immoler aussi bien que ta femme,
Quoy (Tircis⁹) tu serois un lache empoisonneur ?
Un cruel assassin, un homme sans honneur ?
Le Ciel revelera ces horribles mystères,
Et qu'elle part tu prends au crime de tes frères*

Le marquis de Ganges avait six frères. Souvent on prétend qu'il n'en avait que deux, les deux assassins. Mais il en avait plus que ça. Il en avait six. Le frère numéro 1 s'appelle Henri. Il se fait appeler « Abbé de Ganges » mais il n'est pas Abbé. Il possède une abbaye, c'est tout. Mais il n'est jamais entré dans les ordres. Il ne possède pas qu'une abbaye d'ailleurs, il possède aussi un certain penchant pour le crime, ou un penchant certain. En fait, c'est le plus ignoble des deux criminels. Réfugié en Hollande à la fin de ses jours, il se fera protestant sous le nom de La Martellière. Le frère numéro 2 s'appelle Bernardin. Il est chevalier de Malte. Oui, il est chevalier de Malte. C'est pas mal ça ! Il est chevalier de Malte et très complice de l'abbé. Il est chevalier de Malte et très complice de l'abbé qui n'est pas abbé. Oui, très complice. Très complices les deux frères. Tristes complices. Tristes complices mais pas tristes, les frères numéro 1 et numéro 2 sont les ennemis numéro 1. Tristes tropiques. Puis vient François. Le frère numéro 3 s'appelle François. François porte le titre de Comte de Ganges. François a été gouverneur de Carcassonne. François a épousé Gabrielle de Gévaudan, nous apprend Gaston

9 Tircis désigne le Marquis de Ganges.

Vidal, après une liaison scandaleuse avec le Cardinal de Bonzi. Le frère numéro 4 s'appelle Jean-Paul. Jean-Paul sera Commandeur de l'ordre de Malte. Le frère numéro 5 s'appelle Gabriel. Gabriel mourra célibataire. Le frère numéro 6 s'appelle Pierre. Pierre deviendra Colonel de Dragons. Le régiment Colonel-Général dragons est un régiment de cavalerie du Royaume de France, de la République française et du Premier Empire, créé en 1668. Ces trois frères-là sont encore mineurs en 1667. Ils sont mineurs et ont pour précepteur un homme sinistre. Un homme sinistre nommé Perette. Et ça n'a rien à voir avec Perette et le pot au lait. Non, croyez-moi. Rien à voir du tout. Perette est un collègue à Zammit. Perette est prêtre. Mais c'est un mauvais prêtre. Cf le mauvais prêtre dans le roman V. de Thomas Pynchon. Perette est mauvais prêtre mais Perette est surtout sinistre. Perette est sinistre. Perette c'est Mister Sinister. Tiens, encore une autre idée pour Netflix. Encore un autre carton en prévision. Mister Sinister est trop sinistre. C'est top là ! Il est chassé du diocèse de Montpellier. Il se retrouve attaché au château de Ganges comme aumônier et devient précepteur du marquis et de ses frères. Quelle éducation ! C'est pas Montessori, là ! Ah, non, c'est pas Montessori, là ! Là, au château de Ganges, c'est pas Montessori ! Non, là c'est Montez-au-sinistre ! Là c'est Mister Sinister, Ministre du Sinistre, qui enseigne aux enfants de Ganges, au marquis et à ses frères. Là c'est pas la pédagogie Montessori ! Non, là, c'est la pédagogie du sinistre ! Bonjour Tristesse et vive la Mort ! Là, au château de Ganges, tout sinistre est accueilli avec joie. Tout sinistre est béni. Du coup, là, c'est du pain béni la mort du grand-père de Diane. C'est du pain béni !

C'est le cas de le dire ! C'est de l'or en barre ! « Monsieur de Nochère laisse une fortune considérable pour l'époque évaluée entre 500 et 700 mille livres, révèle Gaston Vidal. La livre valant alors 2,47 francs or. Cette fortune pourrait aujourd'hui s'estimer entre 250 et 350 millions de notre monnaie. » Le 30 mars 1663, Madame Tristesse devient la légataire de son riche grand suggar daddy. Elle hérite aussi du Château de Roussan qui avait été confié le 16 janvier 1608 à Monseigneur de Nochère, le cousin du petit fils de Bertrand de Nostredame, frère de Michel de Nostredame, dit Nostradamus. C'est pas triste cette affaire. C'est pas triste mais c'est bien triste. Madame Tristesse se sent menacée. Madame Tristesse décide de déshériter son mari. Le 19 mai 1664, elle rédige un testament en faveur de ses enfants. Elle rédige un testament qui déshérite son mari. Madame Tristesse se sent menacée par la Tristesse. Mais elle se sent surtout menacée par son mari. Par son mari le marquis qu'elle décide donc de déshériter. Déshériter son mari ce n'est pas rien. A l'époque déshériter son mari ce n'est pas rien. Déshériter son marquis, encore moins. Oulalala. Encore moins. Encore moins. Son maquis de mari le prend mal. Oulala. Très mal. Très très mal. Ses frères aussi. Les deux frères. Les tristes complices. Henri et Berbardin. L'Abbé et le Chevalier. Les frères deviennent agressifs. Elle nous prend pour qui ? Déjà qu'elle n'a pas répondu à nos avances, disent les deux frères qui en effet lui avaient fait des avances auxquelles en effet elle n'a pas répondu. On se demande bien pourquoi. Elle nous prend pour qui ? disent les deux frères. Du coup, ils vont tenter de l'empoisonner. Ils rigolent pas les deux frères. Les deux frères vont tenter, avec la

complicité d'un prêtre, l'abbé Perrette, d'empoisonner Madame Tristesse. Notamment en lui servant « cette crème empoisonnée qui, raconte Gaston Vidal, vers le mois d'avril 1664 rendit malade plusieurs personnes en même temps que Diane ; peut-être son fils était-il du nombre ? La mort de Diane, qui n'avait pas encore rédigé son testament, aurait alors assuré à son mari la jouissance de sa succession jusqu'à la majorité de ses enfants. Il est donc bien peu probable que cette crème ait été également destinée à ce fils. (L'auteur du poème, en disant dans une strophe que le Ciel révélera ce mystère, avoue lui-même n'être pas bien fixé sur ce point.) » Attention. Attention. Là, là, là, là, ça rigole plus du tout. Plus du tout du tout du tout. Mais alors, là, là, là, plus du tout du tout du tout du tout. Alors, là, non. Non, non, non, non. Ça rigole plus du tout du tout, là, non, non, non, non. Après plusieurs tentatives d'empoisonnement à l'arsenic, les deux frères ont plus du tout du tout envie de rigoler. Mais, alors, là, plus du tout du tout du tout du tout du tout. Là ça dégénère vraiment. Comme dans toutes les bonnes séries, là, ça dégénère à fond. Dégénération ! comme dirait Mylène Farmer. C'était déjà pas mal une bande de dégénérés mais là ça dégénère de plus belle. Dégénération ! Mais on est en avance sur l'Eurovision, là. On est en avance sur l'Eurodance. On est en avance sur l'Eurodécadence, là. On est en avance sur tout. 17 mai 1667. Dégénération ! Je répète : 17 mai 1667. Dégénération ! Un an plus tôt, Newton découvrait la Loi universelle de la Gravitation. Un an plus tôt, Newton découvrait la Loi universelle de la Gravitation dans le jardin de sa mère dans le Lincolnshire. En Angleterre c'est la fin du monde. La peste noire emporte soixante-quinze

mille personnes. La peste noire actualise dans le corps des anglais le désordre social. A cela s'ajoute un terrible incendie qui en quatre jours tue les quatre cinquièmes des habitants de Londres. Cromwell a gagné mais tout Londres a péri, emporté par les flammes et la vague zombie. Tout le monde pourrit comme dans un film de Romero. Tout pourrit dans l'homme qui ressemble à une lasagne d'épouvante. Tous les bouts des hommes tombent par terre. Tous les bouts, les boyaux, les morceaux des corps. Tout ça tombe sur le sol. Ça fait un tas. Ça fait un gros tas. Ça fait un très très gros tas. Newton s'enfuit. Newton revient pour la seconde fois à Woolsthorpe. Newton se réfugie à Woolsthorpe, dans sa maison natale. Il y restera deux années. Newton a vingt-trois ans. Il est seul à la campagne. En ville, c'est un film de zombies. Tout le monde bouffe tout le monde. Newton laisse courir. Newton laisse courir sa pensée. Newton regarde sa pensée courir. Newton regarde sa pensée courir dans le jardin à Woolsthorpe. Newton progresse fortement en mathématiques en physique et en optique. Pendant que les zombies bouffent tout le monde en criant : « Brain! Brain! Brain! Brain! » Newton mange des pommes. Newton rêve dans le jardin anglais à Woolsthorpe. Rêve de Pommedamour. Rêve des lunes, des planètes, de l'univers formant un tout aussi impalpable que le fond de sa solitude. C'est là, dans le jardin à Woolsthorpe, tout au fond de sa solitude, qu'à vingt-trois ans, il fait toutes les grandes découvertes qu'il explicitera plus tard dans les Principia Mathematica. Newton fait toutes ces découvertes à 23 ans sans savoir qu'à 1358 kilomètres de là, une jeune femme de 32 ans en fait une elle aussi : son mari et ses beaux-frères sont des gros

psychopathes. Le 17 mai 1667, c'est la fête. Madame Tristesse découvre à son tour la gravité. Le 17 mai 1667 va rester gravée dans les mémoires, ça c'est sûr. Les deux frères tentent de l'empoisonner à nouveau. Ils lui demandent de boire une médecine brunâtre. Elle goûte. Elle s'en dégoûte tout aussitôt. Elle tente de refuser. Elle regagne sa chambre. Suivi par les deux frères. C'est très simple disent les deux frères en pénétrant dans sa chambre : c'est très simple : c'est même très très simple : à toi de choisir (sympa t'as vu, démocratique), à toi de choisir cocotte : c'est le poison, l'épée et le pistolet. Alors ?... Alors ?... Alors terrorisée la marquise. Terroristifiée. Terroritristifiée même. Terreur & Tristesse pour la marquise qui fait semblant d'avaler le poison et demande un confesseur. Je demande un confesseur, elle dit. Je veux lui confesser toute ma Tristesse. Toute ma Tristesse et toute ma Terreur, elle dit, toutoutoutoutou, dit la marquise, qu'on m'amène un confesseur. Et c'est le vicaire Perrette qui se pointe. Le Ministre du Sinistre, le vicaire Perette, le Ministre du Sinistre, le sinistre complice des deux frères. Madame Tristesse s'enfuit alors en sautant par la fenêtre de sa chambre. « Pour expliquer comment Diane de Ganges ne se fit aucun mal dans cette chute, écrit Gaston Vidal, toutes les relations rapportent que Perrette, en essayant de la retenir par sa jupe l'aurait remise d'aplomb et fait tomber sur ses pieds, pour la rater du reste, sitôt après, en lui lançant une cruche d'eau. » Allons donc ! Ils la séquestrent, ils l'empoisonnent, ils lui jettent des cruches d'eau ! Et c'est pas fini ! Non c'est pas fini ! A vrai dire ça ne fait que commencer. Ils la séquestrent, ils l'empoisonnent, ils lui jette des cruches d'eau ! Elle saute par la

fenêtre ! Elle se fait vomir en s'enfonçant dans la gorge une de ses nattes. Oui, elle s'enfonce une natte au fond de la gorge ! Oui, oui, ils la séquestrent, ils l'empoisonnent, ils lui jette des cruches d'eau ! Et elle s'enfonce une natte au fond de la gorge pour se faire vomir ! On en est là ! On dirait le sud ? Eh bien c'est le sud ! Madame Tristesse réussit à s'enfuir et se réfugie dans une maison voisine. A l'aide ! A l'aide ! Elle crie, elle frappe. Personne. Personne ? Personne ! Personne ? Personne ! Ah non ! C'est pas vrai non ! Elle crie, elle frappe. Elle veut sortir de cette putain de série Netflix ! Faites-moi sortir de Netflix ! Elle rentre dans la maison. Pour s'en sortir elle rentre dedans. Le propriétaire est absent. Le propriétaire de la maison est absent. Il n'y a personne ? Il n'y a personne ?? Non, il y a quelqu'un ! A l'intérieur, La marquise croise plusieurs femmes. Le chevalier Bernardin pénètre à son tour dans la maison, croise les femmes qui s'y trouvent et tombe sur La Tristesse. Sans hésiter, il lui met deux coups d'épée. Il hésite pas le chevalier ! Il lui met deux gros coups d'épée. Bim ! Il se fait la Tristesse, ça découpe. Puisqu'il n'a pas pu se la faire, il se la fait. Paté Triste à la coupe ! Super Triste Pâté en promo la Tristesse tout doit disparaître surtout Madame ! Allez, Madame, un gros coup d'épée ! Et puis un deuxième ! Tristesse est si triste qu'elle ne sent pas la Douleur, elle est anesthésiée la Tristesse, elle anesthésiée, elle court la Tristesse, elle court, elle court, elle court, elle s'enfuit, mais le chevalier la rattrape, le chevalier la rattrape, comme dans un mauvais film d'horreur, le chevalier la rattrape et lui porte cinq autres coups, le chevalier la rattrape et lui porte cinq autres coups d'épée, cinq autres coups d'épée, si bien qu'à la fin l'épée

se rompt dans son épaule. L'épée se rompt dans l'épaule de la marquise ! Oui ! Oui, à la fin, l'épée de Bernardin se rompt dans l'épaule de la marquise, dans l'épaule de la Tristesse, dans l'épaule de la marquise de Tristesse, dans l'épaule de Madame Tristesse. Dans l'épaule de Madame Tristesse il y a une épaule comme dans un rocher de peau. Comme dans le rocher de Lancelot. Mais où est Lancelot ? Là le rocher est une femme. Le rocher est une mère. Et l'épée, personne ne vient la retirer. Comme on appelle un chirurgien, l'abbé, comprenant qu'elle n'est pas morte, entre à son tour. Entre l'abbé ! Entre l'abbé ! C'est au tour de l'abbé d'entrer ! Et là ce n'est pas l'abbé Pierre, je vous préviens ! Non, rien à voir ! Là c'est une pierre l'abbé, une pierre qui s'abat sur la mère, l'abbé veut l'abattre d'un coup de pistolet, l'abbé veut abattre la marquise d'un coup de pistolet. L'abbé tire sur la marquise, l'abbé tire sur la marquise, mais l'arme ne fonctionne, non l'arme ne fonctionne pas alors il tente de lui casser la tête avec la crosse ! Carrément l'abbé ! Carrément l'abbé ! Il tente de lui casser la tête avec la crosse ! Carrément ! Ils la séquestrent, ils l'empoisonnent, ils lui jette des cruches d'eau ! Elle saute par la fenêtre ! Elle se fait vomir en s'enfonçant dans la gorge une de ses nattes ! Elle s'enfuit ! Elle se prend deux coups d'épée ! Elle se renfuit ! Elle se reprend cinq coups d'épée ! Elle se reprend cinq coups d'épée ! Oui, elle se reprend cinq coups d'épée ! Du coup, l'épée se casse dans son épaule ! Oui, l'épée se casse dans son épaule ! Et maintenant, quoi ? Et maintenant, quoi ? Et maintenant l'abbé tente de lui défoncer sa tête avec la crosse de son pistolet ! Maintenant l'abbé tente de lui défoncer sa jolie petite tête avec sa grosse crosse ! Oui ! On en

est là ! Ah c'est beau le sud ! On dirait le sud ? Eh bien c'est le sud ! Mais c'est pas fini ! C'est pas fini ! Enfin, si c'est fini ! C'est fini ! Les femmes de la maison se jettent sur lui. Enfin ! C'est pas trop tôt ! Les femmes de la maison se jettent sur l'abbé. Les deux frères prennent la fuite. Si on ne peut plus défoncer des crânes, alors ! Averti, le marquis fait son come back. Il revient d'Avignon. Il revient comme ça le marquis. Comment ça va, la femme, les gosses ? Ma femme est dézinguée, ah oui ? On a dézingué ma femme ? Qui a fait ça ? Qui a dézingué ma femme ? Et d'ailleurs où est-elle ? Où est ma femme ? Où est ma femme, il faut que je lui parle. Ah oui il faut que je lui parle. Du coup il parle à sa femme. Il essaie d'obtenir sa rétractation. Il essaie de la convaincre de retirer son testament. Tu rêves, elle dit. Et Madame aussi. Madame rêve. Madame meurt. Dix-neuf jours après les faits Madame Tristesse meurt. Exit la Tristesse. Bonjour L'Europe. Dix-neuf jours après les faits, Madame Tristesse meurt, non de ses blessures, mais des effets du poison ! Toutes ses blessures, de la Tristesse, n'ont pas raison ! Non, même pas ! Ils la séquestrent, elle saute par la fenêtre ! Elle se fait vomir en s'enfonçant dans la gorge une de ses nattes ! Elle s'enfuit ! Elle se prend deux coups d'épée ! Elle se renfuit ! Elle se reprend cinq coups d'épée ! Elle se reprend cinq coups d'épée ! Oui, elle se reprend cinq coups d'épée ! Du coup, l'épée se casse dans son épaule ! Oui, l'épée se casse dans son épaule ! Ils tentent de lui défoncer le crâne à coup de crosse ! Et elle meurt de quoi ? Elle meurt de quoi la Tristesse ? Elle meurt des effets du poison. Elle meurt empoisonnée. Le poison du début de soirée. Le début de soirée l'a tuée. Début de soirée l'a tuée.

« Début de Soirée m'a tuer » elle aurait pu inscrire ça avec son sang sur le mur. Madame Tristesse meurt le 5 juin 1667. Madame Tristesse est morte. Sa mère porte plainte. Sa mère porte plainte, encore heureux. Sa mère porte plainte devant le parlement de Toulouse. Le parlement de Toulouse rend son arrêt. Le parlement de Toulouse rend son arrêt le 21 août 1667 : l'abbé et le chevalier sont condamnés à la roue, Perrette aux galères, le marquis – soupçonné de complicité mais contre qui on n'a pas pu rassembler de preuves suffisantes – à être dégradé de sa noblesse, à la confiscation de ses biens et au bannissement perpétuel. Aucune de ces peines ne fut appliquée. Non, aucune de ces peines ne fut appliquée. Aucune de ces peines ne fut appliquée. Le vicaire mourut avant d'arriver aux galères, le marquis et le chevalier se mirent au service de Venise et furent tués au siège de Candie aux côtés des chevaliers de Malte. Oui, au siège de Candie. Le siège de Candie c'est ce nouveau grand siège, un siècle après le premier, un siècle après le Grand Siège de Malte. Vous connaissez Candie ? Pas Candy le dessin-animée. Pas Candy avec un "y". Non, Candie "i" "e", vous connaissez ? Un siècle après le Grand Siège de Malte, l'Empire Ottoman veut prendre sa revanche. Les Turques laissent courir le bruit qu'ils vont revenir à Malte. Ils envoient quelques galères se poster à proximité. Mais en fait, en fait, c'est pour faire diversion. En fait, en fait, ils attaquent Candie (aujourd'hui Héraklion) en Crète. Ils attaquent Candie. C'est le Siège de Candie. C'est le plus long siège de l'Histoire. Il dure vingt-et-un an celui-là. Vingt-et-un an de Siège ! Vingt-et-un an ! Ils attaquent Candie où se trouvent les chevaliers de Malte ! Les

Chevaliers de Malte sont à Candie ! En 1644, les Chevaliers de Malte ont attaqué un convoi ottoman entre Alexandrie et Constantinople. Ils ont atterri à Candie avec le butin, qui comprend, parmi les autres pèlerins se rendant à La Mecque, l'ancien chef eunuque noir du Harem, le kadi du Caire. Ils ont pris le kadi du Caire. Comme ils ont le kadi ils restent à Candie. Les chevaliers son à Candie ! Les deux frères meurtriers se battent aux côté des chevaliers ! L'Empire ottoman est défait, c'est la dernière grande défaite de l'Empire ottoman ! Exit l'Empire ottoman ! L'Europe est née ! La boucle est bouclée ! Le marquis de Ganges est condamné au bannissement pour complicité de meurtre passive et à la confiscation de ses biens. Selon certains, rentré clandestinement en France, il meurt à l'Isle-sur-la-Sorgue, à l'âge de 99 ans. Selon d'autres, il meurt lui aussi au siège de Candie avec ses deux frères. Candy est morte, ils meurent à Candie. La boucle est bouclée.

Candy, Candy

Une jolie petite fille aux yeux clairs

Candy, Candy

Une frimousse qu'un grand sourire éclaire

Candy, Candy

Bye bye, Bye bye

Avignon, France
Mosta et Bugibba, Malte
2019-2020

Les faits : Tous les lieux, faits historiques et théories évoquées sont authentiques.

Les remerciements : Merci à tous ceux qui m'ont accueilli à Malte, m'ont fait découvrir à chaque nouveau séjour un aspect différent de l'île et m'ont permis d'en approcher le mystère. Sans vous, ce livre, etc. Merci pour votre accueil, pour votre aide, pour votre gentillesse – et votre folie. Ce livre est pour vous. Et bien sûr, pour Mizzi et Monchhichi. Je vous aime.

PS : Hé ho Mollo sur les pastizzi, quand même. Sans parler de la *Cisk*. Et oui, vous avez compris, je me parle à moi-même.